

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00291290 5

AS

162

B6

Fasc. 146

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LE PARLER DE BUIVIDZE



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
—
SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES
—

CENT QUARANTE-SIXIÈME FASCICULE
LE PARLER DE BUIVIDZE, ESSAI DE DESCRIPTION D'UN DIALECTE
LITUANIEN ORIENTAL, PAR R. GAUTHIOT



63872
107/105

PARIS (2^e)
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER
—

1903

Tous droits réservés.

AS

162

B6

fasc. 146.

Sur l'avis de M. MEILLET, directeur adjoint des conférences de grammaire comparée, et de MM. Michel BRÉAL et L. DUVAU, commissaires responsables, le présent mémoire a valu à M. Robert GAUTHIOT le titre d'*Élève diplômé de la section d'histoire et de philologie de l'École pratique des Hautes Études*.

Paris, le 30 juin 1901.

Le Directeur de la Conférence,

Signé : A. MEILLET.

Les Commissaires responsables,

Signé : M. BRÉAL, L. DUVAU.

Le Président de la Section,

Signé : G. MONOD.

LE
PARLER DE BUIVIDZE

ESSAI DE DESCRIPTION
D'UN
DIALECTE LITUANIEN ORIENTAL

PAR
R. GAUTHIOT



PARIS (2^e)
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1903

Tous droits réservés.

INTRODUCTION

Le village de Buividze¹ (le nom local est lit. *Buivīdžė*) est situé en Lituanie russe dans le district de Novoaleksandrovsk (*Novoaleksandrovskij ūžd*) du gouvernement de Kovno. Il est placé, ou peu s'en faut, sur le 56^e parallèle de latitude Nord, non loin du lieu où viennent se toucher les trois districts de Ponevėž, de Vil'komir et de Novoaleksandrovsk et se trouve sur la route qui mène de Ponedėli à Rakiški, à une distance de quatre à six verstes du premier endroit, de vingt à vingt-quatre du second. Tels sont les renseignements donnés sur place par les habitants, confirmés et complétés d'après la carte de Russie d'Europe (*Spec. Karta evropejskoj Rossii*) éditée par les soins de l'état-major russe qui est fort confuse, il est vrai, mais aussi des plus riches en noms.

Le dialecte de ce village a été étudié en juillet-août 1900, au cours d'un voyage d'études, entrepris grâce à l'appui du Ministère de l'Instruction publique et de l'École pratique des Hautes Études. En effet, l'exiguïté même du lieu (ce n'est qu'une *derevnja*) et son humble condition en faisaient un excellent terrain d'observation ; elles le mettaient à l'abri de toute influence étrangère trop intense, en écartant les fonctionnaires et les dignitaires de langue soit russe, soit polonaise. D'autre part Buividze devait attirer l'attention du linguiste désireux de connaître, non seulement le lituanien

1. Les noms de lieu seront tous donnés sous la forme qu'ils ont sur la carte de l'Etat-major russe. C'est la seule manière de mettre dans l'exposé l'unité nécessaire et de permettre l'orientation.

oriental, mais encore l'un de ses dialectes les plus curieux, signalé d'abord par M. Bezzenberger (B. F., passim; B. B., VIII, 133), et ensuite, avec plus de détails, par M. Baranowski dans ses *Zamėtki*. Son trait propre est la transformation de *ŗ* en *ā* devant les syllabes dures; il diffère en outre des dialectes plus orientaux par l'emploi de *jis* en place de *ānas* et des parlers voisins de l'Occident par la présence de l'alternance *ō/ā* bien connue grâce à Szyrwid et à M. Baranowski. Les *Zamėtki* de M. Baranowski (voir l'excellent résumé que vient d'en donner M. Leskien, I. F., XIII, *Anzeiger*, p. 79 et suiv.) dispensent d'exposer ici quelle est la place du parler de Buividze entre les dialectes lituanien.

Les documents qui sont à la base de cette grammaire sont tous oraux; le dialecte de Buividze n'a d'ailleurs pas de littérature écrite. De plus, ils sont tous en prose et cela de parti pris: les phrases journalières, les récits les plus ordinaires ont été seuls utilisés pour la détermination de la phonétique, de la morphologie et du lexique. En effet, M. Brugmann a établi dès 1882 (*Litauische Volkslieder u. Märchen*, p. 84, 85) que les *pasakos* ont une valeur singulièrement plus grande que les *dainos*, au point de vue de la connaissance des dialectes. Il a fait remarquer que les chants sont en style noble; que le mètre est un puissant instrument soit de conservation, soit d'altération; que les *dainos* enfin sont vagabondes, et que pour passer d'un domaine dialectal dans un autre, elles ne sont pas transposées exactement d'un dialecte en un autre. Il convient, de plus, de signaler ici l'influence des recueils imprimés à l'étranger qui pénètrent jusqu'à l'extrême limite orientale du domaine lituanien et qui répandent partout des formes nouvelles. La rareté même de ces brochures, interdites comme l'on sait, en hausse si bien la valeur que plus d'un ne sait plus que les *dainos* qu'elles contiennent. Mais l'exclusion de tout élément suspect n'a pas semblé suffisante et l'on a cru devoir écarter toute forme qui n'a pas été recueillie en quelque sorte au vol, et qui, placée dans une réponse faite à un *pruncėzišku pōnu* (un monsieur français), est par là même suspecte de n'être pas ingénue (cf. Bezzenberger, *Litauische Forschungen*, p. VIII).

Tous les documents utilisés ont été notés phonétique-

ment. L'utilité d'une pareille graphie est apparue dès 1882 à MM. Leskien et Brugmann (*Litauische Volkslieder u. Märchen*, p. 10 et 85). Dès la même date, M. Bezzenberger de l'une part, MM. Baranowski et Weber de l'autre, tentaient une notation plus rigoureuse des dialectes, à l'aide de l'alphabet lituanien plus ou moins modifié. Enfin, M. Jaunys (*Javnis*), dans ses études grammaticales a, depuis, noté phonétiquement les mots qu'il a cités. Mais il n'a donné que des mots : et ce sont des textes qu'il faut avant tout, car un texte, même très bref, pris dans des conditions sûres, vaut plus que toutes les listes de mots. Or, les textes sont d'autant plus précieux à une morphologie et à une phonétique scientifiques que tous les sons et groupes y sont notés plus exactement avec leur qualité propre (Brugmann, *op. laud.*, p. 85). Une pareille affirmation de la part d'un juge aussi compétent que M. Brugmann était bien faite pour encourager la tentative d'écrire phonétiquement sous la dictée. Une certaine préparation générale, acquise au laboratoire de phonétique du Collège de France, des études préalables sur le lituanien de Russie, sinon sur le dialecte spécial dont il est traité ici, ont permis d'aborder cette tâche difficile.

Rien n'a été corrigé : quelques incohérences éclatantes dans le petit texte qui clôt le travail témoignent du respect scrupuleux de la parole recueillie. Grâce à ce soin, la rigueur du système linguistique du village de Buividze se voit d'ailleurs avec netteté. En effet, les documents recueillis suffisent à caractériser nettement le parler en question par rapport aux questions principales de la dialectologie lituanienne. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que l'étude qui suit soit exempte de lacunes : il est, au contraire, certain qu'elle en contient de nombreuses ; il n'en est simplement apparue aucune qui fût essentielle. Il convient donc de conclure ici, comme l'a fait précédemment M. Brugmann (L. B., p. 278), que ce travail *ne prétend, en aucune de ses parties, être complet au sujet des particularités propres au dialecte.*

Qu'il me soit permis, en finissant, d'exprimer ma reconnaissance aux membres du *Comité des Missions* qui m'ont soutenu ; à l'*École pratique des Hautes Études* qui a rendu possible mon voyage ; à M. Gukovskij, secrétaire du Comité

de statistique du gouvernement de Kovno, qui m'a tant appuyé, et à *P. Winksznēlis* qui m'a si bien renseigné. En effet, c'est grâce à ces concours qu'il m'a été possible d'achever cette étude entreprise sous la direction de *M. Meillet*, et qui est tout entière dominée par les idées de *M. F. de Saussure*.

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages cités ici sont généralement connus ; leurs titres abrégés aussi. Tels qu'ils figurent ici, ils ont, autant que possible, la forme que leur a donnée M. Leskien dans son ouvrage : *Die Bildung der Nomina im Litauischen*.

ABL. — *Der Ablaut der Wurzelsilben im Litauischen* von A. Leskien (Volume IX des *Abhandlungen der phil.-hist. Classe der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*). Leipzig, 1884.

A. SZ. — *Anykszczũ Szilẽlis* dans les *Ostlitauische Texte*, édités par A. Baranowski et H. Weber. Weimar, 1882.

B. D. N. — *Die Bildung der Nomina im Litauischen* von A. Leskien (Volume XII des *Abhandlungen der phil.-hist. Classe der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*). Leipzig, 1891.

B. F. — *Litauische Forschungen* de A. Bezzenberger. Göttingen, 1882.

BRUECKNER. — *Litu-slavische Studien*, par A. Brückner. I^{er} Theil: *Die slavischen Fremdwörter im Litauischen*. Weimar, 1877.

I. F. ANZEIGER. — *Anzeiger für indogermanische Sprach- und Altertumskunde*. Strassburg, 1889 et suiv.

JUŠKEVIČ. — *Litoeskij Slovar*, A. Juškeviča (*Dictionnaire lituanien* par A. Juškevič. Premier fascicule).

K. D. L. — *Deutsch-litauisches Wörterbuch*, par F. Kurchat. Halle, 1870.

K. G. — *Grammatik der litauischen Sprache*, par F. Kurschat. Halle, 1876.

K. L. D. — *Littauisch-deutsches Wörterbuch*, par F. Kurschat. Halle, 1883.

K. R. — *Kritičeskij razbor sočinenija Pr. Ul'janova Značenija glagol'nyx osnor.....* Fortunatova. (*Analyse critique de l'ouvrage du prof. Ul'janov sur le sens des thèmes verbaux...*, par M. Fortunatov). Saint-Petersbourg, 1897.

L. B. — *Litauische Volkslieder und Märchen*, par A. Leskien et K. Brugmann. Strassburg, 1882.

P. G. — *Ponevėžskie gorory litovskago jazyka* Ks. k. Javnisa. [*Dialectes lituanicus du district de Ponevėž*, par K. Javnis (Jaunys)]. En deux parties: la première dans le *Ponevėžskij užzd* K. Gukovskago (*Le district de Ponevėž* par K. Gukovskij). Kovna, 1898; la seconde en tirage à part avec le titre ci-dessus. Kovna, 1899.

M. — *Mittheilungen der lituanischen litterarischen Gesellschaft*. Heidelberg, 1883 et suiv.

M. S. L. — *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*. Paris, 1868 et suiv.

M. Ž. — *Lietuviszkai-latviszkai-lenkiskai-rusiszkas žodynas* Kun. M. Miežinio (*Dictionnaire lituanien — lette — polonais — russe*, par M. Miežinis). Tilsit, 1874.

N. — *Wörterbuch der lithuanischen Sprache*, par Nesselmann. Königsberg, 1851.

LA PAROLE. — *La Parole, Revue internationale de ... phonétique expérimentale*. Paris, 1899 et suiv.

Sz. D. — *Dictionarium trium linguarum*, par Szyrwid. Vilnae, 1629.

ZAMĖTKI. — *Zamėtki o litovskom jazykė i slovarė* A. Baranovskago. (*Notes sur la langue et le lexique lituanien*, par A. Baranovskij). Saint-Petersbourg, 1898.

ZNAČENIE. — *Značenie glagol'nyx osnor v litovsko-slavjanskom jazykė*, *Izslėdovanie* G. Ul'janova. (*Du sens des thèmes verbaux en letto-slave, recherche*, par G. Ul'janov) deux volumes, Varsovie, 1891-1895.

Les renvois à la grammaire elle-même et à la *pāsaka* sont indiqués entre parenthèses par le mot *Grammaire*, suivi de

l'indication du paragraphe où se trouvent les faits signalés, et par le mot *Pāsaka*.

Enfin l'on a mis entre parenthèses à côté des mots du parler difficilement reconnaissables au premier abord les mots correspondants du dialecte de Kurschat précédés du signe =. Le but purement pratique de ces comparaisons est de faciliter l'intelligence des exemples cités et la lecture de la grammaire : elles n'ont aucune autre valeur.

CHAPITRE PREMIER

PHONÉTIQUE

I

ACCENT

§ 1. — Dans le dialecte de Buividze, comme partout ailleurs en lituanien, l'accent est essentiellement un accent d'intensité. La syllabe qui le porte est articulée avec une plus grande énergie et une dépense d'air plus considérable que le reste du mot ; aussi paraît-elle mieux nuancée et plus riche en traits particuliers que les tranches vocaliques¹ environnantes qui sont comme effacées. C'est ainsi que l'intonation semble au premier abord être réservée aux seules syllabes accentuées et que Kurschat a été amené à confondre dans ses ouvrages l'intonation et l'accent². En fait, ces deux éléments sont indépendants : il n'y a pas plusieurs espèces d'accent, il n'y en a qu'une seule qui se trouve mettre en relief des intonations variées ; c'est ce qu'ont d'ailleurs démontré pour le lituanien commun les lois formulées par M. Leskien sur l'abrègement des finales et par M. de Saussure sur le déplacement de l'accent.

§ 2. — Dans ces conditions, tout mot apparaît comme formé d'une suite de tranches vocaliques dont chacune a son intonation propre et dont une seule porte l'accent caracté-

1. Sur la valeur de ce terme cf. M. F. de Saussure, M. S. L., VIII, 425 et suiv.

2. Dans cette grammaire les mots *accentuē*, *inaccentuē* s'appliqueront uniquement à l'*intensité* ; les mots *ton*, *tonique* et *atone* à la *hauteur*.

ristique du groupe entier. C'est là un aspect assez particulier qu'il a semblé nécessaire de rendre afin de donner une image exacte de la constitution intime des mots. Déjà, M. Baranowski a reconnu la nécessité de marquer l'intonation des syllabes inaccentuées, lorsqu'elle n'est pas conforme à celle que peut attendre le lecteur qui ne connaît que le haut-lituanien de Prusse et les grammaires de Schleicher et de Kurschat : il note par exemple par *szîrdis*, le mot ordinairement écrit *szirdis* (A. Sz., *passim*) indiquant par là que la syllabe *szîr-* est d'intonation douce et non rude au nominatif singulier comme on pourrait le croire, d'après l'accusatif *szirdį* par exemple. Mais ce n'est là qu'un essai partiel : M. Jaunys est le premier qui ait poussé cette tentative à fond. D'un bout à l'autre de son travail sur les dialectes lituaniens du district de Ponevėž (P. G.) il a noté séparément la quantité des syllabes au moyen du nombre des lettres, l'intonation au moyen de leur place les unes par rapport aux autres sur la ligne, l'accent enfin au moyen de caractères gras. Ici ces différentes qualités sont indiquées par les signes ordinairement employés, sauf précisément l'accent dont la place est marquée par un accent aigu au-dessus et à droite de la voyelle (ou diphtongue) de la syllabe intense.

§ 3. — L'accent du parler de Buividze est au même titre que celui de la majorité des dialectes lituaniens connus, l'héritier du ton indo-européen et occupe les mêmes places qu'en haut-lituanien ; en effet, il est soumis comme lui aux lois reconnues et exposées par M. F. de Saussure (I. F., *Anzeiger*, VI, 157 et suiv.) et il ignore la tendance très forte qui entraîne dans les dialectes voisins du district de Ponevėž, tels qu'ils ont été décrits par M. Jaunys (P. G.), le retrait de l'accent sur la pénultième. Aussi n'y a-t-il lieu de signaler que les deux points de détail qui suivent.

§ 4. — M. Brugmann (L. B., p. 295) a fait remarquer que dans le dialecte de Godlewa les mots du type quantitatif $\cup + \cup$ ont l'accent tantôt sur la finale, tantôt sur l'avant-dernière. Il cite comme particulièrement sujettes à cette alternance des formes pronominales comme *manè*, *tavè*, *savè*, *mumis*, *jumis*, *mumi*, *jumi* ; des mots comme *alè*, etc. Il ajoute d'ailleurs que, tout en supposant qu'un pareil changement doit

reconnaître l'accent de phrase comme cause, il est incapable de donner une règle quelconque. Il remarque à ce propos que la règle de Schleicher suivant laquelle *kōke* à la place de *kōkè* serait une forme emphatique n'a pas de valeur dans le dialecte de Godlewa. Puis il ajoute cette remarque que dans un mot à finale brève accentuée, la pénultième a un poids relatif assez considérable et possède un accent secondaire assez fort (contrairement à ce qui se passe, par exemple, dans des mots allemands comme *Genick*, *Gestrüpp*), ce qui doit aider fortement au recul de l'accent principal. Tout cela est vrai des mêmes mots dans le dialecte de Buividze pour autant qu'ils s'y retrouvent : il n'y a qu'à préciser. Les formes citées plus haut sont bien accentuées sur la première ou la seconde (et dernière) syllabe selon le mouvement de la phrase où elles se trouvent encadrées ; elles restent aussi très souvent inaccentuées, et leurs syllabes paraissent alors équilibrées comme des plateaux de balance chargés de poids égaux. C'est qu'en effet la tranche finale de mots tels que *tadu*, *ale* a la même quantité ultra-brève que celle qui la précède, et qui, ne portant pas d'accent, se trouve forcément réduite (cf. § 9). L'une et l'autre syllabe ont la quantité ∪ dans l'échelle à trois degrés (brève ∪, semi-longue ∞, et longue ∞) de M. Baranowski (cf. A. Sz., *Préface*). On voit combien ce genre de recul d'accent est fugitif et combien les causes déterminantes en sont ténues ; on voit surtout qu'il est limité strictement à une classe déterminée de mots. Aucune forme d'adjectif, de substantif, ou de verbe, et en général aucun mot normal n'y est soumis ; seuls les termes en quelque sorte les moins pesants du discours y sont sujets lorsqu'ils se trouvent dans les conditions spéciales qui viennent d'être définies.

§ 5. — Une autre série de faits du même ordre est plus curieuse. C'est celle des déplacements d'accent qui sont dus à l'insistance emphatique. Ceux-là, en effet, ne concernent pas une seule classe déterminée de mots ; ils sont, *a priori*, possibles partout. Ils obéissent d'ailleurs à une loi qui peut être formulée de la façon suivante : tout échange d'accent se fait entre syllabes égales par leur importance, c'est-à-dire entre syllabes, sinon intenses, du moins capables de

l'être, et maintenues en une espèce de catégorie spéciale pour cette seule raison. En sorte qu'il faut distinguer soigneusement les tranches vocaliques toujours inaccentuées, les tranches vocaliques accentuées et enfin les syllabes qui dans l'esprit du sujet parlant sont capables d'intensité bien que frappées d'un accent nul (degré zéro d'accentuation) dans tel cas spécial. Tout se passe, en un mot, comme s'il y avait deux séries de phonèmes: l'une comprenant tout ce qui n'est jamais intense, l'autre les tranches qui sont intenses à un moment quelconque d'après les règles d'accentuation. C'est à l'intérieur de cette dernière catégorie seulement que l'accent peut se déplacer. Un exemple intéressant est le mot *tólimoñ* qui contient deux syllabes capables d'intensité: la première *tó'* - accentuée selon les règles normales; la dernière *oñ* inaccentuée dans le cas présent. Le mot, en effet, est du type mobile tel qu'il a été défini par M. F. de Saussure. Kurschat le donne d'ailleurs pour tel dans sa grammaire (p. 226 et 227). Dès lors, sa forme emphatique, signalée à l'attention de l'auditeur par son accentuation anormale, et, en quelque sorte, par sa déformation doit être *tolimoñ*, et est, en effet, notée phonétiquement *tólèmoñ*, (*Pāsaka*). Ce mot est d'un bon exemple parce qu'il se trouve dans l'expression consacrée *tolimoñ kelōnan* qui, avec cette accentuation, répond sensiblement à la formule française *pour un long, long voyage*, et où alors sa valeur spéciale apparaît bien.

§ 6. — Mais la distinction des syllabes qui sont toujours inaccentuées et de celles qui ne le sont que dans certains cas, a une portée plus générale encore. Le mot lituanien n'apparaît pas semblable au mot russe, par exemple, où l'intensité va croissant jusqu'à la syllabe accentuée et décroissant à partir d'elle; il est varié, et contient, outre l'accent principal, des syllabes diversement intenses, des sommets et des dépressions secondaires; il pourrait être figuré par une ligne brisée où un sommet d'angle dépassant le niveau atteint par les autres représenterait l'accent du mot. Cet aspect très nettement perceptible du mot lituanien est dû précisément à la valeur spéciale des syllabes capables d'accent, telles qu'elles ont été définies précédemment; tandis que les tranches telles que *-ĩ-* dans *kũ'nĩgàs*, *-ė-* dans *tò'lėmàs*, se trou-

vent placées dans de fortes dépressions, les syllabes -*ũ*- et -*ó*- dans *kũnĩgá'* et *tólẽmi*, marquent des sommets secondaires plus ou moins sensibles ; de même, les éléments morphologiques, tels que des désinences, par exemple, qui se présentent, tantôt accentuées, tantôt inaccentuées, sinon toujours dans le même mot, du moins dans l'ensemble des paradigmes ; de même encore, les syllabes anciennement frappées de l'accent principal dans les composés. Les sommets de ce genre peuvent paraître porter un accent secondaire lorsqu'ils sont tout particulièrement perceptibles, c'est-à-dire : 1^o lorsqu'ils ne sont pas contigus à l'accent principal ; 2^o lorsqu'ils ne sont pas environnés de syllabes égales en longueur à celles qui les portent, la quantité longue étant, dans le parler de Buividze, inséparable d'une part sensible d'intensité. Ainsi dans *tólẽmi'*, l'*ó* paraît plus intense que l'*ũ* dans *kũnĩgá'* et l'observateur est tenté d'attribuer un accent secondaire au premier mot et d'en refuser un au second.

Toutes ces lois semblent s'appliquer au moins en grande partie au lituanien de Prusse. Kurschat signale, en effet, fort nettement l'accent secondaire dans les composés (K. G., § 213) et remarque, ce qui s'expliquerait fort bien par la première des règles formulées pour le parler de Buividze, que l'accent secondaire apparaît dans les mots qui atteignent une certaine longueur. Le pasteur Jurkschat est bien plus clair : dans ses *Litauische Mũrchen und Erzũhlungen* rédigés pour la plupart dans le dialecte de Galbrasten qui est celui de l'auteur, il a marqué les accents secondaires. Sans s'arrêter aux opinions particulières émises à la page 5 du travail en question, il convient de signaler que les accents secondaires reconnus par M. Jurkschat apparaissent précisément dans les conditions indiquées plus haut. Jamais on n'y trouve d'accent secondaire contigu à l'accent principal ; et l'on a, par exemple, *garbingiases* de *garbingas*¹, la tranche *in* étant immédiatement voisine de l'accent et la tranche *ar* ayant la même

1. On a pris, comme exemples, tous ceux que contient la première pũsaka du recueil, intitulée *Paikũtis*, les autres ne contiennent rien de plus.

quantité longue. Les syllabes tantôt accentuées et tantôt inaccentuées à l'intérieur du paradigme y ont une valeur spéciale comme dans le parler de Buividze ainsi qu'en témoigne *skar-malāis* de *skārmalas*. La quantité longue y comporte aussi une part d'intensité ainsi qu'il est visible dans les mots *ūki-ninks*, *sāmtiūje*, *pyragine*. L'importance particulière des désinences, du suffixe de participe *-dams* (inconnu sous la forme *-dumas*) est attestée par un grand nombre d'exemples : *seniūsiudn*, *bremislydams*, *ussigeidī*, etc. Enfin les préverbes et le *ne* qui existent aussi comme mots indépendants capables d'accentuation sont très fréquemment désignés comme ayant une intensité secondaire, le verbe portant l'accent principal. Dans le cas de *per-* les choses sont exactement renversées. Ainsi l'on a *nepatikduwa*, *nudėvėt*, *neskanūs*, *isimislyje*, *pėrnakvoje* et bien d'autres. Quelques cas isolés comme celui de *sā pacziūtė* sont peu clairs (cf. *māna pacziūtė*, 4 lignes au-dessus), mais ne sauraient infirmer la remarquable concordance entre les règles qui ont été formulées pour le parler de Buividze et celles qui se dégagent de l'examen des faits notés par un Lituanien de Prusse dans son dialecte.

§ 7. — A côté de la mise en relief d'une syllabe définie à l'intérieur d'un mot il convient de signaler l'intensité prêtée à certains mots dans la phrase. En effet, l'accent a dans l'un ou l'autre cas la même nature et les mêmes effets. De même que la syllabe, le mot intense est plus net en toutes ses intonations et tend à s'allonger tandis que ceux qui ne sont pas spécialement intenses gardent leur caractère effacé et leur prononciation rapide. Ainsi *pō'žādō* devient, à l'occasion, *pō'žādāō* (*Pāsaka*) ; et *kāt* apparaît exceptionnellement sous la forme *kāt* (*Pāsaka*). On voit par ces exemples comment l'accent en question porte sur le mot entier, sur les syllabes inaccentuées comme sur les accentuées, et a sur toutes une action suffisante pour en déterminer, en une certaine mesure, la quantité et le timbre, sans pourtant troubler le rapport dans lequel ces tranches vocaliques se trouvent les unes avec les autres.

QUANTITÉ

§ 8. — Dans l'étude de la quantité, il est indispensable de distinguer les syllabes intérieures des syllabes finales. Il résulte, en effet, de la loi de Leskien que ces dernières étaient soumises à un régime tout spécial. Ce régime est encore en vigueur dans le parler de Buividze : tout comme elles l'étaient en lituanien commun, les fins de mots y sont abrégées régulièrement de la quantité d'une ultra-brève intérieure, c'est-à-dire d'une brève finale, simplement parce qu'elles sont des *fins de mots* ; l'accent n'exerce sur elles aucune action, c'est-à-dire que non seulement il ne les allonge pas plus qu'il n'augmente les tranches intérieures, mais encore qu'elles ne deviennent jamais brèves parce qu'elles sont inaccentuées : les finales *-ōs* et *-ō's* du nominatif pluriel des thèmes en *-ā* sont égales en quantité.

§ 9. — Aussi y a-t-il trois quantités possibles à l'intérieur (tandis qu'il n'y en a que deux à la finale). Ce sont : la *longue*, propre aux voyelles longues anciennes ainsi qu'aux diphtongues lorsqu'elles sont sous l'accent ; la *brève*, propre aux brèves anciennes accentuées et aux longues et diphtongues inaccentuées et abrégées ; l'*ultra-brève* enfin, réservée aux brèves non intenses de quantité réduite. On voit qu'il est toujours possible de reconnaître quelle est dans le dialecte la longueur d'une tranche dont on sait la quantité en lituanien commun. Il convient seulement de retenir que toutes les syllabes inaccentuées intérieures ne sont pas également soumises à l'abrègement. Celles qui ne sont jamais intenses (voir ci-dessus, § 5) sont régulièrement diminuées ; ainsi les deux premières tranches du mot *māterĩ'ske* où l'accent est immobile (mais cf. *mó'tē*.) Au contraire, celles qui sont capables d'accentuation par suite du mouvement de l'accent à l'intérieur du paradigme tendent à conserver leur longueur primitive et la gardent, en effet, lorsqu'elles ne sont pas contiguës immédiatement à la syllabe accentuée. Ainsi l'*ā* de

kũnĩgàs et celui de *kũnĩgã'* sont sensiblement de même longueur ; tandis que l'*ĩ* des mêmes mots est égal en quantité à l'*ũ* bien qu'il représente un ancien *i*. De même l'*i* de *tòl'èràs* est ultra-bref, n'étant jamais non plus accentué. En résumé la quantité réduite se trouve dans les dépressions d'accent signalées plus haut (§§ 5-6) et non ailleurs.

✓ § 10. — A la finale on distingue tout d'abord à l'audition une quantité longue propre aux anciennes longues d'intonation douce et égale à celle des brèves intérieures ; et une quantité brève qui vaut celle des syllabes diminuées intérieures et est particulière aux anciennes longues rudes et aux anciennes brèves en syllabe fermée. Les brèves anciennes en syllabes ouvertes sont toutes tombées. Ainsi l'*i* de la finale *-tĩ* des infinitifs, ou du réfléchi *-sĩ* ; on a *sũ'/kĩ* en face de *sũ'/ktis* et *sũ'/ktis* en face de *ãtsĩ'sũ'kũ*. Ces chutes ont déjà été signalées, et leur cause justement donnée par M. F. de Saussure (I. F., *Anzeiger*, VI, 460). Les longues anciennes sont, au contraire, exactement dans le même état de conservation : l'*-ã'* de *ruĩ'kã'* et l'*-õ-* de *ruĩ'kõs* ne se distinguent en rien si ce n'est par le manque d'intonation de l'*-ã* et par son timbre. Aussi faut-il reconnaître aux tranches rudes et douces finales une quantité réelle égale et un caractère différent à l'audition. L'existence de leur égalité quantitative a été reconnue au laboratoire de phonétique expérimentale du Collège de France à Paris pour le dialecte de Komaj, voisin de celui qui est étudié ici (cf. *La Parole*, année 1900, p. 143 et suiv.). Quant à la raison de la différence de timbre (*-õs :-ã* ; *-ĩ :-i*, etc.), on a cru la reconnaître dans la façon dont s'abrègent en lituanien les tranches finales : elles perdent leur partie non pas terminale mais médiane ; les tranches douces sont privées de leur élément non intense et gardent leurs deux sommets ; les rudes sont réduites à leur sommet unique suivi immédiatement de vibrations terminales minimes, la partie transitoire venant ainsi à manquer. La conséquence en est que les premières s'entendent en entier, tandis que des secondes, le sommet est seul perceptible, les vibrations qui le suivent étant pareilles à celles qui accompagnent le *stõdtone* ou *occlusion glottale* (incomplète comme on sait) du lette (cf. *La Parole*, loc. cit., et Schmidt-

Wartenberg dans I. F., X, 117 et suiv.). C'est d'ailleurs bien sur une brusque occlusion que semblent s'arrêter l'-à de *ruñka'*, l'-i de *ġēri'*, par exemple.

III

ARTICULATIONS

§ 11. — Il est impossible de transcrire un dialecte vivant avec une rigoureuse exactitude. En effet, comme le remarque M. Henry dans son *Dialecte alaman de Colmar* (p. 1), si l'on s'efforce de simplifier la transcription, elle devient trop vague; si on tâche de la préciser, elle se complique à l'infini : en sorte qu'il faut s'arrêter à un moyen terme. Il le faut d'autant plus que les graphies très subtiles et très exactes en apparence sont, en fait, de grandes causes d'erreur : en effet, les nuances les plus fines de la prononciation ne sont vraiment et pleinement saisissables à l'audition qu'en de rares conditions favorables, et c'est le plus souvent sous l'empire de conclusions réfléchies qu'on les note partout où elles devraient se trouver et où elles existent peut-être, mais moins dans la prononciation que dans le sentiment linguistique du sujet parlant. Or, si ce dernier ne peut, par définition, se tromper, ses *erreurs* ayant force de loi, il n'en saurait être de même de l'observateur. Il semble donc que l'on doive en appeler à ce sentiment plus souvent qu'on ne le fait généralement.

C'est ce sentiment qui donne une si grande et si réelle valeur phonétique aux graphies indigènes, maladroites en apparence, mais où se révèle un sens subtil et ingénu de la langue parlée aux yeux de ceux qui savent dégager le sens véritable des signes accumulés. L'orthographe irlandaise offre un illustre exemple de ce fait, comme M. Duvau l'a fait remarquer à l'une des séances de la *Société de Linguistique* de Paris.

L'on ne trouvera donc indiquée en face de chaque signe employé qu'une valeur approximative, celle-ci devant être précisée moins par le moyen de descriptions que par celui du rôle de chaque phonème dans la langue en général et dans les alternances en particulier : il est clair, en effet, qu'un *a*

qui alterne d'une façon régulière, vivante et *phonétique* avec un *o* doit garder une valeur différente de celle d'un *a* qui est dans un rapport semblable avec un *e*.

§ 12. — Dans le dialecte de Buividze le vocalisme entier est soumis à une loi générale qui veut que les brèves s'ouvrent tandis que les longues tendent à se fermer. Cette loi est d'ailleurs lituanienne commune; Kurschat la signale déjà au paragraphe 48 de sa Grammaire. Quoi qu'il en soit, l'on peut prévoir les conséquences de cette loi, d'après ce que l'on vient de voir plus haut des effets de l'accent sur la quantité, et des variations de cette dernière. Et le vocalisme du dialecte apparaît sous la forme suivante :

	EXTRÊME FERMETURE	DEGRÉ MOYEN	EXTRÊME OUVERTURE
	—	—	—
1)	<i>o</i>	<i>ā</i>	<i>a</i>
2)	<i>ō</i>	<i>e</i>	<i>ā</i>
3)	<i>ī</i>	<i>i</i>	<i>ē</i>
4)	<i>ū</i>	<i>u</i>	<i>o</i>

Dans ce tableau *o* = *ó* de français *hôte*.

a = *a* l'*a* pur de l'allemand *da* et non pas un *a* palatal français.

ā = les sons intermédiaires depuis l'*a* très fermé jusqu'à l'*o* très ouvert.

De même *ō* = *é*; *ā* = *è*; *e* le son intermédiaire; *ī* = l'*ie* de l'allemand *sieh*; *ē* = un son un peu plus ouvert que l'*i* de l'allemand du Nord dans *Schritt*, *Tritt*, où un Français entend nettement un *e* très fermé. *i* est le son intermédiaire, et rappelle le premier *i* de mots comme *ici* dans la prononciation parisienne. — On notera que *ī* ne répond pas seulement à *ī* mais aussi à *ē* du lituanien commun; on verra plus loin en quoi l'*ī* issu de *ē* diffère de l'*ī* issu de *ī*; *ū* = l'*u* de l'allemand *tun*; *o* = une voyelle un peu plus ouverte que l'*u* de l'allemand *Suppe*, où le français entend un *o* très fermé; *u* = l'*ou* du français *ouverture*. — L'*ū* répond à la fois à *ū* et à *ā* du lituanien commun.

§ 13. — Il faut ajouter à ces voyelles simples les deux phonèmes notés ordinairement *ū̄* et *ō̄* et les diphtongues qui ne se

présentent jamais, par définition, sous la forme ultra-brève. Et l'on a les séries suivantes :

LONGUES (FERMÉES)		BRÈVES (OUVERTES)	
RUDES	DOUCES	RUDES	DOUCES
5) <i>úũ</i>	<i>uõ</i>	<i>uo</i> (<i>uã ũ</i>)	id.
6) <i>lã</i>	<i>lĩ</i>	<i>ie</i> (<i>ie e</i>)	id.
7) <i>ór ěr ĩr ũr</i>	<i>ãr ěr ĩr ũr</i>	<i>ar er ir ur</i>	<i>ar ěr ĩr ũr</i>
8) <i>ól ěl ĩl ũl</i>	<i>āl ěl ĩl ũl</i>	<i>al el il ul</i>	<i>āl ěl ĩl ũl</i>
9) <i>ũu ĩu</i>	<i>uũ ĩũ</i>	<i>ũu ĩu</i>	<i>uũ ĩũ</i>
9a) <i>ũũ ĩũ</i>	<i>aũ oũ</i>		<i>aũ oũ</i>
10) <i>ũm ĩm</i>	<i>uũ ĩũ</i>	<i>ũm ĩm</i>	<i>uũ ĩũ</i>
11) <i>ói</i>	<i>ãĩ</i>	<i>ai</i>	<i>ãĩ ã ĩ</i>
12) <i>úi</i>	<i>uĩ</i>	<i>ui</i>	<i>ũĩ ã</i>
13) <i>áu</i>	<i>ãũ</i>	<i>au</i>	<i>ãũ ô</i>

Par exception, et dans ce tableau seulement, le signe ⁻ posé sur une voyelle, n'indique pas que celle-ci possède la quantité d'une longue, mais seulement qu'elle en a le timbre. En effet, aucune des tranches figurées ci-dessus ne dépasse jamais la quantité longue. Quant à la valeur des graphies il convient de faire les remarques suivantes sur chacune des diphtongues isolément :

Les séries 5 et 6 représentent les phonèmes, absolument parallèles dans le parler de Buividze, *ũ* et *ĩ* du lituanien commun, qui ne sont ni l'un ni l'autre des diphtongues. Ce sont des voyelles aussi bien au début qu'à la fin et c'est la nature de leur partie médiane qui fait proprement leur originalité. Celle-ci consiste, en effet, en une transition quelquefois très rapide, mais jamais brusque ni interrompue entre les deux voyelles, par lesquels ces phonèmes sont notés ici et qui donnent les timbres extrêmes entre lesquels ils semblent en quelque sorte couler, instables et comme fluides.

Dans les séries 9 et 10, *uũ* et *ũm* représentent à la fois *uũ*, *um*, et *aũ*, *am* du lituanien commun tandis que *ũũ*, *ĩm* sont aussi bien *ĩm*, *im* que *en*, *em*. On verra plus bas, § 14, en quoi *in* et *im* représentants de *en* et *em* diffèrent de *iu*, *im* correspondant à *in*, *im* de Kurschat.

Dans les séries 11 et 13, on voit se manifester une tendance

à la suppression des diphtongues par assimilation du premier élément au second. En effet, *ái* représente l'ancien *ai* aussi bien que l'*ei* primitif, tandis que *áu* est *au* du lituanien commun, d'où il apparaît clairement que l'*a* dans l'un comme dans l'autre groupe a été soumis à l'influence active du phonème suivant. En effet, *á* est l'*a* fermé palatal, comme *â* est l'*a* fermé vélaire. Pourtant il ne faudrait pas croire que les diphtongues de ces deux séries aient disparu : même à l'état le plus bref, l'*o* résidu d'une diphtongue *áu* reste pour le sujet parlant une diphtongue, car il l'article *âo* dans les formes emphatiques et dans celles qu'il prononce afin de les enseigner. Ainsi à côté d'une forme courante *põ'žâdõ*, il existe une forme emphatique *põ'žâdâo* et une forme, en quelque sorte épelée, *põžâdâõ'*, donnée afin de rectifier la mauvaise prononciation de l'*õ* final par un étranger. En fait, la faute que celui-ci avait commise avait porté sur l'intonation ; mais la correction avait nécessité non seulement le rétablissement très net des deux sommets d'intensité (v. plus bas § 25) caractéristiques de cette intonation, mais encore celui du timbre propre à chacun de ces sommets, c'est-à-dire, en fait, de la diphtongue même. Il en est exactement de même pour la diphtongue parallèle *ái* et ses deux formes brèves *âê* et *â*, en sorte que *tâp* égale en lituanien *tâip*. Mais ce qui est plus remarquable, c'est l'existence d'une loi très importante, elle aussi, et directement contraire à celle qui vient d'être exposée : celle de la différenciation¹. C'est grâce à elle que l'*ei* du lituanien commun s'est confondu avec l'*âi* dialectal, représentant de *aî* ; c'est grâce à elle que *áu* demeure tandis que *ói* représente *ai*. Ce fait n'est surprenant qu'au premier abord ; il n'est pas propre d'ailleurs au dialecte de Buividze. M. Bezzenberger l'a relevé avec étonnement dans le parler de Popel' (BB., XX, 105 et suiv.). Cette seconde loi n'agit que là où l'intonation rude le permet, de même que la première, celle d'assimilation, est bornée aux cas où l'intonation douce en facilite l'action. La diphtongue *ui* échappe, grâce à la nature même de l'*u*, à l'une et l'autre règles, au moins dans le parler de Buividze².

1. Cf. Meillet, M. S. L., XII, p. 14 et suiv. sur la valeur de ce terme.

2. Les dialectes des environs de Komaj présentent parfois un *ũ* issu de *ui*.

Enfin les phonèmes *o* et *e* sont les formes propres à l'*o* et à l'*e* (issus de *āũ* et *āĩ*) à la finale et sous l'influence, la première, d'une consonne vélaire, la seconde, d'une consonne yodisée (cf. plus bas § 16).

§ 14. — A côté des alternances posées ci-dessus et résultant de la quantité, d'autres doivent leur origine à la qualité même des phonèmes et à leur position. Elles traversent les séries qui ont été établies plus haut et donnent naissance à des séries secondaires.

La plus importante des lois qui les régissent a été formulée par M. Bezzenberger (BB., XX, 105 et suiv.) à propos du dialecte de Popel' et par M. Baranowski (*Zamėtki*, 72). Nous l'appellerons loi de *tavas* d'après un exemple typique et parce que nous l'avons reconnue indépendamment dans le dialecte de Buividze en 1900. D'après cette loi, formulée un peu différemment par MM. Bezzenberger et Baranowski, les phonèmes de la série 2 (v. § 12) qui se trouvent soit à la fin des mots, soit devant une consonne non yodisée à l'intérieur, sont altérés dans leur timbre et deviennent *ǎ* ultrabref, *a* ou *ā*. Ces voyelles ne varient pas selon la quantité et l'on a *kā'tā*, *kātā'lā* qui correspondent à *kātē*, *katēlē* du dialecte de Kurschat, comme *tābāsaĩ'gā* répond à *tebesėga*. Ainsi qu'il est facile de le reconnaître, cet *a* n'a rien de commun avec l'*ǎ* qui est la brève de l'*ō* en lituanien commun : devant les consonnes yodisées, après les palatales *j*, *k* et les chuintantes *š* et *š*, les voyelles ainsi altérées sont maintenues dans leur série première : on dit *tā'vās* (= *tėvas*), mais *tėvė'lis* (= *terėlis*); *kāl'mās* (= *kėlmas*); *gāmū'* (= *gemū*); *šė'mā* (= *šėmė*); *šė'mās* (= *szėmas*).

L'*e* du lituanien commun est toujours représenté par *ī* et n'est pas atteint par ces lois, qui sont postérieures à sa transformation. En revanche il est soumis à la règle plus ancienne d'après laquelle l'*e* du lituanien oriental est précédé de *t* dur et non de *l* palatale et de même aussi *in*, *im* issus de *en*, *em*. On a donc dans le dialecte de Buividze un groupe *tī* (= *lė*) où l'*ī* est dur. Ainsi dans *kīmā'tī* (*kumėlė*) accusatif singulier de *kīmā'lā* (*kumėlė*). Cet *i* dur se prononce à peu près comme un *e* muet.

Par conséquent il existe une série entière 2a qui ne souffre aucun changement de timbre lié à la quantité, mais où apparaît un *a* tout à fait remarquable. De plus, la série 3 admet un groupe *ti* issu de *le*, qui mérite une place à part (cf. § 19). Il faut ajouter de même une alternance qualitative aux diphtongues *er* et *el* qui sont atteintes par la loi de *taras* pour autant qu'elles contiennent des phonèmes de la série 2.

§ 15. — D'après une autre loi, les diphtongues *ái*, quelle que soit leur origine (*ei* ou *ai*), et *áu*, sont représentées à l'initiale par *ai* et *au* et l'on a les alternances *áu'gù*: *doũk* et *aiũ*: *káũp*.

§ 16. — Enfin la présence d'un *j* immédiatement avant les voyelles exerce sur elles une influence particulière qui est cause d'alternances nouvelles. Cette influence peut se résumer ainsi: tout yod précédant une voyelle tend soit à lui conserver, soit à lui donner une couleur palatale. Il donne le timbre *á* à l'*ǎ* qui le suit. Il favorise l'action de l'*i* sur l'*a* dans la diphtongue *ái*, mais empêche celle de l'*u* dans la diphtongue *au* en sorte que l'on a *kalb̃r'jaũ* comme l'on a *án'gù*. On a vu plus haut son action sur *á* et *o* en finale. Il agit de même sur les phonèmes de la série 5: de l'*úa* suivant il fait un *óa* et l'on a *jóa'draũnis* à côté de *dúa'nà*. De même encore il tend à réduire à *e* et *i* l'*á* (*a*) final des thèmes en *-jès* (*-jas*). Le résultat de cette altération, que l'on retrouvera au chapitre de la morphologie, est le passage fréquent de substantifs en *-jas* à la déclinaison des noms en *-is*, car *-jès* et *-jís* final sont fort rapprochés.

Le *l* cependant exerce une action exactement contraire et l'on a *láũ'kù* là où l'on attend *lán'kù*.

§ 17. — Au système vocalique tel qu'il vient d'être exposé se rattache intimement celui des sonantes. Il y en a six: *r*, *l*, *m*, *n*, *i*, *u*. Elles ne jouent pas le même rôle que les sonantes indo-européennes et ne sauraient leur être assimilées. En effet, elles n'alternent plus entre les trois rôles de *voyelle*, *second élément de diphtongue*, et *consonne*. Le rôle de voyelle est perdu complètement pour *r*, *l*, *m*, *n*; pour *i* et *u*, il a été séparé définitivement des deux autres; entre *ia*

(resp. *iē* issu de *ai*, *ei*) et *di* (resp. *ai*, *ei*) d'une part, et *i* de l'autre, il n'y a plus d'alternance. En revanche il y en a toujours encore entre le rôle consonantique et le rôle de second élément de diphtongue :

<i>ājāu'</i>	<i>ā't.</i>
<i>gāvō'</i>	<i>gāu't.</i>
<i>gīhāu'</i>	<i>gīm't.</i>
<i>gīvānō'</i>	<i>gīvīn't.</i>
<i>kū'raū</i>	<i>kūr't.</i>
<i>-gūt'aū's</i>	<i>-gūt'is.</i>

La valeur de ces sonantes comme seconds éléments de diphtongues est étudiée, au point de vue du timbre à propos du système vocalique, au point de vue de la quantité à propos des intonations. De cette double étude il ressort que les sonantes *i* et *u*, *m* et *n*, *r* et *l* diffèrent les unes des autres par leur action phonétique sur les phonèmes qui les précèdent : *i* et *u* les altérant régulièrement tous, sauf *u* ; *m* et *n* en attaquant deux sur quatre ; *r* et *l* enfin n'en changeant aucun par eux-mêmes. Dans leur rôle consonantique elles se groupent encore de la même façon : on a vu l'action de *j* sur les voyelles suivantes, action qui n'est exercée ni par *u* ni par *m*, *n*, *r* ou *l* ; aussi est-il noté *i* dans son rôle de second élément de diphtongue et *j* dans son emploi consonantique, tandis que *u* représente le *u* de diphtongue et *v* ou *w* selon les cas le *u* consonne : *w* est le *w* anglais ; *v* le *v* français. En effet, si *u* est normalement remplacé par *v* labiodental dans son rôle consonantique, il est représenté par *w* après *t* vélaire : ainsi dans *ga'hwā'*, *kō'lwā*. Qu'il soit d'ailleurs *v* ou *w*, il alterne au même titre avec *u*, non seulement dans les formes anciennes, mais encore dans des groupes tout récents tels que *sə-diāw* qui alterne avec *sū-dīvū'* (cf. L. B., p. 285).

§ 18. — Le système consonantique est des plus simples. Il comporte tout d'abord trois séries d'occlusives, chacune comprenant deux sourdes et une sonore. Des deux sourdes la première est équivalente à la sourde française correspon-

dante, et comporte une occlusion plus forte que celle de la sonore; la seconde, qui ne se rencontre qu'à la finale, est en alternance avec la sonore dont elle a la faiblesse d'articulation. Elle ne sera pas désignée d'une manière spéciale, sa position finale la caractérisant suffisamment : les exemples s'en trouvent dans *kāt*:*kād*; *doũk*:*doũg*; le même fait se retrouve dans le traitement à la finale des chuintantes et l'on a des alternances semblables *ās*:*āẓ*; *ūs*:*ūẓ*. Le tableau des consonnes peut dès lors être dressé comme il suit :

<i>k</i>	<i>g</i>	- <i>k</i>
<i>t</i>	<i>d</i>	- <i>t</i>
<i>p</i>	<i>b</i>	(sans exemple)
<i>š</i>	<i>ž</i>	- <i>š</i>

A quoi il faut ajouter les anciennes altérations de *t* et *d* devant *j* (qui par définition ne peuvent se trouver à la finale) : *č* et *dž*; enfin la sifflante *s* et sa sonore *z*.

§ 19. — Le mode d'articulation de toutes les consonnes du dialecte (par où il faut entendre ici et les consonnes proprement dites, et les sonantes dans leur emploi consonantique) est déterminé par la syllabe immédiatement suivante. A ce point de vue spécial les voyelles se divisent en deux classes bien tranchées : les molles ou prépalatales d'une part (série 2 et 3; v. § 12), les dures ou postpalatales d'autre part (série 1 et 4), les diphtongues étant classées d'après leur premier élément. Les consonnes se trouvent donc être susceptibles de deux prononciations, l'une molle et l'autre dure. Aucune des deux n'a besoin d'ailleurs d'être notée spécialement puisqu'elle est connue immédiatement, à la seule lecture de la voyelle subséquente, sauf dans le cas cité plus haut de *li*. Deux consonnes seulement méritent d'être considérées à part, outre *č* et *dž* qui, étant les représentants de *t* et *d* devant *yod*, ne sauraient par définition avoir de prononciation dure et qui se comportent comme s'ils étaient *t+j* et *d+j*. Ce sont le *yod* et l'*l*.

Le *yod*, en effet, est immuable dans son articulation, comme son action sur les phonèmes qui l'entourent per-

met de le supposer. Il a *toujours* l'articulation propre au *yed*, articulation spéciale et qui sera examinée plus bas.

§ 20. — L'*l*, au contraire, a un point d'articulation qui est mobile au point d'être différent selon les voyelles que cette liquide précède : devant les unes se trouve *l*, devant les autres *l*. L'on a *li*, mais *la* ; c'est aussi *l* qu'on emploie devant les voyelles de timbre *e* (série 2 du tableau du § 12) et les diphtongues commençant par *e*. La notation de ce *l*, emprunté à l'orthographe polonaise, ne doit pas faire croire à l'identité des *l* dures lituanienne orientale et slave. En effet, il est à noter tout d'abord que *leł* du lituanien oriental n'a généralement pas le son guttural du *l* polonais ou russe. Dans le dialecte de Buividze, en particulier, bien que soumis à l'influence slave, *l* n'est jamais prononcé à la polonaise. C'est que l'articulation de ces deux phonèmes, d'origine semblable, est radicalement différente. *Leł* du dialecte de Buividze se prononce, en effet, en avançant la langue de telle façon que la pointe en vienne presque à dépasser les dents ; si bien que le *l* se prononce la langue recourbée en arrière, tandis que le *l* s'articule la langue étalée dans toute sa longueur. Le fait est observable surtout chez les femmes et les jeunes gens imberbes, lorsqu'ils rient en parlant. La même prononciation de *l* a été observée avec exactitude à Komaj, à Rakiški, à Kupiški ; et enfin d'une façon spécialement claire sur une jeune fille, originaire de Vorkul'cy (district de Vil'komir ; non loin d'Onikšty) dont les lèvres un peu courtes et très minces laissaient facilement apercevoir les dents quand elle parlait, si bien qu'on voyait souvent l'extrémité de la langue pointer entre les deux mâchoires à chaque *l* prononcé.

§ 21. — A côté de l'influence des voyelles, il faut citer celle de *j*. Cette sonante, sur laquelle aucun phonème n'a de prise, agit avec une énergie toute spéciale sur les articulations environnantes et il n'est presque pas de consonne qui placée devant *yod* ne soit altérée.

Anciennement, les dentales (*t*, *d*) ont déjà été muées en *č* et *dž* quand elles étaient suivies de *j*. En sorte que ces deux phonèmes sont généralement incapables d'une prononciation dure, même à date contemporaine. En revanche ils semblent

pouvoir être mouillés par un *j* suivant aussi bien que *š* et *ž* auxquels ils sont parallèles. C'est que ces quatre phonèmes tendent à *absorber* le yod à date récente comme *č* et *dž* ont déjà commencé à le faire à date ancienne. Ce fait phonétique est très remarquable et mérite d'être mis à côté du phénomène particulier qui vient qu'après *č* et *dž*, et dans certaines langues, il n'y ait que des dures.

A une seconde yodisation appartiennent toutes les altérations senties comme vivantes, bien que datant probablement d'époques différentes. Ces altérations se groupent naturellement d'après la nature des consonnes affectées : en effet le changement causé par le yod est avant tout un déplacement du point d'articulation ; et les consonnes sont plus ou moins mobiles et par conséquent plus ou moins influencées. C'est ainsi que l'on a :

Consonnes immobiles. — Occlusives *p'*, *b'*. — Chuintantes *š*, *ž*, *č*, *dž* (cf. § 22). — Sonantes *ř* ; *m* ; *ŕ*.

Consonnes mobiles. — Occlusives *l'* ; *d'*. — Sonantes *n* ; *l'*.

Consonnes muées. — Occlusives *k'* ; *g'*. — Sifflante *š*.

Dans la première série la consonne étant immobile, on entend toujours bien *p + j*, *b + j*, etc., bien que le contact soit intime.

Dans la seconde la consonne est rapprochée du *j* jusqu'à paraître se fondre en lui : on entend quelque chose comme *ŕj*, *dj*, etc.

Enfin dans le cas des consonnes muées les occlusives *k* et *g* s'articulent exactement à la place où se prononce le *j* en sorte que l'on entend la mouillure aussi bien à l'implosion qu'à l'explosion des phonèmes donnés. Le *k'* et le *g'* valent le *k'* et le *g'* lettes. Quant au *š* il est très sensiblement comparable au *š* polonais.

§ 22. — Une remarque générale reste à faire. On a vu plus haut comment *č* et *dž* absorbaient normalement le yod et comment *č* et *dž* devenaient *č* et *dž*, palataux mais non plus yodisés. Il y a là un fait qui doit avoir une grande influence en morphologie ; la perte de la yodisation. Cette perte se retrouve sporadiquement pour *l* et surtout dans le cas de *r*. Ici encore elle est phonétiquement des plus intéressantes (v. Meillet, M. S. L., XI, 180) et tient à ce que le phonème *r*

est difficile non seulement à yodiser mais même à palataliser ; et l'on a, dans le dialecte de Buividze, *-j-u-* et *-ru-* employés côte à côte aujourd'hui. Mais la tendance va sans conteste à laisser tomber le yod qui s'entend le plus souvent dans des formes prononcées avec soin. L'analogie raisonnée semble donc surtout le maintenir.

§ 23. — Le dialecte de Buividze ne connaît pas de consonnes géminées : on n'en a pu trouver un seul exemple ; il est semblable sous ce rapport au dialecte de Kurschat.

Lorsque deux consonnes se rencontrent dans un groupe la règle absolue et générale est l'assimilation du premier élément au second. C'est ainsi que l'on a toujours :

1° Une consonne dure, devant une consonne dure, par exemple : *vil'kàs* (= *vilkas*), et réciproquement une molle devant une molle, par exemple : *škilt* (= *skilti*), *vil'kâ* (= *vilkkë*) ;

2° Une nasale gutturale devant une gutturale et l'on prononce avec *nk* : *ruñkâ'* (= *rankâ*), *liñ'ksmàs* (= *liñksmas*) ;

3° Une sonore devant une sonore, une sourde devant une sourde comme dans *bâ'gù* : *bê'kt* ; *liëkù'* : *lë'gdàmàs* (= *bégu* : *békti* ; *lëkù* : *ligdamas*).

D'autre part l'emprunt slave *mařkô'kuàs* montre que le *t* subit dialectalement devant *n* la même modification qu'en lituanien commun devant *l* et qu'à date récente devant *l* et *m* dans le dialecte de Godlewa (L. B., p. 291).

IV

INTONATION

§ 24. — Le dialecte de Buividze possède, ainsi que les autres dialectes connus du lituanien, deux intonations que nous appellerons, à l'exemple de M. F. de Saussure, la *rude* et la *douce*. La première est celle que Kurschat (K. G., p. 58 et suiv.) nomme *gestossen* ; la seconde celle qu'il qualifie de *geschliffen*. Elles seront notées de la façon ordinaire par les signes ' et ~ placés au-dessus de la tranche intonée ;

dans le cas spécial des diphtongues le signe ^ˆ sera posé au-dessus du premier élément et le signe [˜] au-dessus du second, sans qu'il soit permis de conclure de cette différence typographique à une indication sur la nature de l'un ou de l'autre. Enfin l'accent grave [`] sera réservé aux seules tranches incapables d'intonation : il ne figurera par conséquent jamais sur aucune diphtongue.

§ 25. — Les intonations du dialecte de Buividze sont conformes rigoureusement aux définitions qui ont été données des intonations lituanienues en général dans la revue *La Parole* (année 1900, p. 145 et suiv.). Elles se composent toutes deux de deux éléments essentiels : une *intonation de hauteur* et une *intonation d'intensité*. Dans le cas de la rude, le premier et le second de ces éléments coïncident et sont tous les deux descendants ; dans celui de la douce, le premier est simplement ascendant, tandis que le second est descendant puis ascendant. En sorte qu'une tranche rude comporte un sommet de hauteur initial et un sommet d'intensité, initial lui aussi, et qu'une tranche douce se distingue par la présence de *deux* sommets d'intensité, l'un au début, l'autre à la finale, et d'*un* seul sommet musical, à la finale.

Tout ceci est aisément saisissable à l'audition dans les tranches accentuées, plus difficilement dans les syllabes non intenses. L'on entend, par exemple, très distinctement *bā̀das* pour *bā̀dās* ; *mā̀tā* pour *mā̀tā* (*mā̀tē*) ; et c'est même ainsi que l'on a noté ces mots sur place. En revanche on ne perçoit jamais qu'un seul sommet dans des mots comme *stó't* (= *stóti*). La place du ton (sommet musical) ne laisse pas plus de doutes. Qu'il soit donc permis d'ajouter simplement qu'il n'a rien été entendu de plus que ce qui vient d'être dit, et qu'aucune déformation de ces deux types d'intonation ne s'est présentée à l'observation.

§ 26. — Quant à leur répartition, elle est essentiellement la même que dans le dialecte de Kurschat. Dans le parler de Buividze, comme en lituanien commun, l'intonation est liée en une certaine mesure à la quantité et cela non seulement par l'effet immédiat des lois découvertes par M. de Saussure (M. S. L., VIII, 425 et suiv.), mais encore en vertu de règles vivantes. Cela n'est pas surprenant d'ailleurs, la

quantité ayant été altérée de façon nouvelle comme on l'a vu plus haut. Il reste établi que la longue peut être rude ou douce; la brève *seulement* douce; l'ultra-brève enfin, ni douce ni rude, est absolument incapable d'intonation. Ceci est si bien une règle absolue qu'on en déduit la loi suivante.

§ 27. — Les tranches longues à l'origine et rudes selon la loi de *stóti* (M. S. L., VIII, 425) sont *douces* lorsqu'elles sont réduites à l'état de *brèves* parce qu'elles se trouvent alors dans une dépression d'accent (cf. §§ 5-6). L'exemple le plus connu et le mieux étudié de cette alternance est le mot *širdi's*. MM. Hirt (I. F., X, p. 40), d'après l'*Anykszezẽ szitẽlis*, et Baranowski (*Zamẽtki*, p. 32) ont signalé le changement d'intonation dans la syllabe radicale selon qu'elle était accentuée ou non. Le fait a même été contrôlé expérimentalement (v. *La Parole*, 1900, p. 154). Mais il est loin d'être isolé, la règle ne souffrant pas d'exception, et l'on a :

NOMIN.	ACCUS.
—	—
<i>širdi's</i>	<i>šir'dĩ</i>
<i>buĩnã'</i>	<i>bũr'nũ</i>
<i>sũnũ's</i>	<i>sũ'nũ</i>

Bien entendu une brève en même position, devenant ultra-brève, n'est plus capable d'aucune intonation.

§ 28. — D'autre part l'intonation d'une tranche monophthongue n'exerce dialectalement aucune influence sur son timbre. Elle n'en a exercé qu'à la date où se sont produits les changements lituaniens communs définis par la loi de Leskien, comme il est indiqué dans *La Parole* (mars 1900, p. 155-156).

Il n'en est pas de même des diphtongues. On sait, en effet, qu'elles se composent d'un premier élément relativement long suivi d'un second plus bref, dans le cas où elles sont rudes; et d'un premier élément bref suivi d'un second élément plus long dans le cas où elles sont douces, si bien que l'on a ˘ ~ d'une part, ~ ˘ d'autre part. Il n'en est pas autrement dans le dialecte de Buividze. Bien mieux, les sons *ũ* et *ẽ* s'y comportent comme des diphtongues et l'on a une prononciation rude et une prononciation douce de ces phonèmes, quand ils sont normalement longs; mais une seule

quand ils sont abrégés, avec la seule intonation douce. Ces prononciations sont *úâ* et *íâ*, c'est-à-dire celles d'un *ú* et d'un *í* rudes plus longs que l'*â* et de l'*â* très brefs, auxquels ils sont réunis comme il a été dit plus haut (v. § 13). C'est la prononciation de *dúâ'nâ* (= *dúna*) et de *piâ'nâs* (= *pénas*). Lorsqu'au contraire ces phonèmes sont doux, leurs deux éléments extrêmes, dont le second semble prédominer sur le premier, sont intenses et sont liés l'un à l'autre par une transition inaccentuée. L'on dit par exemple *puô'lis* (= *pûlis*) et *kiê'mâs* (= *kêmas*).

V

SANDHI

§ 29. — La prononciation du dialecte de Buividze ne semble pas comporter d'occlusion complète des cordes vocales pendant les intervalles qui séparent les mots : elle ignore la fermeture glottale ou *kehlkopferschluss*, et les voyelles initiales n'ont pas d'ouverture brusque ou déclic (*glottal catch*). Ce caractère phonétique a été signalé déjà dans le dialecte de Godlewa, par M. Brugmann (L. B., p. 293). Et si l'on désigne par *é* l'ouverture des cordes vocales, on peut dire que l'on ne prononce pas *par'nášâ adgā'l'a*, ni *šĩ'to 'in'deña* mais bien *par'nášâ adgā'l'a* et *šĩ'tō 'in'deña*.

Ce fait entraîne la conséquence suivante : lorsque, pour une cause quelconque, deux mots sont assez étroitement unis pour qu'il y ait ce que l'on appelle *sandhi*, les cordes vocales restent tendues comme pendant le discours et leurs vibrations ne cessent même pas d'un mot à l'autre, à moins d'une cause spéciale comme la présence d'une occlusive sourde. Cette définition limite assez exactement l'action du *sandhi* qui maintient la sonorité des consonnes finales *b*, *d*, *g*, mais n'entame jamais le caractère sourd des consonnes *p*, *t*, *k*, *s* ou *š*. C'est ainsi que l'on a *unt-âpi* ; *tâip-jis* ; *jēs-mīstija*, à côté de *kad-jis* où la sonore finale *d* est primitive et alterne, ainsi qu'il a été exposé § 18, avec une sourde *douce* et non avec une sourde *forte*, telle que le *p* de *tâip*, l'*s* de *jis*, ou le *t* de *unt*. En sorte que si *tâip* est noté correc-

tement sous la forme donnée, l'orthographe exacte d'un mot comme *kād* serait en réalité *kā^d/t* où *t* désignerait le *d* sourd.

Cette alternance *d*/*t* se rencontre à l'intérieur d'un même discours, et même à l'intérieur d'une même phrase. Ainsi l'on a : *jēsōkā sāvā pōn kadniemōžna gērt što ūndrēna, āžotu kāt niečīstas* « il dit à son maître qu'il n'était pas possible de boire de cette eau, parce qu'elle était impure » (Pāsaka). Dans cet exemple il y a sandhi entre *kad* et *niemōžna*, tandis qu'il n'y en a pas entre *kāt* et *niečīstas*. Ceci montre que la liaison nécessaire au maintien de la sonorité a lieu facilement entre syllabes inaccentuées, et ne se trouve normalement pas dans les groupes de la forme syllabe accentuée + syllabe inaccentuée ou de la forme syllabe inaccentuée + syllabe accentuée. C'est ce que montre nettement l'absence de sandhi dans les cas où l'on a *kāt* pour *kāt*, c'est-à-dire où *kāt* est frappé d'une intensité telle que la voyelle s'allonge : l'on a toujours en effet *āk̄t aš, kāt nori*; de même dans les cas où inversement *kat* inaccentué se trouve immédiatement devant une syllabe intense; ainsi dans les groupes *kat niēbatura; tātp kat nīgde niēbanbūda* (Pāsaka).

§ 30. — On voit par là comment le traitement du sandhi est quelque chose de particulier et de défini : si on le compare, en effet, à celui des préfixes et préverbes avec lequel il est trop souvent confondu sans raisons suffisantes, on aperçoit de suite la grande différence qui les sépare : tandis que le mot isolé *ka^d/t* est susceptible de deux traitements devant les sonantes et les sonores, le préverbe *u_χ-* ne l'est que d'un seul. Bref il y a sandhi là où il y a vraiment fin de mot : dans le cas des préfixes et des préverbes on a affaire dans le parler à un traitement de l'intérieur du mot.

Ceci ne saurait empêcher que sur d'autres points, il n'y ait, dans l'un et l'autre cas, un traitement identique. Il y a, en effet, dans toute langue, des tendances primordiales qui dominant en quelque sorte les lois particulières et propres à des positions restreintes et précises. Telle est la grande loi, supérieure aux lois du sandhi comme à celles du traitement des groupes intérieurs, qui veut qu'il ne subsiste pas de consonne gémignée en lituanien. Aussi a-t-on : *nāšaukpreiks* pour *nāšauk lu reiks* et *kāpāmatīsta* pour *kātp pāmatīsta*.

CHAPITRE II

MORPHOLOGIE

I

SUBSTANTIFS

§ 31. — Le parler de Buividze ne reconnaît que deux éléments d'expression morphologique, le radical et la désinence; l'un et l'autre peuvent être indifféremment polysyllabiques ou monosyllabiques. Leur caractère essentiel est d'être absolument immuables; les seules alternances qu'ils présentent résultent immédiatement de l'action phonétique exercée par des éléments voisins; en aucun cas ces alternances ne sont déterminantes d'un sens. Telles sont, par exemple, celles qui doivent leur origine à la loi de *tavas* (v. § 14), ou plus anciennement à la présence d'un yod (v. § 18). Les débris des anciennes alternances vocaliques de valeur morphologique, conservés dans le système verbal, apparaissent nettement comme des anomalies.

§ 32. — Au point de vue des formations nominales le parler de Buividze ne présente aucune innovation, et ne diffère pas du lituanien commun. D'ailleurs ces formations ne sauraient être nombreuses puisque les choses et les idées nouvelles viennent aux Lituanien de leurs voisins et qu'ils empruntent le mot avec l'objet. Il convient pourtant de signaler les points de détail suivants.

§ 33. — Il est bien connu qu'en lituanien commun un rap-

port ordinairement exprimé par une préposition suivie d'un substantif peut être rendu par un seul mot, composé des deux premiers éléments (préfixe et radical) et terminé par le suffixe *-jis* au nominatif singulier (cf. B. d. N., p. 304 et suiv.). Comme exemple de cette formation on peut citer *pàstó'gis*, « l'endroit qui est sous le toit ». Du même genre sont des mots comme *pó'pácsis*, *prič'pácsis*, *ažũ'pácsis*, *prič'prėtis*, dont la déclinaison n'est jamais confondue avec celle des substantifs en *-is*; l'on a par exemple : *maškà atsestóju pričpr'etái ō štlá visi pirti*. La formation des mots composés *jóa'dvárnis*, *ũgnó'kūris* est la même et l'accusatif singulier de ce dernier est très correctement *ũgnó'kūrũ*.

§ 34. — Les diminutifs sont aussi fréquents dans le parler de Buividze que partout ailleurs en lituanien. Il faut noter seulement que le suffixe *-ėlis* a pour féminin *-ėlė* conformément à la loi de *távas*.

§ 35. — Le suffixe *-jũkàs* apparaît à la place du suffixe *-ũkas* du dialecte de Kurschat, dans les mêmes mots d'ailleurs et avec le même sens; de même *-ĩkàs* remplace *-inkas*; l'on dit, par exemple, *kàtėl'ũ'kàs*, *paršũ'kàs*, *daržėnĩ'kàs*. Enfin l'on a *kũ'jis* et non *kũ'gis*.

§ 36. — Il n'y a que deux nombres dans le dialecte de Buividze, le singulier et le pluriel. Les formes du pluriel jouent régulièrement le rôle qui échoit par ailleurs à celles du duel.

§ 37. — L'accent joue le même rôle morphologique qu'en lituanien commun, dans les mêmes conditions et selon les mêmes lois. Les types *mobile* et *immobile* établis par M. de Saussure (I. F., *Anzeiger*, VI, 460) s'y retrouvent exactement.

§ 38. — Il y a huit cas : le nominatif, le génitif, le datif, l'accusatif, le vocatif, l'instrumental, le locatif, et l'illatif (indiquant le lieu où l'on va). Comme il n'y a ni thèmes ni racines dans le parler de Buividze, mais seulement des radicaux et des désinences, c'est le nominatif singulier qui servira ici à désigner chaque déclinaison.

§ 39.

Nominatif sing. en -ās.

Modèle : *pō'nās* (= *pōnas*).

	SINGULIER	PLURIEL
	—	—
Nom.	<i>pō'nās</i>	<i>pō'nāi</i>
Gén.	<i>pō'nō</i>	<i>pō'nū</i>
Dat.	<i>pō'nū pō'nō</i>	<i>pō'nām</i>
Acc.	<i>pō'nū</i>	<i>pānū's</i>
Voc.	<i>pō'nā</i>	<i>pō'nāi</i>
Instr.	<i>pānū'</i>	<i>pō'nāis</i>
Loc.	<i>pānū' pāniē'</i>	<i>pō'nuōs</i>
Ill.	<i>pō'nañ</i>	<i>pō'nuōs</i>

REMARQUES. — *Nominatif singulier.* — Au nominatif singulier l'*ā* de la désinence ne tombe jamais ; des formes telles que *pōnas*, *vilks* sont inconnues. Même les formes les plus accessibles à cette altération dans d'autres parlers, comme les participes en -*dāmās*, gardent toujours leur désinence pleine -*ās*.

Datif singulier. — Le datif est toujours en -*u* simple sans timbre d'*i*, ni trace de *j* bien que -*u* représente l'-*ui* du lituanien commun. Cet -*u* est assez bref pour être généralement prononcé -*o*.

Accusatif singulier. — Le -*ū* de l'accusatif singulier est une longue finale ancienne (-*a* du dialecte de Kurschat). Il n'a jamais le timbre -*o*.

Vocatif singulier. — Le vocatif singulier ne saurait être le vocatif ancien en -*e*. En effet l'*e* bref final en syllabe ouverte devait phonétiquement disparaître. Eût-il d'ailleurs été conservé qu'il n'aurait pu l'être que sous la forme d'un *ā*, conformément à la loi de *tāvas*. En fait, on a affaire ici à l'*a* long et doux, issu en finale ouverte de l'élément -*āi* qui sert de suffixe d'allongement emphatique (cf. K. G., § 499).

Locatif singulier. — Il y a deux locatifs singuliers dans la déclinaison des noms qui ont -*ās* au nominatif singulier. Le premier est en -*ī* (ancien -*ē*), le second en -*iē*. Un même mot peut présenter les deux désinences et l'on dit *vilki'* et *vilkiē'* ;

miškĩ' et *miškiẽ'*. Pour *nã' mās*, il n'y a pourtant qu'un locatif *nãmĩẽ'*.

Illatif singulier. — L'illatif singulier est toujours en *-aĩ*; seul le mot *nã' mās* a pour illatif une forme adverbiale *nãmõ'* (*nãmã*).

Nominatif pluriel. — Le nominatif pluriel se prononce aussi *põ'nã*; mais cette contraction est moins régulière que celle de l'élément *-ãĩ* que nous avons déjà signalée plus haut pour le vocatif et qui se retrouve dans les adverbes.

Locatif et illatif pluriels. — Dans ces deux cas l'intonation douce de la désinence témoigne d'une tranche intonable disparue. Cette tranche était, d'après les gens du pays, un *ẽ* bref. Cet *-e* ne repose malheureusement que sur un exemple unique *dungũsẽ*, qui précisément est le seul locatif de cette forme dans le *Pater*; il n'appartient donc probablement pas au dialecte.

§ 40.

Nominatif en *-ã*.

Modèle *ruĩkũ'* (= *rankũ*).

Nom.	<i>ruĩkũ'</i>	<i>ruĩ'kõs</i>	<i>ruĩ'kãs</i>
Gén.	<i>ruĩ'kõs</i>	<i>ruĩ'kãs</i>	<i>ruĩ'kũ</i>
Dat.	<i>ruĩ'kãĩ</i>	<i>ruĩ'kóm</i>	<i>ruĩ'kám</i>
Acc.	<i>ruĩ'kũ</i>	<i>ruĩkũ's</i>	
Voc.	<i>ruĩkũ'</i>	<i>ruĩ'kũ</i> (<i>Anã</i>)	<i>ruĩ'kõs</i>
Instr.	<i>ruĩkũ'</i>	<i>ruĩkũ'</i>	<i>ruĩ'koĩ</i> <i>ruĩ'kãĩ</i>
Loc.	<i>ruĩkoĩ'</i>	<i>ruĩkãĩ'</i>	<i>ruĩkã's</i> <i>ruĩkã's</i>
Ill.	<i>ruĩ'koĩ</i>	<i>ruĩkã's</i>	<i>ruĩkã's</i>

REMARQUES. — *Datif singulier.* — La désinence *-ãĩ* du datif singulier est généralement prononcée *-ãĩ*. Mais ce n'est que dans le discours un peu rapide qu'elle se réduit à *-ã* qui s'entend néanmoins assez souvent. La même remarque s'applique aux altérations en *-ãs* des désinences *-õs* du génitif singulier et du nominatif-vocatif pluriel. On emploie parfois un datif en *-ũ* qui semble bien emprunté aux masculins, mais seulement dans la flexion des mots désignant des êtres humains. En effet ce sont des datifs comme *A'nũ*, *maĩ'gũ* qui ont été relevés.

Instrumental singulier. — L'-*ù* de l'instrumental singulier prend couramment le timbre -*ô*. La quantité est ainsi fort bien caractérisée : ce n'est pas un -*ũ*, qui n'aurait pas subsisté dans notre dialecte ; c'est un -*ù* final, entendu plus bref qu'un -*ũ* en même position par suite d'un effet de l'intonation. La douce en effet conserve deux sommets d'intensité ; la rude n'en conserve qu'un, et les vibrations faibles qui le suivent sont, dans la position spéciale de la fin de mot, perçues comme occlusion glottale et non comme prolongement vocalique (v. § 10) ; ceci suffit à établir la différence de traitement entre l'-*ũ*, qui subsiste toujours, de l'accusatif singulier et l'-*ù* altéré en -*ô* de l'instrumental.

Vocatif singulier. — Le vocatif singulier des noms de personnes est pareil à celui des masculins dont le nominatif singulier est en -*às*.

§ 41. Nominatifs en -*jès*
et en -*jè*.

Chacun des deux systèmes flexionnels exposés ci-dessus donne naissance à une déclinaison secondaire sous l'influence d'un yod ou d'une consonne yodisée précédant immédiatement les désinences. On a dès lors les paradigmes suivants :

Modèle.		Modèle.	
<i>svě'čēs</i> (= <i>svēcias</i>).		<i>bàžnť'čè</i> (= <i>bažnyczia</i>). <i>chwach</i>	
SINGULIER			
—			
Nom.	<i>svě'čēs</i>		<i>bàžnť'čè</i>
Gén.	<i>svě'čā</i>		<i>bàžnť'čās</i>
Dat.	<i>svě'čù</i>	<i>svě'čò</i>	<i>bàžnť'čāi</i> <i>bāžnť'čù</i>
Acc.	<i>svě'čũ</i>		<i>bàžnť'čũ</i>
Voc.	<i>svě'čā</i>		<i>bàžnť'čè</i>
Instr.	<i>svě'čù'</i>	<i>svě'čò'</i>	<i>bàžnť'čù</i> <i>bāžnť'čò</i>
Loc.	<i>svě'čĩ'</i>		<i>bàžnť'čāĕ</i>
Ill.	<i>svě'čāñ</i>		<i>bàžnť'čōñ</i>

PLURIEL

Nom.	<i>svěčáť' srěčáť'</i>	<i>bážní' čās</i>
Gén.	<i>svěčů'</i>	<i>bážní' čů</i>
Dat.	<i>svěčám</i>	<i>bážní' čām</i>
Acc.	<i>svěčů's</i>	<i>bážní' čās</i>
Voc.	<i>svěčáť'</i>	<i>bážní' čās</i>
Instr.	<i>svěčáť's</i>	<i>bážní' čāñ</i>
Loc.	<i>svěčů's</i>	<i>bážní' čās</i>
Ill.	<i>svěčů's</i>	<i>bážní' čās</i>

REMARQUES. — *Observation générale.* — Il est à remarquer tout d'abord que, dans leur ensemble, les désinences des deux paradigmes en *-jěs* et *-jě* ne diffèrent de celles des flexions en *-ās* et *-ā* que par l'action qu'exerce le yod ou la consonne yodisée sur les phonèmes en contact avec eux. C'est conformément à la phonétique que l'on a *-ēs*, *-ě* pour *-ās*, *-ā*; *-ās* pour *-ās*; *-ās* pour *-ōs* après *j*, *č* et *dž*. C'est phonétiquement aussi que *-u* reste inaltéré.

Datif singulier. — Au datif singulier on a tout naturellement les deux formes des mots féminins, l'une en *-ā*, l'autre en *-āť*.

§ 42. Nominatif en *-īs* (génitif *-jā*)
et en *-ā/-ā* (génitif *-ās/-ās*).

Modèle.

žā' dis (= žōdis)

Modèle.

ũ' pā (= ũpě)

SINGULIER

Nom.	<i>žā' dis</i>	<i>ũ' pā.</i>
Gén.	<i>žā' džā</i>	<i>ũ' pās</i>
Dat.	<i>žā' džā</i>	<i>ũ' p' ā</i>
Acc.	<i>žā' dī (k' jũ)</i>	<i>ũ' pī</i>
Voc.	<i>(bró' li)</i>	<i>ũ' pā</i>
Instr.	<i>žā' džā</i>	<i>ũ' p' ā</i>
Loc.	<i>žā' dī (prič' přetāť)</i>	<i>ũ' pī, ũ' pāť</i>
Ill.	<i>žā' dīñ (prě' přetāñ)</i>	<i>ũ' pāñ</i>

PLURIEL

Nom.	$\tilde{z}^{\tilde{a}'} d\tilde{z}^{\tilde{a}'} \tilde{a} \tilde{z}$	$\tilde{a}' p\tilde{a}s$
Gén.	$\tilde{z}^{\tilde{a}'} d\tilde{z}^{\tilde{a}'} \tilde{u}$	$\tilde{u}' p' \tilde{u} \text{ (kàc' } \tilde{u}')$
Dat.	$\tilde{z}^{\tilde{a}'} d\tilde{z}^{\tilde{a}'} \tilde{a} m$	$\tilde{u}' p\tilde{a}m$
Acc.	$\tilde{z}^{\tilde{a}'} d\tilde{z}^{\tilde{a}'} \tilde{u}s \quad \tilde{z}^{\tilde{a}'} d\tilde{z}^{\tilde{a}'} \tilde{o}s$	$\tilde{a}' p\tilde{a}'s$
Voc.	$\tilde{z}^{\tilde{a}'} d\tilde{z}^{\tilde{a}'} \tilde{a} \tilde{z}$	$\tilde{a}' p\tilde{a}s$
Instr.	$\tilde{z}^{\tilde{a}'} d\tilde{z}^{\tilde{a}'} \tilde{a} \tilde{z}s$	$\tilde{a}' p\tilde{a}m$
Loc.	$\tilde{z}^{\tilde{a}'} d\tilde{z}^{\tilde{a}'} \tilde{u}\tilde{o}s$	$\tilde{u}' p\tilde{a}s$
Ill.	$\tilde{z}^{\tilde{a}'} d\tilde{z}^{\tilde{a}'} \tilde{u}\tilde{o}s$	$\tilde{u}' p\tilde{a}s$

REMARQUES. — *Observation générale.* — Il n'est pas de grammairien qui n'ait remarqué que plus d'un mot en *-jès* avait une seconde forme en *-is* (respectivement *-īs*). De même les mots en *-jūs* qui d'ailleurs ont une flexion identique à peu près à celle des mots en *-jès* ainsi qu'on le verra plus bas. On s'imagine facilement quel trouble de pareils doublets ont dû amener dans la flexion. Il faut y joindre un autre fait : le dialecte tend à éliminer les alternances *t* : *ċ*, *d* : *dž* au profit des formes yodisées *ċ* et *dž* et à refaire aux mots ainsi alternés un nominatif nouveau qui est nécessairement en *-jes*. Toute autre déclinaison n'admettrait en effet que des formes en *t* ou *d*. Ainsi *jáu'tis* est représenté par *jáu'ċēs*, tandis que *mċ'dis* l'est par *mċ'džēs*.

Dans ces conditions, et les deux courants, représentés l'un par l'altération, d'ailleurs encore inconstante, de *vċ'jēs* en *vċ'jis*, l'autre par le passage, restreint jusqu'à présent aux mots très courants, de *jáu'tis* à *jáu'ċēs*, agissant normalement, un nouveau groupement des noms tend à se produire. C'est ainsi qu'aux cas flottants comme l'accusatif singulier on met de préférence la désinence des substantifs en *-jēs* aux mots qui ressemblent à *vċ'jis* : ainsi à *kú'jis*. Au contraire, ceux qui se trouvent en dehors de l'un et l'autre courants, qui ne paraissent passer ni dans un sens ni dans l'autre, conservent à peu près régulièrement l'accusatif en *-ī*. Il semble que la contamination peut atteindre aussi l'illatif, sans qu'il en y en ait d'exemple sûr.

En effet, la forme de l'illatif nouveau serait *-aĩ* comme dans *seċ'caĩ* ; or, il se trouve que c'est là la désinence même

des féminins en $-\bar{a}/-\bar{ä}$. Comme on sait d'autre part que la répartition des formes en $-is$ et en $-\bar{a}/\bar{ä}$ est des plus incertaines, il est évident qu'il faut compter avec cette nouvelle cause d'actions analogiques, la forme du féminin. Ceci s'impose d'autant plus qu'il a été donné plus haut, § 40, de constater une communauté au moins partielle, mais toujours d'origine récente entre les deux flexions les mieux tranchées au point de vue du genre, celle en $-äs$ et celle en $-\bar{ä}$, au vocatif et au datif singulier. Cette communauté se continue d'ailleurs à travers les autres flexions, pour aboutir dans celles en $-is$ (gén. $-jäs$) à l'identité formelle. On s'explique ainsi les échanges continuels entre le masculin et le féminin dans la flexion dont il est question maintenant ; ces échanges ont été mis en lumière d'excellente façon par M. Leskien à la page 306 de sa *Bildung der Nomina*. Dans le dialecte de Buividze, en particulier, l'incertitude est telle que pour bien des mots on ne peut obtenir une forme définie ; le nom même de la petite ville de *Panädēlis*, m'a été donné plus d'une fois sous la forme *Panädēta*. On ne saurait dire dès lors si une désinence comme celle que l'on a dans *priē'p'rētañ* est due à l'influence d'un féminin comme *ũ'pañ* ou d'un masculin comme *svē'čañ*.

Vocatif singulier. — *Bró'li* a été seul cité ; c'est le seul vocatif de cette espèce qu'on ait eu occasion de noter.

Locatif singulier. — On vient de voir à quelles influences analogiques sont soumis les masculins en $-is$ (gén. $-jā$). Les féminins correspondants en $-\bar{a}/-\bar{ä}$ sont singulièrement moins exposés. Cela s'explique : tandis que le $-is$ final était pour ainsi dire l'aboutissant indiqué des finales en *yod* + *phonème palatisé* + *s*, l' $-\bar{e}$ final, suivant la loi de *tāvas*, se différenciail des finales en *j* + *royelle* une fois pour toutes. Les substantifs qui avaient *š*, *č*, *ž*, *dž*, *k'* et *ǵ* devant l' $-\bar{e}$ final étaient seuls comparables en quelque façon ; ils restaient d'ailleurs séparés par un trait essentiel, l'intonation, douce sur $-\bar{e}$ et rude sur $-jè$. Cette différence, suffisante en toute position à distinguer radicalement deux phonèmes, est plus importante encore à la finale qu'à l'intérieur, puisqu'elle y entraîne une différence de timbre de la tranche intonable. Dès lors, le contact entre masculins et féminins, signalé plus haut à propos de la forme de l'illatif en $-añ$, semble bien être

la cause principale d'altération pour la flexion des féminins en question. En effet, le locatif masculin en *-ĩ* a passé au féminin, tandis que la désinence *-đĩ* semble caractériser maintenant dans l'esprit du sujet parlant l'opposition des noms en *-is*, génitif *-iēs*, et des mots en *-is*, génitif *-jā* : ainsi dans le cas de la juxtaposition de *pĩrĩ* et de *pĩrĩ'pĩrĩđĩ*.

§ 43. Nominatif en *-is* (gén. *-iēs*).

Modèle. *vāgĩ's* (= *vagis*).

	SINGULIER	PLURIEL
	—	—
Nom.	<i>vāgĩ's</i>	<i>vā'gĩs</i>
Gén.	<i>vāgĩē's</i>	<i>vā'gĩĩ' (z'v'ĩ'ĩ'ũ ; z'v'ĩ'ĩ'ũ)</i>
Dat.	<i>vā'gĩ' (šĩr'dz'đĩ)</i>	<i>vā'gĩĩ' (z'v'ĩ'ĩ'ũ)</i>
Acc.	<i>vā'gĩ</i>	<i>vā'gĩ's</i>
Voc.	—	—
Instr.	<i>vā'gĩĩ' (z'v'ĩ'ĩ'ũ)</i>	<i>vā'gĩĩ' (z'v'ĩ'ĩ'ũ)</i>
Loc.	<i>vā'gĩ'</i>	<i>vā'gĩ's</i>
Ill.	—	<i>vā'gĩ's</i>

REMARQUES. — *Observation générale.* — La flexion des noms en *-is*, génitif *-iēs*, n'offre par elle-même aucune différence de genre.

Datif singulier. — Cette flexion est fort résistante et n'est exposée qu'à la seule action analogique des substantifs qui ont *-is* au nominatif et *-jā* au génitif, ou bien, le cas échéant, à celle des féminins correspondants. Ainsi précisément au datif singulier, où les masculins ont *-jā* et les féminins *-jāĩ*, tous deux empruntés. En sorte que l'on retrouve à ce cas une distinction de genre relativement récente et d'ailleurs unique.

Génitif pluriel. — Sur les doubles formes *z'v'ĩ'ĩ'ũ*, *z'v'ĩ'ĩ'ũ* voir § 22.

Datif pluriel, instrumental sing. et plur. — C'est à la même influence que sont dues les désinences *-jāĩ* de l'instrumental *-jāĩ* du datif pluriel qui tendent à éliminer les désinences anciennes *-ĩĩ*, *-ĩĩ*, surtout après les consonnes pa-

latales *š*, *č*, *ž*, *dž*, *k'*, *g'*. On dit d'ordinaire *sū zverĩn'*, mais *su ak'án'*.

Observation. — Les deux substantifs en *-is*, *pā'tis* et *vičšpā'tis*, ne perdent l'*i* de la désinence ni l'un ni l'autre et sont fléchis normalement.

§ 44. Nominatif en *-ūs* (ou *-jūs*).

Modèle *sūnū's* (= *sūnūs*).

	SINGULIER	PLURIEL
Nom.	<i>sūnū's</i>	<i>sū'nāĩ</i>
Gén.	<i>sūnoĩ's sūnĩ's sū'nā</i>	<i>sūnū'</i>
Dat.	<i>sū'nū</i>	<i>sūnām</i>
Acc.	<i>sū'nū</i>	<i>sū'nūs</i>
Voc.	—	<i>sū'nāĩ</i>
Instr.	<i>sūnuĩ'</i>	<i>sūnāĩ's</i>
Loc.	<i>sūnĩč'</i>	<i>sūnuō's sūnuāĩ's</i>
Ill.	* <i>sū'nūn</i>	<i>sūnuō's sūnuāĩ's</i>

Remarques. — La déclinaison des noms en *-ūs* et *-jūs* a presque disparu. Le pluriel tout entier ne connaît plus que des formes empruntées aux flexions des noms en *-ūs* et en *-jūs*. Au singulier même, le nominatif, l'instrumental et l'illatif peuvent seuls être considérés comme appartenant en propre aux mots en *-ūs*.

Génitif singulier. — La forme la plus employée est celle de *sūnū's*. Mais déjà la désinence des thèmes en *-ūs* fait son apparition dans *sū'nā*.

Locatif singulier. — Si le datif et l'accusatif sont ambigus, le locatif ne l'est pas : c'est celui-là même que l'on retrouve dans *nāmič'* et qui est si vivant dans le dialecte de Buividze.

Intonation. — L'intonation de la syllabe radicale du mot *sūnū's* est réglée par une loi phonétique exposée plus haut (v. § 27).

Mots en -jūs. — Les mots en *-jūs* ont exactement la flexion des noms en *-ūs* et sont soumis à l'action des substantifs en *-jūs* dans la même mesure exactement que les premiers à celle de

ceux en *-is*. De plus, ainsi qu'il est dit § 42, ils passent souvent aux thèmes en *-is* (génitif *-jā*).

§ 45. — *Nominatifs anomaux*. — Les nominatifs anomaux féminins *dūkčā'* ou *dūktā'* (= *duktē*) et *sāsua'* (= *sesū*) ont, au cours de leur flexion, les radicaux *dū'ktērj-* et *sē'sērj-*. Ces radicaux sont traités comme de simples mots en *-is* (génitif *-iēs*) et l'on a comme génitifs *dū'ktēriēs*, *sē'sēriēs*; comme datifs, soit d'anciennes formes conservées *dū'ktērī*, *sē'sērī*, soit, très rarement et peut-être sous l'influence de dialectes voisins, *dū'ktērāi*; comme accusatifs, *dū'ktērī* et *sē'sērī*. Le vocatif ni l'illatif ne s'étant par hasard présentés pour aucun de ces deux mots, il ne reste à citer que le locatif et l'instrumental qui suivent la flexion des mots tels que *bāzū'čē* et *ū'pā* et sont *dū'ktērū*, *dū'ktērāi*, ou, respectivement, *sē'sērū*, *sē'sērāi*.

Au pluriel on a, de la même façon, *dū'ktēris*, *sē'sēris* au nominatif; *dū'ktērū*, *sē'sērū* au génitif; *dū'ktērām*, *sē'sērām* au datif et *dū'ktērām*, *sē'sērām* à l'instrumental. D'autres formes ne se sont pas présentées.

Les anomaux masculins *uūduā'* (= *vandū*), *ākmuā'*, *mānuā'* (= *mēnū*) et *sūvā'* (*špēvā'*) suivent plutôt l'analogie des mots tels que *svē'čēs*. Leurs radicaux sont *ūn'dēnj-*, *ā'kmēnj-*, *mē'nēsj-* et *šūnj-*. Leurs génitifs singuliers sont dès lors *ūn'dēnā*, *ā'kmēnā*, *mē'nēsā* et *šū'hā*; leurs instrumentaux pareils à *ā'kmēnū*; leurs locatifs à *mē'nēsī* et *ā'kmēnī*; ni datifs, ni vocatifs ne se sont présentés; l'accusatif est en *-ī* comme dans les mots en *-is*, génitif *-iēs*.

Au pluriel les cas observés, nominatif, génitif, datif, instrumental et locatif, sont conformes aux cas correspondants du mot *svē'čēs* et l'on a : *ā'kmēnāi*, *ā'kmēnū*, *ā'kmēnām*, *ā'kmēnāis* et *ā'kmēnās*. Les autres substantifs se fléchissent de même sur les radicaux indiqués.

Remarque. — Il convient de faire ressortir le peu de stabilité des paradigmes établis; étant donné l'état de contamination des trois flexions sur lesquelles se rétablit analogiquement celle des anciens thèmes consonantiques que l'on vient d'étudier, il est à attendre que le passage d'une forme à une autre soit facile. Il est même très remarquable que les

hésitations morphologiques ne soient pas l'ordinaire et que l'on puisse dresser des tableaux en somme aussi simples. Ce qui contribue surtout à les troubler ce sont les formes variées et d'ailleurs possibles, sans être usuelles, que les habitants retrouvent dans leur mémoire ou recréent lorsqu'on les interroge.

II

PRONOMS

§ 46. — *Pronoms personnels.* — Les pronoms personnels sont *àš* pour la première personne, *tà* pour la seconde, et *jis*, fém. *ji* pour la troisième. Ils sont fléchis comme il suit :

SINGULIER

	I ^{re} PERSONNE		II ^e PERSONNE	
	—		—	
Nom.	<i>àš</i>	<i>ō'sā</i>	<i>tà</i>	<i>tú'jā</i>
Gén.	<i>mā'nīē</i>		<i>tō</i>	<i>tā'viē</i>
Dat.	<i>mā'nī</i>		<i>tō</i>	
Acc.	<i>mā'nī</i>	<i>mā'nī</i>	<i>tā'vī</i>	<i>tō</i>
Instr.	<i>mā'nīnī</i>		<i>tā'vīnī</i>	<i>tō</i>
Loc.	<i>mā'nīē</i>		<i>tā'viē</i>	
Ill.	—		—	

PLURIEL

	I ^{re} PERSONNE	II ^e PERSONNE
	—	—
Nom.	<i>mēs</i>	<i>jūs</i>
Gén.	<i>mū'sū</i>	<i>jū'sū</i>
Dat.	<i>mūm</i>	<i>jūm</i>
Acc.	<i>mūs</i>	<i>jūs</i>
Instr.	<i>mūmī's</i>	<i>jūmī's</i>
Loc.	—	—
Ill.	—	—

RÉFLÉCHI.

SINGULIER-PLURIEL

Gén.	<i>sāviē'</i>	<i>sāvi's</i>
Dat.	<i>soũ</i>	<i>sõ</i>
Acc.	<i>soũ</i>	<i>sõ</i>
Instr.	<i>sā'viĩĩ</i>	<i>sāvēmũ'</i>
Loc.	<i>sāviē'</i>	

REMARQUES. — *Nominatif singulier.* — Les nominatifs *ās* et *tū* ont chacun une forme emphatique, obtenue par adjonction de l'élément *-iē*.

Génitif singulier. — Le génitif singulier des trois personnes est, en fait, le locatif. Cette singulière extension de ce dernier cas a déjà été signalée par M. Brugmann dans sa Grammaire du dialecte de Godlewa (L. B., p. 303). Seul le réfléchi semble avoir conservé une forme propre de génitif à côté de celle du locatif. Le pronom de seconde personne possède, outre *tāviē'*, un *tō* analogique de celui du datif, de l'accusatif et de l'instrumental et reposant sur un **tav* plus ancien comme *sō* ou *soũ* sur **sav*.

Instrumental singulier. — L'instrumental singulier est correctement *nā'nĩĩ*, *tā'viĩĩ*, *sā'viĩĩ*. Ces formes, ainsi que toutes les désinences en *ĩĩ*, tendent à être contaminées par celles en *jām* et, à côté de formes insuffisamment distinctes, il s'est présenté au moins un *sā'v'āĩĩ* indubitable. Le réfléchi enfin possède une forme *sāvēmũ'* employée dans l'expression *sūsāvēmũ* « avec soi », c'est-à-dire « sur soi ».

Locatif singulier. — Le locatif des trois pronoms n'a pas la forme attendue en *-ĩ*, mais bien la désinence des mots en *-ās* et est identique morphologiquement à des cas comme *mīškiē'*, *nāmīē'*.

Il ne s'est présenté ni locatif, ni illatif. Le réfléchi n'a qu'une seule série de formes communes aux deux nombres. Le pluriel n'offre pas de particularité notable, si ce n'est qu'il est plus attaqué que le singulier et que les différents cas obliques s'y confondent avec une facilité singulière.

§ 47.

III^e PERSONNE

SINGULIER

	MASCULIN	FÉMININ
Nom.	<i>jìs j'ès</i>	<i>j'ì</i>
Gén.	<i>j'õ</i>	<i>j'õs</i>
Dat.	<i>j'óm j'ám</i>	<i>j'áĩ</i>
Acc.	<i>j'ĩ j'ì</i>	<i>j'ũ</i>
Instr.	<i>j'ám j'õ</i>	<i>j'é j'á</i>
Loc.	—	—
Ill.	<i>j'ãĩ.</i>	—

PLURIEL

Nom.	<i>j'ẽ j'á</i>	<i>j'õs</i>
Gén.	<i>j'ũ</i>	<i>j'ũ</i>
Dat.	<i>j'ém j'èmù'</i>	<i>j'ám</i>
Acc.	<i>j'óas j'ós</i>	<i>j'ás</i>
Instr.	<i>j'áĩs j'èmù'</i>	<i>j'omĩ</i>
Loc.	<i>j'oás j'õs</i>	<i>j'ás</i>
Ill.	<i>j'oás j'õs</i>	<i>j'ás</i>

REMARQUE. — *Jis* est le seul pronom de troisième personne dans le dialecte de Buividze. Jamais *ãnas* ne le supplée en rien.

Datif pluriel. — On a *j'èmù'* au datif et à l'instrumental comme plus haut *sãc'èmù'* à l'instrumental avec le même élément -*ù*.

§ 48. — *Démonstratifs.* — Le plus important est *tàs, tà* qui se décline comme suit :

SINGULIER

	MASCULIN	FÉMININ
Nom.	<i>tàs</i>	<i>tà</i>
Gén.	<i>tõ</i>	<i>tõs</i>
Dat.	<i>tám</i>	<i>táĩ</i>
Acc.	<i>tũ</i>	<i>t'ĩ</i>
Inst.	<i>tomĩ</i>	<i>tà</i>
Loc.	—	<i>táĩ</i>
Ill.	<i>tãĩ</i>	—

PLURIEL

Nom.	<i>tĩē</i>	<i>tōs</i>
Gén.	<i>tũ</i>	<i>tũ</i>
Dat.	<i>t'ām</i>	<i>tām</i>
Instr.	<i>tās</i>	<i>tās</i>
Loc.	<i>tāĩs</i>	<i>toĩm</i>
Ill.	—	—

REMARQUE. — A côté de *tās* on a *tāĩ* dans le sens impersonnel de *cela*, *ça* au nominatif et à l'accusatif singuliers.

šĩ'tās est le démonstratif normal dans le sens de « celui-ci ». Il se décline tout comme un adjectif. Pourtant il a comme nominatif pluriel une forme *šĩ'tāĩ*, étrangère originairement aux mots épithètes.

A'nās correspond à *šĩ'tās* dans le sens de « celui-là » et se fléchit comme *tās*.

§ 49. — *Interrogatifs*. — Le pronom interrogatif ordinaire est *kās* qui se décline comme *tās*, mais ne possède ni féminin, ni pluriel, ni forme indéterminée. Son génitif *kiēnō'* qui signifie *de qui?* traduit exactement le français *à qui?* *Kiēnō' šĩ'tās nā'mās?* répond à : *A qui est cette maison?* *Kātrās*, au féminin *kātrā'* « lequel » se décline exactement comme *tās*, *tā*.

§ 50. — *Relatifs*. — Le pronom relatif *kūr's* n'est pour ainsi dire plus en usage. Les propositions relatives sont rattachées à la principale au moyen de *ĩr* ou de *kūr* suivis de *jis*, *jì*.

§ 51. — *Possessifs*. — Les possessifs sont indéclinables. Ce sont tous des génitifs : *mā'nō* (*mā'nā*, *mā'nā*) « mon », *tā'vō* (*tā'vā*, *tā'vā*) « ton », *sā'rō* (*sā'vā*, *sā'vā*) « son » de mots disparus ; *mú'sū* « notre », *jú'sū*, *jū* « votre », *jōs*, *jō*, de pronoms encore vivants.

§ 52. — *Indéfinis*. — Les indéfinis sont généralement déclinés, non pas comme *tās*, mais comme les adjectifs. Ainsi pour *kĩ'tās*, *kĩtā'* « autre » ; *vĩ'sās*, *vĩsā'* « tout » ; *kā'žnās*, *kā'žnā'* « chaque ».

Du mot *pāts* « même », sans *i* de désinence dans son emploi pronominal, sont attestées les formes suivantes : génitif masc. sing. *pātĩ's* ; accusatif masc. sing. *pā'ĩ* ; instrumental masc. sing. *pāčĩ'* ; nominatif masc. plur. *pā'ĩs* ; génitif masc. plur.

pàčũ'. Nominatif fém. sing. *pàtĩ'*; génitif fém. sing. *pàčã's*; nominatif fém. plur. *pã'čās*; génitif fém. plur. comme le cas correspondant du masculin. *Tōks* « tel » et *kōks* « quel » sont fléchis sur les radicaux *tōkj-* et *kōkj-* exactement comme *jīs*. Au nominatif fém. sing. seul on emploie une forme *kākĩũ'*, divergente de *jĩ*, et pareille à celle de *tĩũ*.

Il faut encore signaler les composés: *kãž'ĩn'kās* qui se décline sur le modèle de *tās*; *tõtãĩ'* qui est indéclinable; *kĩtō'ks*, *rĩsō'ks* qui se fléchissent comme *tōks*, ainsi que *šōks*, *ãnō'ks*, *kãĩ'kōks*.

§ 53. — Les adjectifs en *-ās* au masculin, *-ã* au féminin, se déclinent comme *pō'nās* et *ruĩkã'*, sauf au datif masc. sing. qui est en *-ãm*, tandis que le locatif du même nombre et du même genre est en *-aĩ*; au nominatif masculin pluriel qui est toujours en *-ĩ*; au datif masc. pluriel dont la désinence est *-ĩũ'm*.

Les adjectifs en *-jēs*, *-jē* se comportent identiquement vis-à-vis des substantifs de même terminaison. Ces adjectifs sont d'ailleurs fortement entamés par ceux en *-īs*: c'est ainsi que les superlatifs sont actuellement en *-jãusĩs*.

En revanche, les féminins des adjectifs en *-īs* et en *-ās* ont tous passé à la déclinaison féminine en *-jē*, et cela même au nominatif. C'est ainsi que l'on dit *plã't'ē ã'pã* à côté de *plã'tē ã'pã*. Cependant les masculins en *-īs* sont identiques dans leur flexion aux substantifs en *-īs*, génitif *-jã*, tandis que ceux en *-ās* se conforment au paradigme des adjectifs en *-jēs*, sauf au nominatif sing. qui est en *-ās*, au génitif sing. qui est en *-ũs*, et au nominatif pluriel en *-ũs*.

Ces adjectifs ont chacun une forme indéfinie qui est en *-ã* pour ceux en *-ās*, en *-ã* pour ceux en *-ũs*, en *-ē* ou bien *-ĩ* pour ceux en *-jēs* et en *-īs*. Ces deux dernières désinences sont employées avec peu de régularité et se confondent volontiers, d'autant que l'*-ĩ* inaccentué final se distingue assez mal de *-ē*.

§ 54. — A côté de la flexion qui vient d'être exposée il y en a une autre, fort rare d'ailleurs et réservée aux adjectifs employés substantivement, tels que *mã'žãsãĩ* « le petit doigt »; *roũ'dĩnãsãĩ* « la pièce d'or ». Cette flexion semble se faire sur

un radical différent de celui du nominatif et qui serait tiré de l'adjectif normal par adjonction du suffixe *-oj-* remplaçant *-às*, *-joj-* remplaçant *-jès*, *-is* et *-ùs*. Les désinences seraient celles du pronom *jis*. On a pu relever en effet les formes suivantes :

	SINGULIER	
	MASCULIN	FÉMININ
Gén.	<i>bót' tãjã</i>	<i>bałtõ'jõs</i>
Dat.	<i>bót' tãjãm</i>	
Ill.		<i>bałtõ'jãñ</i>
	PLURIEL	
Gén.	<i>bałtõ'jũ</i>	<i>bałtõ'jũ</i>

On peut voir, d'après ce tableau, combien les formes en question sont rares. On s'en rendra compte encore facilement par le fait suivant. A Buividze comme dans toute la Lituanie orientale catholique, une personne qui pénètre dans une salle quelconque habitée salue par la formule suivante : *tãgũ bus pagórbintas Jėzus Krīstus* « soit loué Jésus-Christ » ; ce à quoi l'on répond par *iũt Ąmũu amžėnũju, Ąmen* « dans les siècles des siècles, amen ». Ni l'une ni l'autre de ces formules ne sont dialectales, elles sont religieuses et littéraires, et dans la seconde *amžėnũju* est correctement dérivé d'un *ąmžėnasis* employé dans la langue des livres. Or, cette forme est incompréhensible pour les gens de Buividze qui connaissent pourtant l'adjectif *ąmžėnas*.

IV

NOMS DE NOMBRE

§ 55. — Les noms de nombre sont :

	CARDINAUX		ORDINAUX	
1	<i>viã'nàs.</i>	Fém. <i>viẽnã'.</i>	<i>pĩr'màs.</i>	Fém. <i>pĩrmã'.</i>
2	<i>dũ.</i>	Fém. <i>dvĩ.</i>	<i>uĩ' tràs.</i>	Fém. <i>uĩtrã'.</i>
3	<i>tris</i> pour les 2 genres.		<i>trẽ' ċès.</i>	Fém. <i>trẽẽ'.</i>
4	<i>k'ẽtũrĩ'.</i>	Fém. <i>k'ẽ' tũr'ãs.</i>	<i>k'ẽtwĩr' tàs.</i>	Fém. <i>k'ẽtwĩr' tũ'.</i>

et ainsi de suite avec les correspondances phonétiques régulières pour *piñ'kì*, etc. jusqu'à :

- 10 *dē'sim* et *dē'sim̃tis*. *dē'sim̃tās*.
11 *viēnúa'likà*. *viēnúa'lik̃tās*.

Les noms suivants n'offrent pas de particularités. Les noms de dizaines se composent du nom de l'unité suivi du mot *dē'sim̃tis* et déclinés régulièrement l'un et l'autre. On rencontre cependant un *dvī'dē'sim̃* indéclinable. Cent se dit *šiñtās* ; mille, *tū'kstuñtis*.

§ 56. — *Vī'ā'nās* se décline comme les adjectifs en -ās.

Dū se décline ainsi : nom. fém. sing. : *dvī*, puis pour les deux genres génitif *dvīē'jū*, datif *dvīām* et instrumental *dvīēm*. Simultanément une autre flexion existe, formée avec les désinences de *jīs* et un radical *dvīēj-*. Cette flexion semble se rattacher au génitif *dvīē'jū* ; elle comporte, outre ce génitif, un datif *dvīē'jām*, un instrumental *dvīē'jām̃* et un locatif *dvīē'jōs*. Cette dernière forme est assez usitée dans l'expression *būt dvīējos* « être à deux ». Enfin *dū* et *dvī* ont une forme emphatique commune *dvījā'ī* assez comparable aux néologismes de même sens *ō'sā* et *tū'jā*.

Le mot *trīs*, qui ne distingue à aucun cas les genres, se fléchit comme il suit : *trījū'* au génitif ; *trīm* ou *tā'ām* au datif-instrumental ; *trīs* à l'accusatif et *triē'jōs* au locatif dans l'expression « être à trois » *būt triējos*, d'ailleurs calquée sur *būt dvīējos*.

K'ētūri' et les noms de nombre suivants sont de simples adjectifs en -jēs et sont fléchis comme tels.

Dē'sim̃ est indéclinable et gouverne le génitif ; *dē'sim̃tis* est un substantif en -īs, génitif -iēs, et gouverne d'ailleurs le même cas. Les noms de dizaines sont donc formés par une simple juxtaposition d'adjectifs numéraux variant de deux à neuf et d'un substantif signifiant dizaine au pluriel. Autrement dit, les dizaines sont formées comme les centaines exactement.

§ 57. — Sont indéclinables les noms de nombres de 11 à 19. Le nombre « vingt » est quelquefois indéclinable sous la forme *dvī'dē'sim̃* employée surtout d'une façon absolue.

Šim̃tās est un substantif du type *pō'nās*, *tū'kstuñtis* un

substantif du type *šā'dis*. L'un et l'autre sont précédés des adjectifs numéraux de deux à neuf pour former les noms de centaines et de milliers.

Il faut citer enfin les formes *ābū'* et *ābi'* qui se fléchissent comme *dū*, *dvī*. Les deux mots sont souvent employés ensemble et forment même de vrais composés au nominatif où l'on a *ābū'do* et *ābi'deç*.

Les interrogatifs numéraux sont *k'ēli'* « combien », au féminin *k'ēl'āš*, qui sont des adjectifs comme *k'ētūrī'*, et surtout l'indéfini indéclinable *kīčk*. Les ordinaux sont tous des adjectifs réguliers en *-ās* ou *-jēs*.

V

PARTICULES

§ 58. — Les adverbes dénominatifs se tirent régulièrement des adjectifs par l'adjonction du suffixe *-āi* (*-jāi*) au radical du positif, du suffixe *-oū*, *-jaū* à celui du comparatif.

La préposition *nūt* se présente dans *ut-mānā* « vers moi » sous la forme *ut-* qui semble être due à un phénomène de dissimilation (cf. la loi XII dans *La dissimilation* de M. Grammont, p. 60 et suiv.). La préposition *ik* a aussi la forme *lik*. *Nū*, *nō* ne se présente jamais comme *nū*; de même *ī* ne connaît pas de doublet *in*. La préposition *āš* est complètement inconnue; dans tous les emplois on n'entend que *āšū'*.

Les préfixes et préverbes donnent lieu aux remarques suivantes: *pa-* et *po-* alternent d'après les règles d'accentuation; *āt-* est toujours inaccentué; *ata-* au contraire est tantôt intense et tantôt inaccentué; dans le premier cas il se présente sous la forme *ātō'*. *Ati* est inconnu; *aš-* n'a été observé qu'une fois, dans le verbe *āšmīkt-*. *Prič-*, *nū-* ont les mêmes formes que dans leur emploi comme prépositions.

Enfin la négation a deux formes: *nīč-* et *nē-* (respectivement *nā-* selon la loi de *tāvas*, qui règle aussi l'alternance de *bē-* et de *bā-*).

VI

VERBE

§ 59. — Le verbe *a*, dans le parler de Buividze, le même aspect général qu'en lituanien littéraire et la plupart des formes sont les mêmes, sauf les mutations phonétiques attendues. Il y a quatre systèmes de désinences : chacun comprend dix formes, cinq en finale et cinq suivies de l'-s du réfléchi. Ces désinences indiquent les trois personnes et les deux nombres ; la désinence de troisième personne est commune au singulier et au pluriel.

Ces systèmes sont les suivants :

En finale :

	<u>I</u>	<u>II</u>	<u>III</u>	<u>IV</u>
Sing. {	1 ^{re} pers. - <i>ù</i>	- <i>oũ</i> - <i>ō</i>	- <i>jù</i>	- <i>jaũ</i>
2 ^e pers. - <i>ì</i>	- <i>đĩ</i>	- <i>ì</i>	- <i>đĩ</i>	
Plur. {	1 ^{re} pers. - <i>aĩm</i>	- <i>āĩm</i>	- <i>im̃</i>	- <i>jāĩm</i> - <i>āĩm</i>
2 ^e pers. - <i>āt</i>	- <i>āt</i>	- <i>it̃</i>	- <i>jāt</i>	- <i>āt</i>
Commune 3 ^e pers. - <i>à</i>	- <i>ō</i>	- <i>ā̃</i>	—	- <i>jā̃</i> - <i>ā̃</i>

Devant -s :

	<u>I</u>	<u>II</u>	<u>III</u>	<u>IV</u>
Sing. {	1 ^{re} pers. - <i>uōs</i>	- <i>aũs</i> - <i>ōs</i>	- <i>jũs</i> - <i>jōs</i>	- <i>jaũs</i>
2 ^e pers. - <i>iēs</i>	- <i>đīs</i>	- <i>īs</i>	- <i>đīs</i>	
Plur. {	1 ^{re} pers. - <i>āmēs</i>	- <i>ómēs</i>	- <i>imēs</i>	- <i>ēmēs</i>
2 ^e pers. - <i>ātēs</i>	- <i>ótēs</i>	- <i>itēs</i>	- <i>jātēs</i>	- <i>ētēs</i>
Commune 3 ^e pers. - <i>ās</i>	- <i>ōs</i>	- <i>īs</i>	- <i>ēs</i>	

De ces quatre séries la première ne sert qu'au présent ; la seconde au présent et au prétérit ; la troisième au présent et au futur (voir § 62) ; la quatrième au prétérit seulement. Dans le détail il convient de présenter les remarques suivantes :

L'intonation des désinences de première et deuxième personnes du pluriel, régulièrement douce, est le témoignage de formes anciennes plus longues d'une brève ;

L'alternance entre -*jāĩm*, -*jāt*, *jā̃* et -*āĩm*, -*āt*, *ā̃* se règle conformément à la loi de *tavas* ;

La désinence est zéro à la 3^e personne de la série III. Il y avait à cette place une brève ancienne qui est tombée comme toutes ses pareilles, comme l'*i* du réfléchi *si* par exemple (voir §. 10);

L'intonation douce de toutes les désinences du type à *-s* qui ne sont pas des brèves primitives résulte de la présence ancienne de l'*i* du réfléchi;

Il y a conservation du timbre de tous les *-e* finaux du type à *-s* qui ont subi l'action de la loi de *tavas* à un moment où l'*-i* de *-si* existait encore, ou du moins où l'*-s* n'était pas encore dur comme aujourd'hui.

§ 60. — Une série de désinences doit être mise nettement à part; c'est celle qui sert à l'optatif. Elle compte comme les autres cinq formes, savoir:

	SING.	PLUR.
	—	—
1 ^{re} pers.	-č'(č)	-tuĩ
2 ^e pers.	-tuĩ	-tõmæt
3 ^e pers.	-tũ	-tũ

Il convient de signaler à propos de ces formes que le *-č* de la première personne du singulier est palatalisé et se prononce plus mou que le *č* ordinaire; et presque comme le *é*. Cette articulation spéciale témoigne de la présence ancienne d'un *j* après le *č*.

L'*-ũ* de la troisième personne de l'optatif ne manque qu'à l'optatif *bũt* du verbe être.

Aussi particulières sont les désinences de l'impératif qui se présentent au nombre de deux: *-k* pour le singulier et *-kõt* pour le pluriel de la seconde personne.

§ 61. — Tout verbe comporte dans le parler de Buividze au moins deux thèmes distincts, celui du présent et celui du parfait; l'infinitif en a parfois un troisième, distinct de celui du parfait (voir § 63). Sur le thème du présent se forment le présent de l'indicatif, le participe présent actif et le participe présent passé. Par exemple: *nẽ'sà* « il porte » *nẽ'sũĩtis*, *nẽ'sãmıs*.

Un thème de présent n'admet, comme on l'a vu plus haut, que l'un des *trois* premiers systèmes de désinences. Le premier est d'ailleurs de beaucoup le plus fréquent : c'est le seul qui soit réparti sur des catégories bien définies telles que celles des verbes à nasale (ex. *bundà* de *budét*), des dénominatifs en yod (-*oja*, -*āja*, -*āja*, -*ija*, -*auja*), des dérivés en -*n*- (-*ina*).

Le participe présent actif se forme par l'adjonction des suffixes -*antis* pour les thèmes en *a* (I) et *o* (II), -*intis* pour ceux en *i* (III) qui se déclinent comme les adjectifs en -*is*, mais sans aucune alternance *t/c*. Cette flexion est, en effet, d'origine plus récente que la perte du sentiment de l'alternance. Le *t* est maintenu dans tout le paradigme.

Le participe présent passif se forme avec les suffixes -*amas* (th. I), -*omas* (th. II), -*imas* (th. III).

§ 62. — Sur le thème du prétérit se forment les infinitifs, le supin, l'optatif, le participe passé passif, l'impératif, le participe en -*damas*, l'imparfait d'habitude, le futur, le prétérit, le participe parfait. Ainsi l'on a : infinitifs *sūkt* « tourner » et *sūktiṣ*; supin *sūktū*; optatif *sūkē*; participe passé passif *sūktās*; impératif *sūk*; participe *sūgdāmas*; imparfait d'habitude *sūgdāvō*; futur *sūks*; prétérit *sūkō*; participe parfait *sūkīs*.

Comme on l'a vu, le prétérit admet deux séries de désinences, celle en -*ā* (II) et celle en -*jā/-ā* (IV). Ces deux séries se trouvent également employées avec les infinitifs en -*t* et en -*it*; en revanche le deuxième paradigme est seul admis lorsque l'infinitif est en -*ōt* ou en -*ēt* ou en toute autre forme.

L'infinitif se forme en -*t* ou en -*tiṣ*; -*t* ne peut être que pour un ancien *t + i* bref. On a d'ailleurs devant l'-*s* du réfléchi -*tis* et -*tiṣ*.

Le supin a une finale en -*tū*, identique à celle de la troisième personne de l'optatif.

Le participe passé passif est en -*tās*; le participe de simultanéité en -*dāmas*.

L'imparfait d'habitude a pour suffixe -*dāv*- et pour désinences celles de la colonne II.

Le futur suit dans sa flexion le paradigme III, ainsi qu'on l'a vu, mais non sans présenter de notables particularités.

En effet, ce paradigme ne comporte aucune désinence à la troisième personne. L'élément caractéristique *-i-* qui suit le suffixe *-s-* fait défaut aussi aux autres personnes en général et l'on a comme flexion actuelle :

3 ^e pers. comm.	<i>sũ/ks</i>
1 ^{re} pers. sing.	<i>sũ'ksù</i> et <i>sũ'k'sù</i>
2 ^e — —	<i>sũ'ksì</i>
1 ^{re} — plur.	<i>sũ'ksmè</i>
2 ^e — —	<i>sũ'kstè</i>

Le participe parfait actif se forme à l'aide des désinences *-ĩs* (= *-ēs*) au nominatif masculin singulier ; *-ĩ* (= *-ē*) aux nominatifs neutre singulier et masculin pluriel ; *-usi* au nominatif singulier féminin ; et à l'aide du suffixe *-us-* suivi des terminaisons des adjectifs en *-is* à tous les autres cas.

§ 63. — La morphologie intérieure des thèmes verbaux n'offre rien de notable dans le dialecte de Buividze. Les deux types anciens d'alternance vocalique, que le dialecte littéraire nous offre s'y retrouvent sous des apparences phonétiques correspondantes ; les thèmes du modèle *ličkũ' : likt* et ceux du modèle *rẽ'maũ : rẽ'mũ, riĩt* y apparaissent avec les altérations voulues par le traitement des diphtongues et par la loi de *tavas*. Quant aux catégories sémantiques, il ne s'en est point trouvé qui ne fussent lituaniennes communes.

§ 64. — On a vu plus haut les désinences personnelles du verbe réfléchi.

Il ne s'est pas présenté de désinence réfléchie de l'optatif. A l'impératif, au contraire, on a noté des formes en *-kis* correspondant aux formes actives en *-k*. Le même élément *-is*, ajouté à l'infinitif simple de l'actif *-t* lui donne la valeur réfléchie ; et tandis que *-tis* correspond à *-t*, *-tiẽs* répond à *-tiẽ*.

Les formes verbales autres que celles qui ont été signalées n'ont pas été rencontrées avec le suffixe du réfléchi.

En revanche toutes, sauf le supin, se sont trouvées accompagnées de l'indice du réfléchi *-si*, intercalé entre le pré-verbe et le verbe de la même manière qu'en lituanien littéraire.

CHAPITRE III

SYNTAXE

I

NOMS

§ 65. — La répartition des noms entre les deux genres, masculin et féminin, n'offre rien qui soit particulier au dialecte étudié. Il est à remarquer seulement combien elle est peu définie ; on rencontre, en effet, des doublets comme *Pānādē'lis* : *Pānādā'tā* désignant une même bourgade (*Ponedėli*).

Ce flottement entre les genres est d'autant plus remarquable qu'il coïncide en lituanien, et dans le parler de Buividze, avec la présence d'une catégorie importante de formes dépourvues de genre et de nombre, et d'ailleurs d'origines très diverses. Ces formes qu'il convient de rappeler ici sont : *kàs* pour l'interrogatif ; *tāi* pour le démonstratif ; par ex. : *kàs tāi īrā* signifie *qu'est-ce que cela ?* et s'applique comme l'expression française à un objet isolé comme à un groupe. Le nombre en est donc aussi indéterminé que le genre et l'on dit *kàs tāi dā zmā'gūs ?* « quel homme est-ce là ? » aussi bien que *kàs tāi dā zmā'niēs ?* « quels hommes sont-ce là ? » Ce sont ensuite des formes comme *doūk* qui sont adverbiales, à ce qu'il semble, autant que pronominales ; et l'on dit *czē doūk pādīr'ptā*. Enfin ce sont les infinitifs en *-t* comme dans cette phrase *je'raū gīvint niēkāip nōmīrt* et les formes en *-ā* et en *-āi* des adjectifs comme *gērās* et des participes passés passifs, en *-i*, en *-ē* et en *-ū* des autres thèmes comme dans ces propositions : *tāi je'rāi* ; *tāi gražū* ;

en *-jaũ* du comparatif, et *-jãsnũ* du superlatif. Comme on voit, ce sont là en très grande majorité des formes de prédicats : des formes pronominales isolées *tãĩ*, *kãs*, sont seules capables du rôle de sujet. C'est qu'elles sont susceptibles d'être dépourvues de genre, et même de nombre, étant *impersonnelles* par définition, et l'on pourrait comparer, en une certaine mesure, l'emploi de *tãĩ* à celui du français *ça*, celui de *kãs* à celui du français *que* interrogatif. En revanche on ne saurait s'étonner qu'une forme ainsi indéterminée dans son genre et même dans son nombre fasse défaut au pronom personnel *jĩs*, *jĩ* dont la précision compense seule, au point de vue du nombre, l'indétermination du verbe lituanien à la troisième personne. Aussi est-ce son *absence* qui équivaut rigoureusement à l'emploi de *tãĩ* ou de *kãs* : à *tãĩ gražũ* correspond *bũva gražũ*.

§ 66. — Ainsi qu'on a pu le constater à travers toute la morphologie, il n'y a que deux nombres, le singulier et le pluriel, dans le parler de Buividze. Il n'y aurait rien à en dire s'il ne fallait indiquer que les pluriels à sens de singulier sont en grande faveur ; l'on a par exemple *gũr'bãĩ* en face de [*gurbas*] donné par Kurschat (KLD) ; *lĩ'tãĩ* au lieu de *lĩytus* (KLD), *rõ'tãĩ* à rapprocher de *rãtas* (KLD) et de *rataĩ* (M. Ž), *liẽ'kaĩstõs* au lieu de *liẽkarstũva* (KLD) qui sont à joindre aux nombreuses formes semblables qui existent en même temps dans le dialecte littéraire et dans celui de Buividze.

§ 67. — Les huit cas du dialecte ont des emplois syntaxiques bien définis qui vont être signalés immédiatement. Cela suffira à les déterminer, car, en fait, une forme casuelle n'a d'autre définition que la simple liste des emplois qui sont sa raison d'être. Les exemples cités sont pour la plupart empruntés à la pãsaka imprimée à la suite de cette grammaire.

Nominatif. — 1° Emploi de sujet. Cet emploi n'appelle pas d'observations, un coup d'œil sur la pãsaka qui clôt le livre en fournira immédiatement des exemples. — 2° Emploi de prédicat fixe ; exemples : *jẽm vardãĩ bũva vienãm Jõnas, untrãm Õna* « ils s'appelaient l'un Jean, l'autre Anne » (Pãsaka) ; *jũ tãvas tabãĩ markõknas* « leur père était très triste » (Pãsaka).

Bien entendu le nominatif n'est régi par aucune préposition.

Génitif. — 1° Emploi de cas possessif : cet emploi est aussi fréquent et aussi clair que celui de sujet pour le nominatif. — 2° Emploi de qualificatif et de déterminatif ; exemples : *daūy žmāitū* « beaucoup d'hommes » (expression courante) ; — *dōva sāvo vīānū vaikū* « elle donna l'un de ses petits » (Pāsaka) ; — *ānīso žēdas* « anneau d'or » (terme usuel) ; — *pašimt suskleitēn undeņa* « puiser un verre d'eau » (Pāsaka) ; — *ir dōva pašanū pincāku* « et il donna un bas de cendres » (Pāsaka). L'on voit par ces exemples que *plāna piādas* peut signifier aussi bien un pot de lait qu'un pot à lait. — 3° Emploi de régime direct partitif ; exemples : *dvaik šitās diānās* « donne de ce pain » (locution usuelle) ; — *pašimēlžā piāna* « il a trait du lait » (Pāsaka). — 4° Emploi de sujet partitif ; exemples : *jāigo būtū vīlkies piāna* « si du lait de louve était là » (Pāsaka) ; — *čā būva žmāhū* « des hommes étaient là ». — 5° Emploi de régime direct après *klāusīt* « écouter » exemple : *(j) klāūsā vėlā* « elle avait écouté le diable » (Pāsaka) ; — après *ģirt* et *vālgīt*, exemples : *kad niemōžna ģirt šito undeņa* « qu'il était impossible de boire cette eau » (Pāsaka) ; *ōšā tu'rū kō valģīt* « j'ai quoi manger » (Pāsaka) ; — après *iēškōt*, *prašīt* (demander), *lōukt*, *bijōt*, *vīt* ; exemples : *išāja iēškōtū piāna* « il sortit chercher le lait » (Pāsaka) ; *prōšā maškōs piāna* « il demanda du lait de l'ourse » (Pāsaka), mais *pračēja prašītis sāvo brōlī* « elle commença à prier son frère » (Pāsaka) ; *vīs lōukā sāvo žvārū* « il attendait ses animaux » (Pāsaka) ; *bo pīrma aš bijājā tāro žvārū* « car auparavant je craignais tes animaux » (Pāsaka) ; *jū niēbagatāia pavīt* « il fut incapable de les pourchasser » (Pāsaka). Enfin les prépositions qui gouvernent le génitif sont *lik*, *dēl*, *iš*, *nū*, *priē*, *taip*, *nūt*. Le génitif se trouve aussi normalement après *āžu* et après *pō* dans le sens de « après ».

Datif. — 1° Emploi de régime indirect ; exemples : *jēs sōko sāvo pōņo* « il dit à son maître » (Pāsaka) ; *ar-žadī pašadēt mōh* « t'engages-tu à me promettre » (Pāsaka) ; *jēm priēk'āpa mōtēna* « leur mère leur fit cuire » (Pāsaka) ; *dōva-jēm abrūsū* « leur donna un essuie-mains » (Pāsaka) ; *kas-taū irā?* « qu'as-tu ? » (Pāsaka) ; — 2° Emploi de datif

absolu, construit avec un participe et plus souvent avec un gérondif, et équivalant à l'ablatif absolu latin, ex. : *jām baṭōukint* « tandis qu'il attendait » (Pāsaka). Ce cas ne se présente après aucune des prépositions usitées dans le parler de Buividze.

Accusatif. — 1° Emploi de régime direct, ex. : *dōva abrūsū* « donna un essuie-mains » (Pāsaka), *śuntū sūvo kūrmānū* « envoya son cocher » (Pāsaka), *dōva paṭanū punčākū* « donna un bas de cendres » (Pāsaka). — 2° Emploi de complément de temps (durée déterminée), ex. : *jā bāgā tris dienūs* « ils coururent 3 jours » (Pāsaka), *bāgā uñtrū sūtkū* « ils coururent un second jour » (Pāsaka). L'accusatif se trouve après *paṭ* toujours ; après *āžu* dans *āžu-tū*.

Vocatif. — Le vocatif ne sert qu'à appeler : ex. : *Jōnā, našauk* « Jean ne tire pas » (Pāsaka).

Instrumental. — 1° Emploi de régime direct, ex. : *k'al'ū važ'ājunt* « allant son chemin » (Pāsaka), *k'al'ū aīt* « aller son chemin ». — 2° Emploi d'attribut adventif, ex. : *būkit māna vāikāis* « soyez mes enfants » (Pāsaka), *jis būs karā-l'um* « il sera roi ». Hormis ces deux emplois, l'instrumental est toujours précédé de *sū* ; il se trouve pourtant aussi après *pō* signifiant « sous ».

Locatif. — 1° Emploi de complément de lieu (sans mouvement), ex. : *pakavōja tēpōt. miškiē* « enterrèrent là-même dans la forêt » (Pāsaka) ; *maškā atsestōja priēpretāi ō šitāi visi pirtū* « l'ourse se plaça dans l'entrée, et tous les autres dans l'étuve » (Pāsaka) ; *atrōdā vēlhū sū sēseru grīčai* « trouvèrent le diable avec la sœur dans la chambre commune » (Pāsaka). — 2° Emploi de complément de temps indéterminé, ex. : *priējātas čāsas* « dans les temps passés » (Pāsaka). Le locatif n'est gouverné par aucune préposition.

Illatif. — 1° Emploi de complément de lieu (avec mouvement de pénétration), ex. : *išāja miškañ* « il sortit dans la forêt » (Pāsaka), *novāja mālničon* « alla au moulin » (Pāsaka), *ījēja priēpretan* « entra dans l'entrée » (Pāsaka), *sugriža nāmo sūvo tēvinan* « retourna chez lui dans sa patrie » (Pāsaka), *sakūt akīs* « dire dans les yeux », c'est-à-dire « en face ». — 2° Emploi de complément désignant un rôle où l'on entre, ex. : *būt svečuōs* « être hôtes ».

L'illatif, pas plus que le locatif, n'est régi par aucune préposition.

§ 68. — Les adjectifs offrent en lituanien, comme on sait, deux flexions, dont l'une au moins est fort remarquable : c'est celle qui naît de l'adjonction du pronom *jis* à l'adjectif normalement décliné. On a vu au § 54 ce qu'il est advenu de cette déclinaison. Les exemples donnés montrent que l'adjectif déterminé n'est employé que comme substantif. L'exemple *ip'áut mažójen piršten* « s'entailer le petit doigt » (Pāsaka) pourrait seul être douteux, si l'on n'avait à côté la variante, donnée par le même conteur, *ip'áut mažójen*. En effet, il convient dès lors de considérer *mažójen* dans la première expression comme un de ces qualificatifs, mi-adjectifs, mi-substantifs, courants en lituanien et dans le dialecte : ainsi dans *dešenā runkā* ou *dešenā*.

Pour ce qui est des degrés de comparaisons on a vu en morphologie, qu'il y avait un suffixe de comparatif et un suffixe de superlatif comparatif qui sont : *-jāsuis* et *-jāusis*. A côté de ces expressions morphologiques, il convient de signaler les formations syntaxiques suivantes : d'abord l'emploi de *kū*, *kū* devant le superlatif, afin d'en renforcer le sens, ex. : *kū grāičāusis* le plus rapide possible ; *kū miel'āusis* le plus aimé de beaucoup ; puis l'emploi de *pāts* ou même de *kū pāts* devant le comparatif et le superlatif afin d'en augmenter le sens, ex. : *pāts*, ou *kūpāts ger'āsuis* meilleur assurément ; *pāts* ou *kūpāts ger'āusis* le meilleur de beaucoup.

§ 69. — L'emploi du possessif *sāvo* est régulier chaque fois qu'il représente le sujet ; hormis ce cas, on recourt à *jō*, *jās*, *jū*.

En voici des exemples : *jū tėvas labai markōknas* « leur père tout soucieux » (Pāsaka) ; en face de *šuntā sāvo kūrmanū* « envoya son cocher » (Pāsaka), *kāpāmatīsta sāvo niēprietel'ū* « quand vous verrez votre ennemi » (Pāsaka), *àš turū užmakēt tū iš sāvo k'ėšeniu* « il faut que je paie cela de ma poche ».

§ 70. — A propos des pronoms démonstratifs *šitas* et *tās*,

il convient de faire remarquer que c'est *šitas* qui, seul, a un sens un peu fort. Ex. : *kad niemōzna gért šito ūdeŋa* « qu'il était impossible de boire cette eau » (Pāsaka); *šitā vaik'ēli linksmi ānga* « ces enfants grandissaient gaiement » (Pāsaka). Le démonstratif *tis* a au contraire une très faible valeur, en sorte qu'il peut paraître parfois avoir la valeur d'un article défini : ainsi *pasēsōk'ā sāvo niečāstī tōm seŋāl'u* (Pāsaka), *parsirada nāmo tōn gritalañ* (Pāsaka). Mais, en fait, ces phrases ne signifient point : *ils racontèrent leurs infortunes au vieillard*; ni : *il l'emporta avec soi à la maison dans la chaumière*, mais bien : *ils racontèrent leurs infortunes au vieillard (que l'on vient de dire)*; et : *il l'emporta avec soi à la maison dans la chaumière (dont il a été question)*.

§ 71. — Comme dans les autres dialectes, les noms de nombre jusqu'à 9 inclus sont de simples adjectifs. Pour les nombres « dix » et « vingt », on emploie les formes indéclinables *dēšim* et *dvīdešim*, lorsque ces nombres sont isolés; ils sont alors suivis du génitif. L'on dit : *sū dvīēm ak'āñ*; *sū triēm ak'āñ* « avec deux, trois points » (au jeu de cartes), mais *sū dvīdešim akiū* « avec vingt points ». En revanche on emploie les substantifs *dēšintis*, *dvīdešintis*, lorsque ces noms de nombre entrent dans la formation d'un multiple. *i' dōra triēm dēšint'ān žmāñū* « et il donna à trente hommes ».

II

PRÉPOSITIONS ET PREVERBES

§ 72. — Les prépositions gouvernent dans le parler de Buivīdze le génitif, du moins en grande majorité. Ainsi font *dāl* ou *dēl* (à cause de) dans *kodāl* ou *dāl kō* — *lik* (jusqu'à) dans *lik smērēā* « jusqu'à la mort » (Pāsaka); — *iš* (hors de) dans *iš ūdeŋa* « hors de l'eau » (Pāsaka) *iš nāma* « hors de la maison » (Pāsaka); — *nū*, *nū* (mouvement d'éloignement), *nū aštuntū matū* « à partir de huit ans » (Pāsaka); de même dans l'emploi de préposition introduisant *régulič-*

rement l'agent d'une action passive, ex. : *šitas nāmas būva padirptas nō jō* « cette maison a été bâtie par lui » ; — *priē* (près de) dans *priē mādžo* « près d'un arbre » (Pāsaka) ; — *taŗp* (entre) dans *prāšām šēstis taŗp mēšū* « asseyez-vous, s'il vous plait, parmi nous ».

Mais *uīt* (pour, vers) gouverne régulièrement le génitif dans *uīt pōmācūs* « pour (donner) secours » (Pāsaka) ; *uīt*, *tō* « vers toi » (Pāsaka), tandis qu'avec *uīt* (à, jusqu'à) on a : *uīt āpī* « à une rivière » (Pāsaka).

Une seule préposition, *sū*, se construit toujours avec l'instrumental, ex. : *sū šēšēru* « avec sa sœur » (Pāsaka) *sū gūrkl'ā* « avec le bec » (Pāsaka).

Une autre, *pō*, se construit avec l'instrumental dans le sens de « sous », ainsi dans *pō dūlel'u k'ālmū* « sous une grosse souche » (Pāsaka) ; elle gouverne, au contraire, le génitif dans le sens de « après », et l'on a *pō tō* (*pōtām* est un polonisme).

Paŗ (à travers) gouverne toujours l'accusatif, ex. : *paŗ gīrū* (Pāsaka).

Il convient de signaler à part la préposition *āžu*, *āžō* dont l'emploi correspond strictement à celui qu'en fait Szyrwid, emploi qui a été déterminé par M. A. Meillet dans les *M. S. L.*, t. XI, p. 183, 184. On a donc : *kažinkas nōšetvāra jām āžō harzdōs* « un je ne sais quoi le saisit par la barbe » (Pāsaka) *išekūdu jōmū āžō skvārna* (Pāsaka) *āžō-tu kūt* « pour ce que » (Pāsaka) ; pour le sens, mais pour le sens seulement, il convient de comparer aux deux premiers exemples des locutions russes comme *vzjat' kogó zā ruku* ; au troisième les expressions telles que *zāčēm* ; au quatrième des tournures comme *za dómom*, *za stolóm*. On voit comment *āžu* a, même comme préposition, « le sens un peu vague de slave *za* » (Meillet, *loc. cit.*, p. 184).

§ 73. — Les préverbes ont dans le dialecte de Buividze un domaine bien nettement séparé de celui des préfixes nominaux et des prépositions. En effet, tandis que la composition des noms avec les préfixes relève uniquement de la morphologie, celle des verbes et des préverbes est aujourd'hui comme toujours essentiellement syntactique : le préverbe est *sépa-*

nable, et l'enclitique *-si-* s'intercale entre le verbe et lui; aussi est-il toujours frappé, soit d'un accent principal, comme c'est le cas le plus fréquent, soit d'un accent secondaire. De plus, la liste des préverbes ne recouvre ni celle des préfixes, ni celle des prépositions. L'on y distingue nettement les préverbes qui ont un sens plein, et ceux qui sont tantôt pourvus et tantôt dépourvus de sens.

Préverbes à sens plein : *ažu* « a le sens un peu vague du slave *za* » (fermeture), Meillet, M. S. L., XI, p. 184), ex. : *āžukimšu*; ou bien sous la forme *až* dans le seul verbe *ažmingù*. Pour le sens du préverbe cf. r. *zatykát'* et *zasypát'*.

I « dans », ex. : *iāit* ou *jāit*; *īkīšā* (Pāsaka) *īskīta* (Pāsaka). Le sens de ce préverbe est des plus clairs.

Iš, iž « hors de », ex. : *išāit*; *ištāida* (Pāsaka) *īšlinda* (Pāsaka) *ištróukt* (Pāsaka) *iždvasa* (Pāsaka). Le sens de ce préverbe est aussi parfaitement net.

Nū, nū indique l'éloignement, ex. : *nūvažāva* (Pāsaka) *niēbanūbūda* (Pāsaka). Comme l'on voit, il ne s'est trouvé nulle part d'exemple de *nū*.

Pař « par-dessus, à travers » (all. *über*), ex. : *pařhūšā* (Pāsaka) *pařtak'ā* (Pāsaka) *parsivada* (Pāsaka). Pour le sens, cf. r. *perenosít'*, *pereletát'*, *perevozít'*.

Pér « signifie à travers et reste toujours accentué », ex. : *pérēt par ūpī* (Pāsaka).

Pra dans les verbes *pradēt* et *prakalbēt*.

Pri « devant, auprès de », ex. : *iř-jom prirāik'ā* (Pāsaka) *privažāvā up'ēti* (Pāsaka) *pribūsu* (Pāsaka).

Su, sō qui indique la réunion, la composition, ex. : *suse-roišīs* (Pāsaka), *sučūpa* (Pāsaka), *sudrōsk'ā* (Pāsaka), *sukūra* (Pāsaka).

Préverbes tantôt pourvus, tantôt dépourvus de sens.

At qui a un sens de « mouvement vers » sans rien de plus; ainsi dans *atnēšt*; *atskrīdo* (Pāsaka) *atsīūšā* (Pāsaka) *adbágo* (Pāsaka) *atsōk'ā* (Pāsaka) qui signifient simplement *apporter, venir en volant, accourir, répondre*. Ce préverbe est dépourvu de tout sens dans : *atrōda* (Pāsaka) comme dans *atlikt*. Il a d'ailleurs un doublet *ata-*, *atō-*, qui garde toujours son sens assez vague de séparation (cf. r. *ot*), ainsi

dans : *atōjama* (Pāsaka) *atōlak'ā* (Pāsaka) *atādurit* (Pāsaka) auxquels on peut comparer, pour le sens seulement, r. *otni-māt'*, *otkryāt'*. Mais cette comparaison ne donne pas tout le sens d'*ata* comme la comparaison d'*atōlak'ā* et d'*otletāt'* le montre ; le préverbe a bien le sens de séparation mais avec cette nuance, qui n'apparaît d'ailleurs pas toujours, de « pour aller vers » : tout se passe comme s'il y avait contamination entre *at-* et *ata-*.

Pa, *po* signifiant « au-dessous » a son sens plein dans *pōkišā* (Pāsaka), en revanche il n'en a aucun dans *pasōk'ā* (Pāsaka) *pamāta* (Pāsaka).

Uš, *už*. Ce préfixe n'est employé, comme chez Szyrwid, qu'en composition avec les verbes et « indique le mouvement de bas en haut », ex. : *užbāgā* (Pāsaka) *ūstaka sāuka* « le soleil se lève » Cf. r. *vzbégāt'* et *vsxodit'*.

§ 74. — Enfin il faut citer à part le préverbe *bā* ou *ba* et la négation. *Bā* ou *ba* corrobore l'idée de durée indiquée par le verbe ; ainsi dans : *atrōdā ktūpintī priē mādžo niēbagivū* « ils (le) trouvèrent agenouillé et mort » (Pāsaka) *ir tabasaŕga* « elle continua à être malade » (Pāsaka) *kāt niēbature žvarū* « qu'il n'avait plus ses animaux » (Pāsaka) *taip kāt nigde niebanobūda* « qu'il ne se réveilla plus » (Pāsaka). Ce préverbe est, comme on peut s'en rendre compte, un véritable enclitique : jamais il n'est employé seul ; toujours il est appuyé soit sur la négation *niē* soit sur la particule, dépourvue de sens d'ailleurs, *tā/ta*. Dans le premier cas il convient de le comparer pour le sens à la locution française *ne... plus* ; ainsi, par exemple, dans les formes « n'étant plus vivant » ; « qu'il n'avait plus les bêtes ».

La négation se comporte comme un préverbe au point de vue de l'accent, au moins sous la forme *niē* ; car *nā* et *na* apparaissent toujours comme inaccentués. L'on a *niē* dans *niebagrīža* (Pāsaka) *niesivada* (Pāsaka) *niēbagivū* (Pāsaka) *niebanobūda* (Pāsaka), et d'autre part *nā/na* dans *našauk* (Pāsaka) *nasudrōšk'ā* (Pāsaka). Cette dernière forme est beaucoup plus rare que la première, mais semble se trouver assez régulièrement à l'impératif. Quant à une influence slave telle que celle dont parlent Kurschat (K. G., § 43. et M. Brückner

(p. 64), il n'en saurait être question pour le parler de Bui-vidze. L'on y trouve *niē* et non **ñā*.

III

VERBES

§ 75. — Les temps simples du verbe sont les suivants : passé, présent et futur. Le passé est le temps normal de la narration : il embrasse toutes les actions accomplies, qu'elles aient ou non des conséquences, qu'elles soient ou non contemporaines d'autres faits. Les nuances temporelles notées en français par l'imparfait, les passés défini et indéfini et le plus-que-parfait se confondent donc en cette expression unique. Il n'y a d'exception que pour l'action passée habituelle qui est rendue par un temps spécial : l'imparfait d'habitude. Voici d'ailleurs quelques exemples de l'emploi du passé : *bāva sehō bagōtas pōnas* « il y avait jadis un riche seigneur » (Pāsaka); *pōnas labaī norēja gērt* « le seigneur désirait beaucoup boire » (Pāsaka); *sitā vaik'āli linksmi ānga* « ces enfants grandissaient gaîment » (Pāsaka) où le prétérit exprime une action imparfaite. Dans les phrases suivantes, au contraire, il rend le passé défini français : *privažāvē up'ēli ir šuntā sāvo kūrmanū* « il s'approcha de la rivière et envoya son cocher » (Pāsaka); *kaž'inkas noštvāra jām ažo barzdōs* « un je ne sais quoi le saisit par la barbe » (Pāsaka); *jōs ištāiula senēlis, ir dōva patanū punčākū ir pasōk'ā* « le vieillard les reconduisit, leur donna un bas plein de cendres et leur dit » (Pāsaka). Enfin, dans le cas suivant, il traduit le plus-que-parfait : *soprāta kad jēs jōs pažad'ēja* « il comprit qu'il les avait promis » (Pāsaka).

Le sens de l'imparfait d'habitude ressort bien de cet exemple typique : *Jōnas aidavā mādžōtū ō Āna sugāulavā* « Jean allait à la chasse et Anne à la cueillette » (Pāsaka).

Le présent exprime soit l'action actuelle, soit l'action passée conçue comme présente (présent narratif), ex. : *aš bijaū šunū* « j'ai peur des chiens »; *aī žadi pažad'ēt* « t'engages-tu

à promettre » (Pāsaka), d'une part, et d'autre part : *jēs sōko sāvo pōņ* « il dit à son maître » (Pāsaka).

Enfin le futur a une valeur très simple qui ressort des exemples suivants : *kāļp pāmatīsta* « quand vous verrez » (Pāsaka); *kō reļks dūāsu* « je donnerai ce qu'il faudra » (Pāsaka); *īr nūt pōmācūs pribušu* « et je serai auprès pour prêter secours » (Pāsaka); *aš tō niebapatāisu* « je ne te lâcherai pas » (Pāsaka).

§ 76. — Le dialecte ne compte que deux modes : l'indicatif et l'optatif. Il n'y a rien à dire de l'indicatif dont les emplois sont assez définis dans le paragraphe précédent. L'optatif seul a besoin d'être déterminé, car il l'est très mal par son nom. En fait, c'est le mode de l'action irréaliste et conditionnelle, et l'on dit : *bō kād būt niežadējs, tāi būt niepatāidis* « car s'il ne s'était engagé, on ne l'aurait pas lâché » (Pāsaka) où l'idée de condition apparaît avec la plus grande netteté ; de même, dans cette phrase, *jāigo būtū vilkies pīāna tāitadō sugīcā* « s'il y avait du lait de louve, alors je guérirais » (Pāsaka). Mais il exprime aussi le subjonctif, comme dans cet exemple : *primók'ā kāt nīrsugītū* « il lui enseigna de ne pas guérir ».

REMARQUES SUR LES FORMES VERBALES

§ 77. — Les formes verbales sont peu nombreuses dans le dialecte de Buividze. On vient d'en voir une, celle du conditionnel passé, formé de l'optatif du verbe être suivi du participe passé actif. Le même participe sert encore à former le temps appelé plus-que-parfait en lituanien littéraire. Mais sa valeur précise dans le dialecte de Buividze n'est pas celle que ce nom semble indiquer. En effet l'on a pu voir plus haut que le plus-que-parfait simple était rendu par le prétérit. De plus, les Lituaniens de l'endroit eux-mêmes affirment très nettement qu'après une forme telle que *būva paliēpīs* on attend un *atā* « mais ». Ce temps composé sert donc, en réalité, à rendre une autre nuance de l'irréel, celle de la restriction appliquée à un fait antérieur ; cela est très clair dans cette phrase : *buvāi aļmīgīs āmžēnā* (Pāsaka), qui signifie bien : *tu l'étais en-*

dormi à jamais, mais qui s'adresse à un homme qui, précisément, s'est réveillé de ce sommeil éternel. C'est encore une autre nuance de l'irréel que rend la forme composée de *tāgūl* et du futur ; c'est là, en effet, la vraie forme de l'optatif, du souhait : *tāgūl bus* signifie exactement « qu'il soit ». Quant au même *gūl*, *gōl*, il s'adjoint aussi au présent et au passé pour leur donner le sens de la probabilité : *gōl buvam* (Pāsaka) signifie *probablement nous étions*.

§ 78. — La valeur du réfléchi est dans le dialecte de Buividze celle du moyen en grec, mais elle n'est jamais celle du passif. *Pasilikt*, par exemple, n'a pas le sens de *rester*, mais bien celui de *garder* avec la nuance de *par devers soi* ; de même *atsik'ātu* (Pāsaka) signifie *se lever* ; *susēroīsīs* (Pāsaka), *s'étant recousu* ; *pasikūra* (Pāsaka), *alluma (à son intention)* ; *pusimēlā* (Pāsaka), *il a trait le lait (pour l'emporter)*. Il est à noter cependant que jamais le sens du réfléchi n'est plus fort que dans les exemples donnés et que *pāsīlika* ne saurait se traduire par *il garda pour lui*. C'est *jīs sō pāsīlikā* seul qui a un sens aussi fort.

§ 79. — Le dialecte de Buividze n'a pas de passif. Il n'a même pas de forme périphrastique pour le rendre. Seule, la forme sans genre et impersonnelle du participe passé passif y supplée en quelque manière ; d'autres fois le même participe est employé comme adjectif avec ou sans le verbe être ; j'ai pu noter quelques phrases comme *šitas nāmas būva padirptas nō X*. « cette maison a été bâtie par X. (phrase courante) ; *šehō šitos pāsakos mokēta* « jadis ces contes étaient sus » (phrase courante).

§ 80. — On a vu qu'il y a dans le dialecte deux formes de l'infinitif, l'une en *-t*, l'autre en *-tie*. Ces deux formes semblent ne pas être employées indifféremment l'une pour l'autre. En effet, s'il a été possible de noter dans des phrases identiques *prāśām sēstis* et *prāśām sēsties* « asseyez-vous, je vous prie », il est remarquable que l'infinitif en *-tie* se trouve régulièrement employé après *liēp'ū* à moins qu'il n'y ait proposition infinitive avec sujet à l'accusatif. Ainsi l'on a : *liēpa praštie* « il ordonna de demander » (Pāsaka) ; *liēpa*

tráuktié « il ordonna de tirer » (Pāsaka); mais *liēpa vābīes išūt Jonū* « le diable ordonna que Jean sortit » (Pāsaka), et enfin *liēpa tōto siřkt Ānu ir prašitié* « il ordonna qu'Anne continuât à être malade et qu'elle demandât » (Pāsaka). Ce même infinitif en *-tié* est employé, avec des exceptions sans raisons apparentes, après *baĩgǎ* dans *baĩgǎ pavitié* (Pāsaka); *baĩgǎ privitié* (Pāsaka). Il s'est retrouvé enfin dans *parūpo atimtié* (Pāsaka). Pour la forme en *-t'* elle peut servir soit d'infinitif, comme dans les exemples ci-dessus, accompagnée d'un sujet à l'accusatif, soit de simple régime, puisqu'elle est en fait un substantif abstrait sans genre.

§ 81. — Après les verbes de mouvement le régime verbal à l'infinitif est absolument inconnu : on ne trouve que le supin, ex. : *aiđavǎ mǎdžótū* « il allait chasser » (Pāsaka); *aik prašitū* « va demander ».

§ 82. — Le gérondif est employé régulièrement pour indiquer une action faite simultanément avec une autre, ex. : *kāip pāmāřta adbāgunt sǎvǎ niēprietel'us* « quand vous apercevrez vos ennemis accourant » (Pāsaka); *jōs ištǎidžunt dōva* « les reconduisant, il donna » (Pāsaka); *pāmōta sǎva niēprietel'ū atsivājunt* « il vit son ennemi poursuivant » (Pāsaka). Avec un nom au datif il sert à la formation du datif absolu, ainsi : *jām baťoukint* « tandis qu'il attendait » (Pāsaka). Il alterne souvent avec le participe présent en *-untis*, *-intis*, selon que le caractère verbal est mis en relief par la présence d'un régime ou non, et l'on a côte à côte *atrōdǎ sǎřgunt'ū sǎvo sēšerī* « il trouva sa sœur malade » (Pāsaka); et *pāmōta vīlkī piānunt sǎvo vaikūs* « il vit une louve allaitant ses petits » (Pāsaka). D'ailleurs, sauf les cas relevés, les participes ont tous la valeur d'adjectifs.

§ 83. — Dans le parler de Buividze toute forme verbale, sauf celles citées plus bas, est capable de deux aspects : le perfectif et l'imperfectif. L'itératif manquant en tant que catégorie morphologique vivante et le futur simple étant capable des deux aspects, on voit de suite qu'il n'y a rien de commun entre quelque langue slave que ce soit et le parler lituanien dont il s'agit ici. En lituanien, en effet, les préverbes qui donnent la valeur perfective à un verbe simple n'ont cette

faculté qu'à condition d'être dépourvus de tout sens propre, ainsi que l'ont reconnu, pour le lituanien littéraire, M. Ul'janov (*Značenijsa*, II, p. 29 et suiv.), et M. Fortunatov (K. R., p. 77 et suiv.). Or, on a vu qu'il y avait trois préverbes de ce genre dans le dialecte de Buividze, *at*, *pa*: *põ*, et *uš*: *už*. La question de la distinction entre verbes perfectifs et verbes imperfectifs se réduit donc, en fait, à ceci : le verbe simple est imperfectif ; composé avec l'un des préverbes *at*, *pa*, *už*, sans que son sens en soit altéré le moins du monde, il devient perfectif ; composé avec ces mêmes préverbes lorsqu'ils ont leur sens plein, ou avec tout autre préverbe, il est indifférent. Donc après le verbe *pradët* « commencer » qui, comme on sait, appelle après lui l'imperfectif, on trouvera des verbes simples comme *sakët* ; *mislët* ; *klousët* ; mais jamais leurs composés *pasakët* ; *pamislët* ; *paklousët*, qui ont le même sens que les verbes dont ils sont issus. En revanche, *põkišt* se rencontre dans les mêmes tours que *ĩkišt*, *ĩšait*, *nuvažuõt* dont on ne saurait décider morphologiquement s'ils sont perfectifs ou imperfectifs et qui sont employés tantôt avec l'un et tantôt avec l'autre aspect.

Si l'on classe dès lors les perfectifs d'après le préverbe qui les caractérise, on constate sans peine que c'est le préverbe *pa-* qui est de beaucoup le plus fréquent : il joue sensiblement le même rôle que celui qui était réservé dans des circonstances très analogues au préverbe gotique *ga-*. En effet, si l'on dépouille la courte *pāsaka* qui termine cet ouvrage, on y relève facilement plusieurs exemples sûrs de perfectifs en *pa-* pour deux ou trois seulement en *at-* et pas un en *už-*. Par ailleurs, un seul perfectif a été observé qui fût composé avec *už*, c'est *užmokët* qui répond à *mokët*. Des verbes munis de *at-* il convient de signaler spécialement, à côté de formes comme *atsistoja* (*Pāsaka*), *atsiskloña* (*Pāsaka*), le mot *atrõdã* qui semble être un perfectif dialectal. A Buividze, en effet, il signifie *trouver* ; tandis que par ailleurs (cf. K. L. D., s. v.) il a le sens de *retrouver*.

Quelques verbes sont perfectifs par eux-mêmes, ainsi *dũat* « donner ».

§ 84. — Pour la recherche de l'emploi du perfectif, on voit comment on en est réduit aux indications que peuvent

fournir les composés avec *pa-*, *at-* et *už-*, alternant avec les verbes simples correspondants. Ces indications permettent d'établir ou de confirmer ce qui suit :

1° Le verbe *pradēt* veut après lui l'imperfectif. On a *pradēja mīslīt* « se prit à songer » (Pāsaka), *pradēja tūst* « il commença à lâcher » (Pāsaka), *pradēja kloust* « il commença à interroger » (Pāsaka);

2° On emploie à l'imperfectif les formes verbales suivantes : imparfait d'habitude, gérondif et participe en *-damas*, ex. : *aīdavā* « allait » (Pāsaka); *vogāudavā* « allait à la cueillette » (Pāsaka) d'une part, et d'autre part, *k'el'ū važūajunt* « allant son chemin » (Pāsaka); *pamāta māsķū plānunt* « il vit une ourse allaitant » (Pāsaka); un exemple décisif est, *jām baloukint* « tandis qu'il attendait » (Pāsaka). Au contraire, des formes comme *īstāidžunt*, *adbāgunt*, *atsivājunt* du même texte ne sauraient témoigner en aucun sens puisqu'elles ont toutes des préverbes à sens plein ;

3° D'autre part, le perfectif est employé régulièrement partout où l'action indiquée apparaît comme immédiatement achevée en soi. Ainsi dans *ar žadi pažadēt* « t'engages-tu à promettre » où *žadi* indique l'action simple et *pažadēt* l'action qui crée le fait accompli. De même, dans la même pāsaka, *pōžadāw*. De même encore, dans cette phrase, *gol būvam tāip mēs pažadēte* « telle était probablement notre destinée » où l'idée d'une chose faite une fois pour toutes est particulièrement nette et dans *niebagalāja pabaikt vīt* « il ne put mener à bout sa poursuite » (Pāsaka). C'est conformément à cette règle de l'emploi du perfectif que l'on tend à l'employer à l'impératif, et à l'éviter au prohibitif. On dit, par exemple, *našauk* (Pāsaka) avec un imperfectif, mais *patēstik* (Pāsaka). Toutefois il n'y a là rien de nécessaire et l'on entend des formes telles que *praštik* (Pāsaka). D'autres verbes tels que *mēstik* (Pāsaka), *būkit* (Pāsaka), *aik* (Pāsaka) n'ont pas de forme perfective spéciale. Après les verbes signifiant *prier*, *ordonner*, on tend à employer aussi des perfectifs pour la même raison encore ; on dit *šunta sāvo kūrmānu pasimt* « il envoya son cocher puiser » (Pāsaka); *liēpa ... parašīt* « il ordonna ... d'écrire » (Pāsaka); *prāšām pasakīt* « nous prions de dire » (Pāsaka); la forme très usitée *prāšām sēsītis* est con-

forme à la règle, *s'est* étant de ces verbes qui même simples ont une valeur perfective ;

4° Le perfectif est enfin de règle lorsque le moment où s'accomplit l'action exprimée par le verbe est déterminé par sa rencontre avec une autre action. C'est là peut-être la raison d'être la plus importante des perfectifs, au moins par le nombre de verbes de ce genre qu'elle suscite. C'est en effet de ce type d'emploi que relèvent les perfectifs suivants : *isāi-damas... žvāris paliko vėdui* « en sortant, il laissa les animaux à l'intérieur » (Pāsaka) ; *Jōnas pasikūra pūrti, alā niesęskūbina kurint* « Jean alluma le bain, mais il ne se pressa pas de le chauffer » (Pāsaka) ; *bāgā trėčiū sūtkū ; užbāgo vėl grįtalė ; jājā vėdui ; atrūdā sėnālė... ; pasęsōk'ā* ». « ils coururent une troisième fois jour et nuit ; tombèrent sur une hutte ; y entrèrent ; y trouvèrent un petit vieillard ... et lui racontèrent » (Pāsaka) ; *pradėjā klūnst, tāvas... pasōk'ā..., jė atsōk'ā* « ils commencèrent à questionner, ... leur père dit, ... eux répondirent » (Pāsaka) ; *bō kād būt niežadėjis, tāi būt niepatūdīs* « car s'il ne s'était pas engagé, on ne l'aurait pas lâché » (Pāsaka).

IV

PROPOSITIONS

§ 85. — Le nombre des conjonctions est très restreint dans le dialecte de Buividze qui ne connaît pas de rapports bien raffinés entre propositions. Les interrogations sont introduites par *ar*, ex. : *ar ir pōnas X namie* « Monsieur X est-il chez lui ? » (phr. courante) ; *ar žadė pažadėt* « t'engages-tu à promettre » (Pāsaka), et les propositions directes par *kād* : *kāt*, ex. : *pasāk'ā kāt sargū ir...* « elle dit : je suis malade, et » (Pāsaka) ; par *kād* au début des récits. On se sert, en outre, des conjonctions de subordination suivantes :

Kād, *kāt* devant les discours indirects, ex. : *jėsōko sāvo pūnų kad niemōžna gėrt* « il dit à son maître qu'il était impossible de boire » (Pāsaka) ; *mālā rālės kāt niēbatuė žvarū* « le diable vit qu'il n'avait plus ses animaux » (Pāsaka).

Kāip ou *kāp* « lorsque » placé devant la première proposition et *taip*, *taĩ* « alors » placé devant la seconde introduisent les subordonnées de temps. Souvent elles sont disposées comme il vient d'être dit; ex.: *kāip brólis iš misko, tai tū siŗk* « quand ton frère viendra de la forêt, alors toi, sois malade » (Pāsaka). Mais généralement la première ou la seconde conjonction manque et l'on a: *kāip atōjama, jũ vėlnes iŗ sugōva* « comme elle le reprenait, le diable la saisit » (Pāsaka); *kāip pāmātista sāvā nieprietel'ū, mēstik...* « quand vous apercevrez votre ennemi, jette » (Pāsaka); — *Taĩ pamātā māškū* « alors il aperçut une ourse » (Pāsaka). Ce *taĩ* est susceptible d'être remplacé par le composé *tāitadō* ou par le simple *tadū*, *tadō*; on a, par exemple: *tadō Ana mātā k'aušĩnĩ* « alors Anne jeta l'œuf » (Pāsaka).

Ažu ou *āžo* introduit les subordonnées causatives soit seul, soit suivi de *kur*. C'est ainsi que l'on peut lire *padakavōja ažu ižgėlba* « remercia de l'avoir sauvé » (Pāsaka); *kāt jāĩ dovanoto ažu kuŗ ktoūsa* « qu'il lui pardonne d'avoir écouté » (Pāsaka); ou bien lorsqu'il est suivi de *tu kad*, ex.: *kad niemōžna gėrt šito ındeņa āžo tu kāt niečĩstas* « qu'il était impossible de boire de cette eau parce qu'elle était impure » (Pāsaka).

Bō signifie *car*. Ex.: *bō kad būt niežadėjis* « car s'il ne s'était engagé » (Pāsaka); *bō pirmā aŗ bijāĩd tāvo žvarū* « car auparavant je craignais tes animaux » (Pāsaka).

L'opposition entre deux propositions est marquée soit par ce même *bō*, soit par *atā*, soit enfin par *ō*, dont les deux premiers répondent au *mais* français, et dont le troisième traduit une nuance qui, chez nous, reste sous-entendue. *Bō* exprime une opposition déclarée comme il ressort nettement de l'exemple suivant: *liŗpa vėlnes išāĩt Jōnū iš pirtāis, bō jis atsōk'ā* « le diable ordonna que Jean sortit, mais celui-ci lui répondit » (Pāsaka). *Atā* indique une restriction, ainsi: *Jōnas pasikūra pirtĩ, atā niseseskūbina kuŗĩnt* « Jean alluma le bain, mais il ne se pressa pas de le chauffer » (Pāsaka).

L'emploi de *ō* est un peu plus délicat: il se traduit, en effet, simplement par *et* français et se distingue pourtant fort bien de *iŗ* lituanien. En fait il a, à peu de chose près, le sens de *tandis que*. Ex.: *Žvėrĩs atsėsklōha sāvō Jōnū, ō jis jom pada-*

karója « les animaux saluèrent leur Jean et lui les remercia » (Pāsaka); *Žvērīs sučūpa vėlėnū, sudrōšk'ā ō Jōnas sukūra dīdele ūg'ōku'ū* « les animaux saisirent le diable, le mirent en pièces et Jean alluma un grand bûcher » (Pāsaka); *Jōnas atsik'āta ō joadvarnis iždvasa* « Jean se leva et le corbeau creva » (Pāsaka).

Ir sert à réunir deux propositions; les exemples illustrant son emploi sont trop nombreux et trop clairs pour être réunis ici.

C'est encore *kād*, *kāt* qui amène les subordonnées soit finales, soit consécutives; dans le premier cas il est suivi de l'optatif, dans le second de l'indicatif. Voici quelques exemples : *pradēja prašītis sāvō brōlī kāt jāi dovanōtō* « elle se mit à prier son frère qu'il lui pardonnât » (Pāsaka); *išmīslīja kad jī prašītū* « imagina qu'elle demandât » (Pāsaka); *primók'ā kāt niešugītū* « enseigna à ne pas guérir » (Pāsaka) — *Ažmīgā taip kāt nīgde niebangbūda* « s'endormit pour ne plus jamais se réveiller » (Pāsaka).

De même *kad* sert aussi de conjonction conditionnelle avec *jāi* qui le supplée et *taī* qui introduit la seconde proposition. Ainsi dans les phrases : *kad būt niežadējīs taī būt niepataidīs* « s'il ne s'était pas engagé, on ne l'aurait pas lâché » (Pāsaka); *kāt noīi, taī aīk* « si tu veux, viens » (Pāsaka); *jāi go būtū vilkies piāna, tātadū sugičā* « s'il y avait du lait de louve, alors je guérirais » (Pāsaka). Comme l'on peut voir par ce dernier exemple, *jāi* alterne avec *jāi go*, c'est-à-dire *jāi* suivie de la particule *-gu* et *taī* peut être renforcé par *tadū* qui d'ailleurs est son synonyme : ces formes intensives alternent d'ailleurs avec les formes simples en toute fonction.

§ 86. — La disposition intérieure des propositions n'est pas rigide. Il est pourtant curieux de voir jusqu'à quel point elle obéit à des lois régulières. Elle repose sur les principes suivants :

1° *Absence de toute enclise*. C'est là une loi négative, assez difficile à établir par là même. Elle apparaît pourtant assez clairement grâce aux faits suivants : l'élargissement par adjonction de particules inaccentuées postposées n'existe pas ;

c'est-à-dire que dans un mot comme *jāigo* le sujet parlant reconnaît bien un mot semblable à *jāi* et probablement dérivé de celui-ci, mais sans voir comment. Il n'a plus le sentiment de l'existence indépendante d'une particule enclitique comme *-gu* et ne songe même pas à étendre à d'autres mots le procédé de renforcement qui distingue *jāigo* de *jāi*. En second lieu, il faut relever qu'il n'existe pas de postpositions dans le dialecte de Buividze : c'est là un fait qui apparaît clairement à la lecture de la grammaire de ce dialecte. Enfin il est à remarquer que tous les mots inaccentués que l'on peut relever apparaissent comme proclitiques : l'on a *ir-jóm* ; *su-skleniču* ; *unt-ūpi* ; *iš-ūndeŋa* ; *ar-žadī* ; *kə-namie* ; *ku-palika* ; *ir-irā* ; *ažə-kū* ; *kāipāmatīsta* ; *taitadō* ; et tant d'autres où la proclise est si forte que l'auditeur se trouve obligé d'écrire en un seul les deux mots qu'elle joint.

2° *Toutes les conjonctions ouvrent immédiatement les propositions qu'elles introduisent.* Cette loi, corollaire de la précédente, est amplement illustrée par les exemples qui sont donnés de l'emploi des conjonctions ;

3° *Le sujet précède le verbe.* Il ne manque que lorsqu'il est inutile à la clarté du discours et qu'il fait obstacle à sa rapidité. Il manque, bien entendu, aussi à la forme impersonnelle, ainsi qu'il a été exposé plus haut. Ex. : *Jəs sōko sāvo pōno* « il dit à son maître » (Pāsaka) ; *Pōnas labāi norēja ġert* « le seigneur désirait beaucoup boire » (Pāsaka) ; *Jōnas pradēja mīslit* « Jean se mit à songer » (Pāsaka) ; *Tāip j'is ir padōra* « Ainsi fit-il » (Pāsaka) ; *Tadō Āna māta k'aušmī* « Alors Anne jeta l'œuf » (Pāsaka), toutes phrases où le sujet est exprimé. L'omission du sujet est très caractéristique, au contraire, dans les propositions suivantes : *Bāgā uñtrū sūtkū, vāl uz bāga grītātī, ijējā vėduñ, utrōdā seŋāsni seŋēli* « ils coururent jour et nuit une seconde fois ; tombèrent sur une hutte ; y entrèrent ; y trouvèrent un très vieux petit vieillard » (Pāsaka), où il est toujours question des mêmes personnes. Mais la phrase qui suit celles qui viennent d'être citées est ainsi conçue : *jā-jām vāl pasgōk'ā sāva bādū* « ils lui racontèrent leur infortune » parce qu'il y a eu pause et parce qu'apparaît un nouveau personnage qui va être et est déjà pour le narrateur le personnage principal : le vieillard. Et en effet

on a dans la phrase qui vient immédiatement après : *Jos ištáidžunt dōva k'aušinī* où à son tour le sujet de *dōva* est parfaitement clair à cause du *jós* qui ouvre le nouveau récit ;

4° *Les éléments les plus lourds tendent à être rejetés à la fin de la phrase.* Cette loi doit s'entendre de la façon suivante : les éléments qui entrent dans la composition d'une proposition s'échelonnent à partir du verbe jusqu'à la fin du membre de phrase de telle façon que les plus brefs passent avant les plus longs, et que ceux qui sont isolés précèdent ceux qui sont accompagnés soit de prépositions, soit de déterminatifs, soit de régimes. L'on a donc *ģēra ūndenī šuburnp* « but l'eau avec la bouche » (Pāsaka) ; *māstik pā-kójam šitōs pātanus* « jette ces cendres sous ses pieds » (Pāsaka) ; où *pā-kójam* ne fait qu'un mot, comporte une longueur moindre que le second complément, et n'a qu'un seul accent ; *pasēsōk'ā sāvo niečāsti tōm seňāl'u* « racontèrent leur infortune à ce petit vieillard » (Pāsaka) où *sāvo* n'est qu'une sorte de proclitique, tandis que *tōm* est un démonstratif à sens plein ; *Jōnas nqvāja mālniēon sū sāvo zveviñ* « Jean alla au moulin avec ses bêtes » (Pāsaka) ; *iř givānā spakāinas lik smeřčā* « et vécut tranquille jusqu'à sa mort » (Pāsaka).

Cette règle, par sa généralité même, est très exposée, semble-t-il, aux exceptions. En fait, elle est simplement croisée par d'autres lois plus restreintes, mais plus précises. C'est ainsi que cette phrase *pasimt su-skleničū ūndeņa* « puiser de l'eau avec un verre » s'explique lorsqu'on la rapproche d'une autre, citée plus haut : *māstik pā-kójam šitōs pātanus* « jette ces cendres sous ses pieds » ; elle se comprend bien et apparaît comme une exception plus apparente que réelle lorsqu'on songe à la loi 5. Quant à la position du verbe en fin de phrase, elle est tout à fait exceptionnelle. Elle est due toujours à une inversion, ainsi dans : *mažīr dičvas kaikókī stabūklū padarīs* « peut-être Dieu fera-t-il quelque miracle », qui est une phrase exclamative.

5° *Chaque élément est inséparable de ses déterminatifs* ; il fait bloc avec eux. C'est ainsi que *su-skleničū* est lié à *pasimt* et que *skleničū* l'est en même temps à *ūndeņa* par suite d'une sorte d'imprécision très fréquente, dans les parlers purement populaires. Par exemple on dit *pasimōta tabai*

ničēstas ūndo « l'eau paraissait très malpropre » (Pāsaka), l'attribut tenant ici au verbe et non au sujet : si on l'attribuait au sujet, le verbe *pasimōta* apparaîtrait immédiatement comme impersonnel ; en fait, le sujet est simplement rejeté après le verbe. De même, le pronom possessif et l'adjectif qui se trouvent toujours avant le substantif en sont inséparables ; on a *tóm seňāl'u pasōk'ā sāvo vīsas ničšāstis* « ils racontèrent à ce vieillard tous leurs malheurs » (Pāsaka). Le gérondif occupe une place variable selon qu'il est considéré comme verbe ou comme adjectif : comme verbe il se place après le nom, ainsi dans *vēlēs, susēroīšis, atāja uñt Ōno* « le diable, s'étant recousu, revint vers Anne » (Pāsaka) ; *jām baťoukint, atōlak'ā maškā* « tandis qu'il attendait l'ourse accourut » (Pāsaka) ; *pamāta māškū piānunt vaikūs* « il vit une ourse allaitant ses petits » (Pāsaka). Comme adjectif, on a au contraire *atrōdā tabai saŕgunt'ū šēšerī* « il trouva sa sœur très malade » (Pāsaka).

§ 87. — Des règles exposées jusqu'ici il résulte qu'un certain embarras est fatal dans les cas où se rencontrent deux régimes semblables. Ces cas sont fort rares comme on peut le prévoir dans un parler populaire ; pourtant les exemples qui se sont présentés permettent d'établir que l'on a recours alors à l'inversion ; c'est-à-dire que l'on rejette l'un des deux compléments semblables avant le verbe. Ainsi l'on dit *tq-čāsŕ is-ūndēha kažinkas nosgtvāra jām aŕŕ-barzdōs* « alors un je ne sais quoi, sortant de l'eau, le saisit par la barbe » (Pāsaka), car *is-ūndēha* et *aŕŕ-barzdōs* sont semblables, étant l'un et l'autre introduits par une préposition. De même on dit *kuř šēňl'ū atrōdā ktūpintū prič mādžo ničbagivū* « où ils trouvèrent le vieillard agenouillé auprès d'un arbre et mort » à cause de la faute que l'on commettrait en rejetant *šēňl'ū* après *ktūpintū prič mādžo ničbagivū*, comme il serait inévitable de le faire si l'on ne le plaçait avant le verbe.

§ 88. — Outre l'adjectif et le possessif, il faut encore signaler le génitif comme se plaçant régulièrement avant le substantif. C'est un caractère qu'il convient de rapprocher du fait que les possessifs lituaniens sont des pronoms au génitif, et que ces derniers ont en certains cas une valeur particulière, analogue à celle du premier composant dans les

mots composés allemands. D'ailleurs, la règle énoncée ici ne vaut que pour les génitifs qui ont précisément l'un des deux sens qui viennent d'être indiqués. On dit, par conséquent *vilkies piāna* « du lait de louve, Wolfsmilch » (Pāsaka), *maškōs piāna* « du lait d'ourse, Bärenmilch » (Pāsaka), mais *dōva vidnū sāvo vaikū* « donna l'un de ses petits »; et *paṭanū punčākū* « un bas (plein) de cendres », c'est-à-dire, en allemand « einen Strumpf Asche » et non « einen Aschens-trumpf » (Pāsaka).

§ 89. — Enfin, il convient de noter la *tendance énergique qui ramène au commencement de la proposition le pronom jīs*, à quelque cas et à quelque nombre qu'il puisse être. Cette tendance se vérifie pour ainsi dire à chaque seconde ligne d'un texte quelconque : *ir-jām prīrāik'ā* « et il dut » (Pāsaka); *tāvas jem ir-pasōk'ā* « leur père leur dit » (Pāsaka); *jōs tāvai pabtagastōvā* « leurs parents les bénirent » (Pāsaka); *jōs ištāida seiālis* « le vieillard les reconduisit » (Pāsaka); *jā-jām vāl pasēsōk'ā* « ils lui racontèrent à nouveau » (Pāsaka); *jos-ištāidzunt* « en les reconduisant » (Pāsaka); *jē pakavōja tepōt miškiē* « ils l'enterrèrent sur place dans la forêt » (Pāsaka). Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer à propos de cette tendance, que le mot occupe précisément la place qu'occupait un enclitique indo-européen, sauf quelques cas où il est le tout premier mot; or, si l'enclise a disparu, il a pu en subsister cette trace unique. Les dialectes voisins tendent d'ailleurs précisément à employer à la place du nominatif de *jīs* qui se trouve de beaucoup le plus souvent en tête des propositions, le mot non enclitique *ānas* et à conserver aux autres cas les formes de *jīs*, ordinairement placées plus loin dans la phrase.

§ 90. — Telles sont les tendances principales qui règlent la place des mots dans le dialecte de Buividze : bien entendu, elles n'ont rien d'inflexible, sauf peut-être celle qui règle la position des adjectifs, possessifs et génitifs; sans cela ce ne seraient plus des lois syntactiques. Des lois pareilles sont, en effet, et par définition, soumises aux exigences de l'intelligence et de l'imagination, et leur obéissent pour autant que les formes de la langue ne sont pas blessées et que les exigences de la clarté sont satisfaites. Or, ces formes sont,

comme on l'a vu, très riches dans notre dialecte et la place d'un mot n'est pas nécessaire à l'intelligence de la phrase : aussi le mot tend-il à être énoncé sitôt qu'il se présente à l'esprit du sujet parlant. Dès lors, le déplacement d'un mot n'est pas quelque chose d'exceptionnel, c'est un fait normal : il ne donne pas au mot déplacé une valeur inattendue, frappante ; il témoigne simplement de la marche de l'imagination. Il est donc très curieux que les tendances signalées plus haut se vérifient néanmoins à chaque instant dans le détail et souvent dans l'ensemble. Ce n'est pas tant, en effet, dans les langues où la construction supplée à la morphologie que dans celles où la construction est libre qu'il est intéressant de rechercher et remarquable de trouver des lois syntactiques.

TEXTE ET LEXIQUE

PĀSAKA ¹

Būva seņh bagótas pōnas irjām prīvāik'ā išvaižót toļemoñ k'elōnan. Greitō čāsu išcažōvā ir k'el'ū važūājunt jīšet norējā labāi gārt. Privāžāvā up'ēli; ir sūntā sāvo kūrmānū pasimt susklenčēi āndeņa. Prējā kūrmānas untūpī; pasimōta tabāi niečēstas ūndo; jēsōko sāvo pōno kaduēmōžna gērt šito ūndeņa, ažotukāt niečēstas. Pōnas tabāi norēja gērt; pāts priē ūpās atsigula ir gēra ūndenī subīrno. Tēčāso išūndeņa kažinkas nošetēra jām ažoharzdōs; ir klāūsā aržadi pažadēt mōh kū namiē niēpalēkāi. Pōnas pradēja mīslūt kūpalika tas irīra. Ir pasāk'ā pōžadāp. Bō kād būt niežadējis tāi būt niepalāidīs. Ir liēpa īp'āt mažōjen pīšten ir parāšit untūndeņa kāt tikrā pažadējā. Taip jīs ir padōra jī polāida, irīes novažāva kūr būva mīslūta.

Paskuñ sugrīža namō ivatrōdā ģimušus vaik'ēlus, jēs labāi dižāi pērsegunda; soprōta kad jēs jōs pažadējā. Šitā vaik'ēli linksmi ānga. Jem vardāi būva cienām Jōnas untrām Ōna. No aštintū matū pradējā tāist mokītis īskolōs, labāi gārāi ājā mōkstas. Mātā ir īrjō reiks atādōt. Jū tāvas tabāi markōknuas vaikaī pradēja klōust, ažokū mūsū tēvēlis tāip markōknuas. Prāšām pasakīt ar mēm mōkstas niešīvadū ar kitū prīčīnu. Tāvas jem īrpasōk'ā kāt āš jum nieužģīnaušus pārdačau vēlhu, jē atsōk'ā goļ būvam taip mēs pažadēte priējātas čāsus irjā pradējā pōtīs iš nāmo išāit. Jem

1. *Notes générales.* — La ponctuation est celle du narrateur; on a tâché de marquer ses pauses et arrêts plus ou moins longs par le point, le point et virgule, la virgule. Il n'y a donc pas de deux points ni de guillemets; les discours directs sont toujours introduits par une conjonction et ne sont pas distingués autrement. — On a écrit en un seul mot les groupes de mots qui se prononçaient d'un seul trait et où les deux mots étaient unis au point de n'être absolument plus distingués à l'audition. — L'intonation n'est marquée que sur les tranches accentuées; l'accent n'a pas été indiqué à part, comme il l'a été ci-dessus dans la grammaire.

priek'āpa mōtena sukōrū irkētū vesōk'ū sōtaīsa vālgimn. Jōs tāvai pabtagaslōvā iristāida ; jā bāgā trīs dienās pār gīrū ir uzbāgā eiāno pustēlniko gritālī. Ijējā vēduņ ir atrōdā sanū seņālī, pasēsōk'ā jā sāvā bādā. Jōs istāida seņālis ir dōva patanū punčākhū. Ir pasōk'ā kāip pāmatīsta adbhāgunt sāvā niēprietel'ā māsīk pākōjam šītōs pātanus. Mažīr diēvas kai-kōkī stabūktū padurīs. Bāgā untrū sūtkū vāl uzbāga gritālī, ijējā vēduņ, atrōdā seņāsnī seņālī. Jājām vāl pasēsōk'ā sāvā bādū. Josistāidžunt dōva k'ausīnī. Ir pasōk'ā kāip pāmatīsta sāvā niēprietel'ā mēstik jān pākōjām. Bāgā trēzū sūtkū uzbāgā vāl gritālī. Jējā vēduņ atrōdā seņālī tabai sānā. Pasēsōk'ā sāvō nieščāstī¹ tōm seņāl'u. Uūt rītōjus istāidžunt dōva jēm abrūsū ; ir liēpa kāpāmatīsta adbhāgunt sāvō niēprietel'ā pat'astik skārsāi k'el'ū. Padākavōjā ir isāja, niēužīgā pāmōta sāvā niēprietel'ā atsīrājunt. Jōnas māta palanūpunčākhū ir pasidōra tabai didelīs mūras. Vāhies niebagatāja jū pabāikt ēit. Parlak'ā pāklon atsīnāšā kījū ir kōttū, īskīta skūtī pār mūrū, pārīnāšā adga'a pasūdžos irrāl vija. Bājā pavītie, tudū Ana māta k'ausīnī. Pasēdōra tabai slidūs lādus kōd jū vāhies niebagatāja pavīt, vīsas susekrūvena ir grīža nāmā.

Laidu² untrū vālnū vītis, bājā privītie tudū jā pōtasa abrūsū. Pasidōra platē tabai ūpā. Niebagatāja vāhies pēret pār ūpī. Jēstī ēratlikā, jā bāgā tōl'ō. Pāmāta gritālī, ijējā vēduņ, atrōdā seņālī ir prēsēnāl'u bōttū šūnālī³. Tōm seņāl'u pasōk'ā sāvō vīsas niēščāstis, tabai seņālis nusidī'ra īs stabuklingo atsītikīmo ir sōk'ā būkit māna rāikāis. Jā sēsēgōd'a ir tēnōs gīvāna ; seņālis aīlavā medžōtū ir vienō kārto isāja miškañ ir niebagrīža. Adbhāgo jō šuvū nāmo īšekūnda Jōnū ažōskvārna ir nūcadu kuī seņālis⁴ atrōdā klūpintī priē mādžo niēbagivū. Jē pakavōja tēpōt miškiī. Ir abudū toī'aū gīvāna. Jōnas aīlavā medžōtū ō Ōna vogoūdavā ; vienakārī parūpā Anāi atimītie tās abrūsas, kāip atōjama jū vāhies ir sēgōva.

1. Corrigé par la suite en *nieščēstī* par le narrateur lui-même.

2. *Laidu* avec *l*.

3. L'accentuation de ce mot est suspecte : le narrateur avait dit *šūnelī* pour *señelī* et s'est aussitôt corrigé : mais il s'est trompé aussitôt après de la même manière. et a prononcé *señelī* pour *šūnelī*. En reprenant il a accentué *šū* — qui est la syllabe distinctive du mot.

4. Corrigé en *señēl'ū*.

*Parsivada*¹ nāmo toñ grītatañ². Ir jāñ vālnēs prikatbājā kāip brōlis³ īs mīško taitū sīrk. Ir prašīk vīlkies piāna; jīs mīsl'a kadjī vīlk'ā sadrāskis. Atājā brōlis īs mīško, atrōdā saīgunt'ū sāvā šēserī ktānsa kastaū trā, jī pasāk'ā kāt sargū īmōh prīsēsapnōva jāigō bītū vīlkies piāna tātadū⁴ sugīcā, jīs jū dedži mīlāja. Tō īšāja mīškañ ir pāmōta vīlkī pījānunt sāvō raikūs. Norēja šaut vīlk'ā atsīliepa Jōnā našāuk koreīks dāāsu ir unt pōmāčus pribūsu. Jōnas prijāja arlīn, pasimēlžā piāna ir paīnāšā šēserī. O jān vīlk'ā dōva vīānū sāvō raikū. Irjes bāgā kartu sū Jonā. Māta vālnēs kadjō niespdrōsk'ā vīlk'ā. Liēpa tōlō sīrkt Ōnū ir prašītie maškōs piāna. Atāja īs mīško Jōnas, atrōdā labai saīgunt'ū šēserī. Ir vāl jī prōšā maškōs piāna. Isāja īeškotū piēnū⁵; tāi pamāta māškū pīānunt raikūs. Mīstīja šaut maškā prakatbāja, Jōnā našāuk, koreīks dāāsu ir unt pāmāčus brūsu. Pasimēlžā piāna paīnāšā nāmā pōdava sēserī. Sasosugjāra kāip sīrgo ir tabasaīrga, bojā vēlnēs prīmōk'ā, kāt niesugītū. Ō maškā jān dōva sāvō vīānū raikū ir tasvaīkus ājā sujām droūk. Vālnēs mōta kad maškū nusudrōsk'ā, liēpa prašīt Anū sōkālō k'aūšīnū. Tāip Jōnas īpādōra ō sōkātas pōdava k'aūšīnū ir pāts rōzo āja sū Jōnu. Vālvēlnēs īsmīstīja kadjī prašītū īs mālnīcās miltū nō trējū gīrnū. Jōnas norāja mālnīcōn sū sāvō žvērīm, ījējā vēduū, gōva miltū, īšādamas īs mālnīcās jīsžvēris palīko vēduū. Parēja nāmo sumiltās, mātā vālnēs kāt nīrbaturē žvārū, īslīnūdā īs āzupeč⁶ō īr sučōpa Jōnā. Ir sōkā ās tō niebapatāisu hō pirmā ās bijāiā tāvo žvanū ō jēs atsōk'ā, patōuk kū dabaī, manī draskīse; ōšā pīrma īšēvanōvošu. Vēlnēs dōva vālū. Jōnas pasikōra pīrtī. Atā nieseskūbīna kurīnt, vīs tōuk'ā adbāgunt sāvō žvārū. Jām batōukīnt atōlak'ā maškā. Ō paskuū vīlķas, šuvā īr sōkālas; jīs tabaī

1. Le narrateur avait commencé sa phrase autrement, par le participe *parsivadāmas*, mais s'est repris aussitôt après l'avoir prononcé.

2. Ce mot a été prononcé deux fois; d'abord *grītatan* puis *grītatañ*.

3. Après *brōlis* il y avait *atais*; ce verbe a paru alourdir la sentence aux yeux du narrateur qui l'a supprimé en se reprenant.

4. A la place d'un *taip* qui ne semblait pas assez énergique.

5. Ce petit membre de phrase réunit deux accentuations surprenantes: *īeškotū* et *piēnā* pour *īeškōtū* et *piēna*. Elles sont toutes deux exceptionnelles et proviennent de l'inattention du conteur arrivé à cet endroit de son récit. Ce sont d'ailleurs des fautes faciles phonétiquement.

nusīdzuģā. Maškā atsestōja priēp'ietāi ō šūtāi visi pirtī, atāja
 vēlēs sū Ōnu uūt pirtī irliēpa vēlēs isāt Jōnū išpirtāis.
 Bō jis atsōk'ā, kāt nori tai aīk utmaā ō ās uūt tō nieisu.
 Vēlēs iģēja priēp'ietan, tai maškā suēpa gēāben, paskuñ
 irkiti ō sōkālas sū gūrkl'ā ismūšā vēlū duūtis; kāip vēlū
 sudrōsk'ā tai Āna pasijāma viānū duūtī. Ir parājā nāmo.
 Pradēja prašītis sāvo brōtī kat jāi dvanōtq ažuķu ktoūsa
 vēlū. Jōnas dvanōja; jī pradēja Jōnq ieskōt gōtūcū īkišā
 aūšēn duūtī. Jōnas irōžmīgā tāip kāt nūgde niebanqhbūda,
 vēlēs susērošis atāja uūt Ōno. Tadū Jōnū idēja ģetāžinēn
 grabañ irpō didel'u k'ālmū pōkišā; žvārīs mōta kadnieb'ērā
 Jōnā, pradēja ieskōt, maškā atrōdā pō k'ēlmū. Sōšauk'āta-
 vōrščūs atā grōbū atadarīt niegotāja. Tadū nubāģā kōtēan,
 atsīnāšā rāptās ir kūjū, atadōra grōbū; atrōdo Jōna ausī
 duūtī. Nīēhūva kōm ištrāukt. Vīlķas pap'ōra kumūtī, išrieta
 dubliūis irliēnda vēduñ. Atskrūdā jōadvarnis pradēja tāt
 kumūtī; vīlķas jī sēģōva, nīnāšā uūt grōbū irliēpa, trāuktie
 duūtī; kāip ištrāuk'ā Jōnas atsik'āta ō jōadvarnis izdvāsa.
 Āi, sōkā Jōnas, tahaī gardži mēģōjā; atsōk'ā žvērīs kāt bu-
 vāi aģmūģis āmžēnā. Tadq parēja namō iratrōdā vēlū sū
 sēserēn grīcāi. Žvērīs suēpa vēlū sudrōsk'ā ō Jōnas sukōra
 dideli ūģhāķurū. Ir vēlū sudēģēna droūgal sū Ānq. Žvērīs
 atsektōna sāvo Jōnu, ō jis jāim padāķarōja aģū izģēlba jēmū
 nq smeīča ir suģrīža nāmo sāvo tēvīnan ir ģivānā spūķāinas
 liksmeīčā.

TRADUCTION

CONTE

Il y avait autrefois un seigneur riche et puissant, qui dut partir pour un long, long voyage. Il était parti rapidement et allant son chemin, il eut grande envie de boire. Il arriva à une rivière et envoya son cocher puiser de l'eau dans un verre. Le cocher s'approcha de la rivière ; l'eau paraissait très malpropre ; il dit à son maître qu'il était impossible de boire de cette eau, parce qu'elle était malpropre. Le maître, lui, avait grand'envie de boire ; il s'étendit lui-même au bord de l'eau et but à même. Alors un je ne sais quoi sortant de l'eau le saisit par la barbe et lui demanda : « T'engages-tu à me promettre ce que tu n'as pas laissé chez toi ? » — Le seigneur se prit à songer que ce qu'il avait laissé existait bien réellement ; et il dit : « Je promets. » En effet, s'il ne s'était pas engagé, le diable ne l'aurait pas relâché. Celui-ci lui ordonna aussi de se faire une entaille dans le petit doigt et d'écrire sur l'eau qu'il avait bien réellement promis. Ainsi fit-il ; on le relâcha ; et il arriva là où il était dans son intention d'arriver.

Dans la suite il revint chez lui et y trouva des enfants nés entre temps. Il eut grand'peur et il comprit qu'il les avait promis. Ces enfants grandissaient gaiement. Ils avaient pour noms, l'un Jean et l'autre Anne. A partir de huit ans, il commença à les envoyer apprendre à l'école, ils apprenaient fort bien. Il vit qu'il était nécessaire de les livrer. Leur père étant tout soucieux, les enfants commencèrent à interroger. « Pourquoi notre père est-il si soucieux ? Dites-nous, s'il vous plaît, si c'est notre travail qui ne va pas ou si c'est quelque autre chose ? » — Le père leur dit : « C'est que je

vous ai vendus au diable, quand vous n'étiez pas nés encore. » Ils répondirent : « Probablement nous étions destinés à être livrés dans les temps passés », et d'eux-mêmes ils se préparèrent à sortir de chez eux. Leur mère leur fit cuire du biscuit et leur prépara toutes sortes d'autres provisions. Leurs parents les bénirent et les envoyèrent.

Ils coururent pendant trois jours à travers la forêt et rencontrèrent la hutte d'un ermite. Ils entrèrent et trouvèrent un vieillard tout vieux ; ils racontèrent leur infortune. Le vieillard les renvoya et leur donna un bas de cendres et leur dit : « Quand vous verrez vos ennemis accourir jetez ces cendres sous leurs pieds : peut-être Dieu fera-t-il quelque miracle. » Ils coururent une deuxième fois vingt-quatre heures ; ils rencontrèrent une nouvelle hutte ; ils entrèrent et trouvèrent un vieillard encore plus vieux. De nouveau ils racontèrent leur infortune. Et en les renvoyant il leur donna un œuf, et dit : « Quand vous verrez votre ennemi, jetez-lui cet œuf sous les pieds. » — Ils coururent une troisième fois vingt-quatre heures ; ils rencontrèrent à nouveau une hutte ; ils entrèrent ; ils trouvèrent un vieillard tout à fait vieux. Ils racontèrent leur infortune à ce vieillard. A l'aurore, tout en les renvoyant il leur donna un essuie-main ; et leur fit cette recommandation : « Quand vous verrez votre ennemi accourir, étendez ceci en travers du chemin. » Ils remercièrent et partirent. Peu après ils aperçurent leur ennemi, qui venait à leur poursuite. Jean jeta le bas de cendres et voici que s'éleva un mur immense. Le diable ne put mener à bien sa poursuite ; il s'élança en enfer, rapporta sur soi marteau et ciseau et perça un trou à travers le mur. Il rapporta les outils et reprit sa poursuite. Il allait l'achever. Alors Anne jeta l'œuf et voici que parut un champ de glace très glissant, si bien que le diable fut incapable de les pourchasser. Il s'ensanglanta tout en entier et revint chez lui.

Il envoya un autre diable à leur poursuite. Celui-ci finissait par les atteindre lorsqu'ils étalèrent l'essuie-main ; et voici que parut un très large fleuve. Impossible au diable de traverser ce fleuve. Il était là et y resta. Pour eux, ils coururent plus loin. Ils virent une hutte ; ils y entrèrent, y trouvèrent un vieillard et auprès un petit chien blanc. Ils racon-

tèrent à ce vieillard tous leurs malheurs. Il s'étonna beaucoup de leur miraculeuse aventure et dit : « Soyez mes enfants. » Ils consentirent et vécurent là-bas chez lui. Le vieillard allait chasser et un jour il sortit dans la forêt et ne revint plus. Son chien accourut chez lui, saisit Jean par un pan d'habit et le conduisit à l'endroit où ils trouvèrent le vieillard agenouillé auprès d'un arbre et mort. Ils l'enterrèrent sur place dans la forêt, et continuèrent tous deux leur vie. Jean allait à la chasse et Anne à la cueillette. Un jour, Anne eut l'idée de reprendre l'essuie-mains ; mais tandis qu'elle le reprenait le diable la saisit. Il l'emmena chez elle dans sa hutte. Là le diable lui parla ainsi : « Quand ton frère rentrera de la forêt, alors sois malade et demande du lait de louve. » Il pensait que la louve le déchirerait. Le frère revint de la forêt et trouva sa sœur malade ; il demanda : « Qu'as-tu ? » Elle lui dit : « Je suis malade ; et j'ai rêvé que si j'avais du lait de louve je guérirais. » Lui l'aimait beaucoup ; il sortit dans la forêt et vit une louve allaitant ses petits. Il voulut tirer ; la louve s'écria : « Jean, ne tire pas ! Ce qu'il faudra, je le donnerai, et je te secourrai. » Jean vint auprès d'elle, et ayant trait son lait le porta à sa sœur. La louve cependant lui donna l'un de ses petits qui courut ensemble avec Jean. Le diable vit que la louve ne l'avait pas déchiré. Il ordonna qu'Anne continuât à être malade et demandât du lait d'ourse. Jean revint de la forêt ; il trouva sa sœur très malade qui, à nouveau, lui demanda du lait d'ourse. Il partit chercher le lait et vit une ourse allaitant ses petits ; il pensa tirer ; l'ourse lui dit : « Jean, ne tire pas ! Ce qu'il faudra, je le donnerai et je te secourrai. » Ayant trait le lait, il le rapporta chez lui et le donna à sa sœur. La sœur le but, mais elle continua à être malade comme auparavant, car le diable lui avait donné le précepte de ne pas guérir. L'ourse, elle, donna à Jean l'un de ses petits, et celui-ci alla avec Jean. Le diable vit que l'ourse ne l'avait pas déchiré ; il ordonna à Anne de demander un œuf de faucon. Ainsi fit Jean, un faucon lui donna l'œuf et s'en vint lui-même avec Jean. De nouveau le diable imagina qu'elle demandât, venant du moulin, de la farine ayant passé par trois paires de meules. Jean alla au moulin avec ses bêtes ; il y entra ; prit la farine,

et sortant du moulin, laissa ses bêtes à l'intérieur. Il arriva chez lui avec la farine ; le diable vit qu'il n'avait plus ses bêtes, se glissa de derrière le poêle, saisit Jean et dit : « Je ne te lâcherai plus maintenant ; auparavant j'avais peur de tes bêtes. » Mais Jean lui répondit : « Attends un peu ; tu me déchireras ; mais moi je vais prendre d'abord un bain. » Le diable lui donna la permission. Jean alluma l'étuve ; mais il ne se hâtait pas de la chauffer et attendait toujours ses bêtes. Tandis qu'il attendait l'ourse accourut et ensuite le loup, le chien et le faucon. Il se réjouit beaucoup. L'ourse se plaça dans l'entrée et tous les autres dans l'étuve elle-même. Le diable s'en vint avec Anne vers l'étuve et il ordonna à Jean d'en sortir. Mais celui-ci répondit : « Si tu veux, viens toi-même vers moi ; quant à moi je n'irai pas à toi. » Le diable pénétra dans l'entrée ; alors l'ourse le saisit à bras-le-corps, puis tous les autres, tandis que le faucon lui arrachait les dents avec son bec. Lorsqu'ils eurent mis le diable en morceaux, Anne prit une dent et s'en alla chez elle. Elle se mit à prier son frère de lui pardonner d'avoir obéi au diable. Jean pardonna. Elle commença à chercher sur la tête de Jean et lui insinua la dent en l'oreille, et Jean s'endormit si bien qu'il ne se réveilla plus. Le diable s'étant recousu revint vers Anne. Ils mirent Jean dans un cercueil de fer et le glissèrent sous une grosse souche. Les bêtes s'aperçurent qu'il n'y avait plus de Jean. Elles se mirent à le chercher. L'ourse le retrouva sous la souche. Elle appela ses camarades, mais aucun n'était capable d'ouvrir le cercueil. Alors on courut dans une forge, on en rapporta des tenailles et un marteau. On ouvrit le cercueil, et on trouva dans l'oreille de Jean la dent. Il n'y avait personne pour l'extraire. Le loup saigna une jument, en tira les intestins et se glissa en elle. Un corbeau vint en volant, et commença à picorer la jument. Le loup le saisit, le rapporta vers le cercueil et lui fit extraire la dent. Comme il l'extrayait Jean se redressa et le corbeau creva. « Ah ! dit Jean, comme j'ai dormi de bon cœur. » Les bêtes lui répondirent : « Tu t'étais endormi pour l'éternité. » Alors ils revinrent chez lui et trouvèrent le diable avec la sœur dans la chambre commune. Les bêtes saisirent le diable, le déchirèrent, tandis que Jean allumait un grand tas de bois ;

et ils brûlèrent le diable avec Anne. Les bêtes firent leur révérence à Jean ; celui-ci les remercia de ce qu'elles l'avaient sauvé de la mort et retourna dans sa maison paternelle où il vécut tranquille jusqu'à sa mort.

LEXIQUE

Dans ce lexique sont réunis tous les mots dialectaux contenus dans la grammaire et la pāsaka qui précèdent. Il ne renferme donc rien qui ne soit usité dans le parler de Bui-vidze mais ne prétend nullement donner une image, même approchée, du vocabulaire réel que possèdent les gens du pays.

Les abréviations y sont les mêmes que celles que l'on a rencontrées jusqu'ici. On a marqué d'un astérique les mots qui n'ont encore été signalés, à notre connaissance, par aucun auteur, et ceux qui se sont présentés avec un sens nouveau. Les explications données sont celles des Litvaniens du pays; les traductions en russe, polonais, lette ou allemand ont été ajoutées là où manquait l'équivalent français.

A côté de chaque substantif on a indiqué entre parenthèses à quel type d'accentuation il appartient. Les abréviations *Mob.* et *Im.* désignent la première le paradigme mobile et la seconde le paradigme immobile, tels qu'ils ont été établis par M. F. de Saussure (I. F., VI, *Anzeiger*, p. 158 et suiv.). De plus, on a joint aux substantifs, chaque fois qu'il était possible, une forme (l'accusatif généralement) autre que le nominatif qui permit de déterminer l'intonation propre de chaque syllabe capable de porter l'accent : ainsi *Duntis* (*duñtĩ*).

Enfin l'ordre suivi est celui de l'alphabet latin : on a simplement placé chaque lettre pourvue d'un signe diacritique après la simple correspondante : *ā* après *a*, *š* après *s*.

De même que dans la pāsaka, l'intonation n'est marquée que sur les tranches accentuées.

A

abrūsas (Im.) : essuie-mains.

abudò, fém. *abūdē* : tous deux, toutes deux. Se trouvent aussi accentués *abūdø*, *abūdē*.

atgāl'a : en retour. Cf. K. L. D., s. v. *atgaliõ* et *Juškevič atgaló* s. v. *atgàl*.

ai : ah !

ainù, *ājañ*, *ait* : aller (= *cinà*).

akmuā acc. *ākmenī* (Mob.) : pierre, roche (*Grammaire*, § 45) (= *akmū*).

alā : mais (= *alē*). *alā* est le mot polonais *ale* articulé à la lituanienne, avec un *l* devant un *e*.

anōks : de ce genre-là ; (qui est fait) de cette manière-là. V. plus bas *sitōks* (*Grammaire*, § 52).

ai : est-ce que ? ; ou bien (*Grammaire*, § 85).

**arāwka* (Im.) : eau-de-vie. Cf. russe *gorēlka*.

artīn : plus près (= *artyn*).

arīādas (Im.) : casier à grains à l'intérieur de la *klētis* (v. ce mot) ; lette *arohds* et *apzirknis*. Un tel casier sert éventuellement de logement (en été) (= *arūdas*).

aš : pronom de la première personne (*Grammaire*, § 46).

aštuñtas : huitième.

at- : préverbe (*Grammaire*, § 73).

ata- : préverbe (*Grammaire*, § 73). Cf. *Juškevič* s. v. *at-*.

atsitikimas (Im.) : accident. Cf. M. Z., s. v. *atsitikims* et *Juškevič* s. v. *atsitikimas*.

augu, *augo*, *dukt* : pousser, grandir.

ausis (*aūsī*) (Mob.) : oreille.

āž- : préverbe (*Grammaire*, § 73).

āž : préposition et préverbe (*Grammaire*, § 72-73).

ažūpečis (Im.) : la place qui se trouve derrière le poêle, entre celui-ci et le mur ; lette *aiskrāksne* ; russe *zapēček*. Cf. K. L. D., s. v. *ūžpeczīs*, cité d'après Nesselmann, p. 281. Cf. aussi *užpeczkis* dans M. Ž. et dans L. B.

Å

āmžēnā : à jamais (= *amžinaĩ*).

ānas : celui-là.

B

badà (*bādũ*) (Mob.) : misère. A comparer peut-être avec *bēda* (K. L. D.), *bēda* (*Juškevič*) et enfin *bēda* (M. Z.).

bāgu, *bāgo*, *bākt* : courir.

baigũ, *baigau*, *baĩkt* : mener à fin.

barzdà (*barzdũ*) (Mob.) : barbe.

bažnīce (Im.) : église (= *bažnyčia*).

bā : (*ba*) : préverbe (*Grammaire*, § 73).

bāgōtas : riche et puissant.

beržinas (Im.) : bois de bouleaux ; r. *berėznik* et *bereznyak* (= *berėžynas*).

bijaũ, *bijojau*, *bijot* : craindre. Cf. *bijoti* (M. Ž.), en face de *bijotis* (K. L. D. et *Juškevič*).

blagaslovõ, *blagaslobaũ*, *blagaslovīt* : bénir. Recueilli déjà à Popel' par M. Bezzenberger (*Litauische Forschungen*. Daina, n° 4, str. 5). Polonais *blagoslawić*.

bõ : car (*Grammaire*, § 85). Cf. L. B. et *Juškevič* s. v.

bõltas : blanc (= *baltas*).

brīčkà (*brīčkũ*) (Im.) : voiture légère sur quatre roues et sans ressorts. Polonais *bryczka*, russe *brīčka*.

brīkas ou *brikà* (Im.) : voiture de charge sans ressorts. Cf. Schleicher, cité par K. L. D., s. v., *brika*, ainsi que M. Ž., *Juškevič* et *Brückner* qui compare pol. *bryka*.

brōlis (Im.) : frère.

bundũ, *budõ*, *bũst* : s'éveiller.

burnà (*buřnũ*) (Mob.) : bouche.

Č

čē : ici (= *čia*).

čāsas (Im.) : temps (= *čiēsas*).

čīstas : pur, propre (= *ezyštas*).

čūpu, *čupō*, *čūpt* : saisir. Cf. *Juškevič* s. v., *čūpti*, *čūpu*.

Kurschat ne connaît que le vocalisme radical -*ó*- (K.

L. D.) ou -*ū*- (K. D. L.), Miežinis (M. Ž.), celui en -*ū*-.

Mais M. Leskien (Ablaut, p. 294) relève *ežūpti* dans les M. L. G., I, 369.

D

dabaĩ : maintenant ; maintenant seulement.

dadū, *dējan*, *dēt* : poser (= *dedū*).

dākaróju, *dākaróju*, *dūkarót* : remercier (= *dākaróju*).

darō, *darau*, *darūt* : faire (= *daraū*).

daržinā (*daržinī*) (Mob.) : fenil ; abri pour le fourrage. Cf.

Juškevič et M. Ž., s. v., *daržinė*, r. *sėnorėl*, p. *sklad na siano*.

daržinūkas (Im.) : jardinier (= *daržininkas*).

dėginu, *dėgino*, *dėgint* : brûler (sens actif).

dėšim : dix (*Grammaire*, § 55, 71).

dėšintas : dixième (*Grammaire*, § 55).

dėšintis (Im.) : dizaine (*Grammaire*, § 55, 71).

didelis : grand.

didisai : le médius ; le grand doigt (*Grammaire*, § 54, 68).

didžā, *didžė* ou *didži* : grandement.

dienā (*diēnū*) (Mob.) : jour.

diēvas (Mob.) : dieu (= *dīvas*).

dīrbu, *dīrbo*, *dīrpt* : faire.

dīvū, *dīvau*, *dīvīt* : s'étonner. Cf. *dīvyju* (K. L. D.).

doūk : beaucoup (= *daug*) (*Grammaire*, § 65).

dāvanóju, *dāvanóju*, *dāvanót* : remettre ; pardonner (= *dovanóju*).

draskō, *drask'aū*, *draskūt* : déchirer (= *draskaū*).

droūgal : ensemble.

droūk : avec ; ensemble. Cf. *Juškevič*, *drauge*, et K. L. D., *draugė*.

dū : deux (*Grammaire*, § 55, 56).

dūādu, *da'vaĩ*, *dūāt* : donner (= *dūdu*).

dublīs (*dūblī*) (Mob.) : ventre. Ce mot n'est cité que par *Juškevič*, s. v. *dublīs* et se rattache, comme il sem-

ble très probable, à la série de *dumbù* : *hohl werden*, *einsinken*, relevée par M. Leskien, *Ablaut*, p. 295, qui cite d'après M., I, 225 (B. d. N., p. 463), une forme très proche : *dublės*.

**dublīnei* (Im.) : intestins. C'est un dérivé du mot précédent, selon le procédé signalé par M. Leskien (B. d. N., p. 402).

**dukčā* (*dūktērī* (Mob.) : fille (= *duktē*).

duŋgēs et *duñčes* (Im.) : toit. Cf. K. L. D., s. v., *dañktis*, *Juškevič*, s. v., *dągtis*.

duntis (*duñtī*) (Mob.) : dent (= *dantis*).

drášù, *dvēšaũ*, *dvēst* : crever ; mourir en parlant des animaux (= *dvesiũ*). Pour *drášù* on a aussi *drasù*.

dvīdršim : vingt. Cf. pour ce mot et ses dérivés *Grammaire*, § 55, 71.

džaugūās, *džaugaũs*, *džauktis* : se réjouir (= *džiaugūs*).

G

gal'ù, *galėjau*, *galėt* : pouvoir ; être en état de ; können (= *galiti*).

galvā (*gólrvā*) (Mob.) : tête. Sur le -w- cf. *Grammaire*, § 17.

gardži : avec appétit. Adverbe tiré de *gardūs*. Cf. K. L. D., *gardžiai*, s. v. *gardūs*.

gānuu, *garvō*, *gaut* : se procurer. En composition avec *sũ* = saisir.

**g'ālažimis* : en fer. Cf. M. Ž., s. v. *gelazimis*. Kurschat dans son Dictionnaire lituanien-allemand ne donne que *geležinis*.

g'ātbu, *g'ālbėjau*, *g'ālp* : aider (= *gėltu*).

g'āmù, *g'imaũ*, *g'imt* : naître (= *gėmù*).

g'ānù, *g'inaũ*, *g'iũt* : pousser (le bétail) ; treiben (= *gėmù*).

g'āras : bon (= *gėras*). Adverbe *g'ārāĩ*.

g'ārù, *g'ėrau*, *g'ėrt* : boire (= *gėrù*).

g'ido, *g'idėau*, *g'idũt* : guérir (actif) (= *gydau*).

g'ijù, *g'ijaũ*, *g'it* : guérir (neutre) (= *gyjũ*).

g'irė : forêt profonde ; r. *púšča* (= *giriũ*).

gīrnas (Im.): la paire de meules.

aīvanū, gīvanō, gīvint: vivre; habiter (= *gyvenū*).

gīvas: vivant (= *gyvas*).

**glāben*: à bras-le-corps. Adverbe correspondant à *glēbīs*: brassée. Ce dernier mot se retrouve chez Kurschat, s. v., *glēbys* (K. L. D.).

gōd'os, gōd'aus, gōdītis: s'accorder; consentir. Cf. K. L. D., s. v., *gādyjās*.

gōrbīnu, gōrbīno, gōrbint: louer (= *gārbīnu*).

gol: peut-être. Cf. M. Ž., s. v., *gal*.

**graiņče* (Im.): frontière entre états. Cf. r. *granica*.

**grābas* (Im.): cercueil, et non *tombeau*; fosse (*Grab*).

grāitas: prompt (= *greitas*).

grīče: chambre commune où se trouve le poêle. Le sens de ce mot est très strict. Au double point de vue de la forme et de la définition il est cependant inséparable de *grīča, bäckerei* (Geitler); de *grīcze*, r. *pek'jarnja, izba* (M. Ž.); de *grīnczė, kleineres Haus, besonders Bauernhaus* (L. B., s. v.). En effet, la forme *grīčā* du Lituanien oriental semble être au žemaitė *grīcze* et à *grīncze* ce que *dařžinīkas* est à *dařžininkas*. Cf. aussi *Gryniczia, Gesindestube, Rauchkammer* (Nesselmann, p. 271) et *gryniczė* qui signifie *Gesindestube* chez Ruhig, Mielcke et Szyrwid.

grīštū, grīžai, grīšt: revenir (= *grīštū*).

grītālā (Im.): hutte, chaumière. Cf. *grīče* ci-dessus.

**grīvenas* (Im.): pièce de 10 kopeks; r. *grīvna, grīvennik*. Cf. K. L. D., s. v. *grivinā*, et *Brückner*, p. 85.

-gul'ós, -gul'aūs, -gultis en composition avec *at*: se coucher, s'étendre (= *guliū*).

gūrbāi (Im.): étable. Cf. K. L. D., s. v. [*gurbas*].

**gurklis (gūrklī)* (Möb.): bec, et non *Kropf* (= *gurklīs*).

gūstū, gundō, gūst: avoir peur. Cf. K. L. D., s. v., *gastū*.

I

i: préposition et préverbe (*Grammaire*, §§ 72, 73).

iáško, ieškójan, ieskót : chercher (= *jěszkau*). Pour l'intonation initiale et la prononciation du groupe *-ie-*, cf. *Grammaire*, § 28, et aussi Brugmann (L. B., p. 282) qui a noté *jýűszkau* en face de *iűszkót*.

imű,     , imt : prendre.

ir : et (*Grammaire*, § 85).

is : préposition et préverbe (*Grammaire*, §§ 72, 73).

J

j   : si. Conjonction (*Grammaire*, § 85).

j    s (Im.) : b  uf (= *j  ut  s*).

j  ujes (Im.) : endroit o   l'on s  che les c  r  ales au moyen d'un po  le; cf. *Kor  darre*; lette *rihja*; russe *or  n*; cf. *j  uja* (K. L. D., s. v.) et la traduction de Kurschat : *in Sam. eine Scheuer mit einem Ofen*.

j  unas : jeune.

j  s : il (*Grammaire*, § 47).

j  set : il. Renforcement de *j  s*.

j  adv  nis (Im.) : corbeau [noir] (= *j  dv  nis*).

K

kalb  , kalb  jau, kalb  t : parler.

**kalma  k  * (*kalma  k  *) (Mob.) : voiture ornement  e et pos  e sur ressorts. Emprunt au blanc-russe *koloma  ka*.

kap  ik   (Im.) : kopek. russe *kap  jka*.

kart   : ensemble; en une fois. De *k  rtas*, v. plus bas.

k  s : qui, quoi (*Grammaire*, § 49).

k  t ou *k  t* : que; afin que; si (*Grammaire*, § 85).

kat    kas (Im.) : petit chaudron. Cf. K. L. D., s. v. *k  tilas*.

katr  s : lequel (*Grammaire*, § 49).

k'     s (Im.) : cuiller    pot (= *k  uszas*).

k'       s (Im.) :   uf. Litt  ralement : ce,   a une coquille d'  uf; *k'      s*, ainsi que la formation l'indique : sur ce point, v. B. d. N., p. 401 (= *k  us     s*).

k'aũšis (Im.) : coque, coquille ; et non pas œuf (cf. ci-dessus).

kavóju, kavójan, kavót : conserver, mettre à l'abri.

kažínkas : je ne sais qui ; je ne sais quoi (*Grammaire*, § 52)
(= *kažikas*).

kákōks : de toute espèce (*Grammaire*, § 52).

kāip ou *kāp* : alors (*Grammaire*, § 85).

k'álmas (Mob.) : souche (= *kélmás*).

k'álōnā (Im.) : voyage (= *keliōné*).

k'ápù, k'áp'aũ, k'āpt : cuire. Cf. K. L. D., s. v. *kepù*.

k'āpūrā (Im.) : chapeau (= *kepūrē*).

k'ārtù, k'ertō, k'irst : couper (= *kertù*).

kārtas (Im.) : fois (= *kařtas*).

kāžnas : chacun (*Grammaire*, § 52) (= *kōžnas*).

k'ēl'es (Mob.) : chemin, route (= *kēlias*).

k'el'ũ, k'él'au, k'ált : lever. Cf. K. L. D., *keliũ*.

k'eturì : quatre (*Grammaire*, §§ 55, 56).

k'etvřrtas : quatrième. (*Grammaire*, §§ 55, 56).

kīēk : combien ?

kīēmas (Mob.) : ensemble des bâtiments groupés autour de la cour de ferme ; la cour ainsi entourée ; all. *Gehöft* ; russe *dvor* (= *kēmas*).

kienō : de qui ? à qui ? (sens possessif) (*Grammaire*, § 49).

kīšũ, kīšaũ, kīšt : enfoncer ; insinuer.

kītas : autre (*Grammaire*, § 52).

kitōks : d'une autre espèce ; d'une autre sorte (*Grammaire*, § 52).

klāušũ, klāušau, klāust : interroger (= *klāusin*).

klētis (Im.) : petit bâtiment où l'on conserve les grains et la lingerie. Il est divisé en casiers et sert éventuellement de logis. Cf. *arūādas* ; lette *klehts* ; russe *klēt'*.

klūpu, klupřjan, klupřt : être à genoux. Ce duratif se retrouve dans M. Z. qui donne *klupřti*. En revanche K. L. D. (s. v.) et *Ablaut* (p. 447) ne connaissent que la forme *klūpoti*.

kōje (Im.) : pied¹ — *kója*.

kōks : de quelle espèce ? qualis ? (*Grammaire*, § 52).

kóltas (Im.) : ciseau à froid (= *káltas*).

kōlwā (Im.) : forge (= *kālvē*).

krūmas (Im.) : broussaille ; lette *kruhms*, *das Gesträuch*.

krūvėnu, *krūvėno*, *krūvīt* : ensanglanter (= *krūvinu*).

kūjis (Im.) : marteau.

kumālā (Im.) : jument (= *kumėlė*).

kūndu, *kūndo*, *kūst* : mordre (= *kāndu*).

kūpėus (Im.) : marchand (= *kūpcius*).

kūr : où ; interrogatif et conjonction (*Grammaire*, § 50).

kūrmānas (Im.) : cocher ; du blanc-russe *xurman*. Cf. L. B., p. 337. C'est l'emprunt fait par l'intermédiaire du slave, tandis que *pūrmonas* des dialectes de la vallée du Niémen représente l'emprunt direct à l'allemand *Fuhrmann*.

kurū, *kūrau*, *kūrt* : chauffer. Cf. K. L. D., s. v., *kuriū*.

L

labai : très. Cf. K. L. D., s. v., *lābas*. Ce *lābas* est inconnu et ne se retrouve que dans une formule seulement *lābu diēn* ou sous des formes plus altérées encore *lābađ'ān* et *labd'ān*. Cette expression qui signifie exactement *bonjour* n'est pas proprement lituanienne ; elle est attribuée aux Israélites et aux Polonais ; et les Lituanien s'en servent lorsqu'ils s'adressent à eux : à proprement parler c'est simplement une traduction des expressions étrangères, *guten Tag*, *dobry dzien*. Entre eux les habitants du pays se saluent par *svaiki* et se quittent sur *su-diŗ^{ou}* ou *sođ'āu*.

lādas (Mob.) : glace. Cf. B. F., s. v. *lėdas*, et K. L. D., s. v. *lėdas*.

lašū, *lašau*, *lėst* : picorer (= *lesū*).

lāuk'u, *lāuk'au*, *lāukt* : attendre (= *laukiu*).

lāidzu, *lāido*, *lāist* : laisser attendre (= *lėidziū*).

lāk'ū, *lāk'au*, *lėkt* : voler au propre et au figuré), se hâter ; aller très vite (= *lekiū*).

**liėkarstos* (Im.) : médicament. Ce mot, assez rare encore, désigne le remède fourni par le pharmacien qui commence à jouer quelque rôle en Lituanie orientale. Le remède de bonne femme, le simple s'appelle *žolės* qui

reste le terme usuel. Le pluriel de *ličkarstos* paraît même dû à son influence.

liekù, likō, likt : laisser.

liep'ù, liep'aũ, liēpt : ordonner.

lik : jusqu'à (*Grammaire*, § 72).

lindù, lindō, list : se glisser (= *lendù*).

línkas (Im.) : Polonais (= *Lénkas*).

liũksmas : gai.

lītāi (Mob.) : pluie. Cf. K. L. D., s. v. *lytūs*.

M

mānuā (Im.) : lune. Cf. K. L. D., s. v. *mēnũ*, et *Grammaire*, § 45.

* *markōknuas* : soucieux. Cf. M. Ž., s. v., *markatnas* ; K. L. D., s. v. [*markatnus*] : du blanc-russe *markótnij* d'après Brückner (p. 106) ; on a aussi *markotny* en polonais.

maskà (*māškũ*) (Mob.) : ourse (= *meškà*).

matō, mačau, matit : voir. Au réfléchi, paraître.

matù, mečau, mēst : jeter (= *metù*).

mātas (Im.) : année (= *mētas*).

mažir : peut-être.

mādzēs (Im.) : arbre (= *mēdis*).

m'álničē (Im.) : moulin. Cf. K. L. D., s. v. [*mehnyczia*] et Brückner, p. 107.

mākinuās, mākinošs, mākītis : apprendre, s'instruire. Cf. K. L. D., s. v. *mokinũ*.

māžēs : petit (= *māžas*).

māžasāi : le petit doigt (*Grammaire*, § 54).

medžúaju, medžāvō, medžūt : chasser (= *medžũju*).

mēlžu, mēlžau, mēlšt : traire.

mēnesis (Im.) : mois (= *mēnesis*).

miltāi (Im.) : farine.

mīlu, mīlējau, mīlēt : aimer (= *mijliu*).

-*mīngū, -mīgō, -mīkt*, composé avec *až-* : s'endormir.

mīslīju, mīslījau, mīslīt : penser, projeter, destiner.

mēškas (Mob.) : forêt de haute futaie. Ce n'est donc pas comme

d'après K. L. D. (s. v., *mīszkas*), un synonyme de *gī-ria*. Les deux mots désignent bien la forêt, mais à *gīre* est attachée l'idée d'étendue, de profondeur, à *mīskas* celle de hauteur.

* *mōkō*, *mōk'au*, *mōkīt* : enseigner. Sur l'existence de cette forme à côté de *mokinū* (K. L. D., s. v.), il convient de se reporter à ce que dit M. Leskien (*Ablaut*, p. 442).

mōžnu : il est possible. Cf. L. B., s. v. (p. 338), et Brückner, p. 110. Kurschat ignore ce mot.

* *mōkslas* : le fait d'apprendre ; *das Lernen*. Cf. K. L. D., s. v. *mōkslas* : *die Lehre*.

mōterīšk'ā (Im.) : femme. Aussi *materīšk'ā* (= *moterīške*).

mōtīna et *mōtēna* (Im.) : mère. Cf. L. B., s. v. (p. 338), M. Ž. s. v. ; Kurschat (K. L. D.) n'a que la forme *mōtyna*.

mūras (Im.) : mur.

N

nāmas (Mob.) : la maison d'habitation qui contient la *grīce*, le *pakājus* et le *pēčus* ; russe *dom*.

nāmie : locatif correct du précédent (*Grammaire*, § 39).

namō : illatif de *nāmas* (*Grammaire*, § 39).

nāšh, *nāšaū*, *nāšt* : porter (= *nešh*).

niečīstas : malpropre. Cf. *čīstas*, plus haut.

niēprietel'us et *niēprietelis* (Im.) : ennemi (= *nepriētelius*).

* *nieiščāstis* et *nieščāstis* (Im.) : infortune. Le second de ces deux mots se retrouve d'après Brückner dans « *neure žem. schriften* », et doit son origine, d'après le même auteur, au blanc russe *neščāstje*. Il peut être considéré aussi comme un composé de *niē-* et de *čāstis* (r. = *ščāstije*, cité par *Juškevīč* (s. v.). Le premier mot ne peut être qu'un composé de *niē-* et d'un **iščāstis* qui serait à **ščāstis* (r. *ščast'e*) ce que *ispas* est à *spas* (cf. sur ce point Brückner, notes 21, p. 25 et 33, p. 48).

nieužilga : peu après. Cf. M. Ž., s. v. *neužilgo*. Kurschat ne connaît que l'adjectif *ilgas* (K. L. D., s. v.).

- * *nigde* : jamais. C'est, tel quel, le mot polonais *nigdy*.
nīkštīs (*nīkštī*) (Mob.) : pouce (= *nyksztys*).
nor'u, *nor'jau*, *nor't* : vouloir.
ni, *ni* : préposition et préverbe (*Grammaire*, §§ 72, 73).
nū ! : hue ! Exclamation qui sert à faire partir les chevaux.

O

- ō* : mais. Conjonction (*Grammaire*, § 85).
ōśā : moi, je. Forme renforcée de *ās* (*Grammaire*, § 46). Voir aussi K. G., § 174. La forme a déjà été relevée par M. Bezzenberger (B. F., p. 97, s. v.) dans le dialecte de Popel'.

P

- pāikas* : mauvais, et non all. *dumm* (K. L. D.).
pakājus (Im.) : chambre d'honneur. Cf. K. L. D., *pakājus*, et Brückner, p. 114.
paklā (*pāklū*) (Im.) : enfer (= *peklū*).
pālanāi (*pālanus*) (Mob.) : cendres (= *pelenai*).
pār : préverbe et préposition (*Grammaire*, §§ 72, 73).
paršūkas (Im.) : petit goret.
parūpā : il vint à l'esprit ; *es fiel ein*. Cf. B. F., s. v. *parūpa* : *fing an Sorge zu machen*, et Ahlaut, p. 307.
paskuñ : ensuite. Cf. A. Sz., *pōskum* (passim) et K. L. D., s. v. *pāskun*.
**pasūdžes* (Im.) : instrument, outil. Si *sūdas* est emprunté, comme l'affirme M. Brückner (p. 139), *pasūdžes* doit être rapproché de r. *posūda* (*kūxonāja posūda*, *kāmennaja posūda*).
pāsaka (Im.) : conte.
pāts : même, dans moi-même, toi-même, etc. (*Grammaire*, § 52).
p'āju, *p'ovo*, *p'aut* : couper, mordre (en parlant du loup).
Pap'aut « *totbeissen* » (= *piāju*).
pāmāčus (Im.) : aide (= *pamocjus*).

pā̃tis : mari.

pēčus (Im.) : le poêle, qui sert aussi de four. C'est le centre de la *grīce* et du *nāmus* ; russe *peč'* ; lette *krahsns* (= *pēczius*).

pér- : préverbe (*Grammaire*, § 73).

piānas (Im.) : lait (= *piēnas*).

pinegāi (*pīnegus*) (Mob.) : argent ; *Geld*. Cf. K. L. D., s. v. *piningaĩ* et M. Ž., s. v. *pinigai*.

piñki : cinq (*Grammaire*, § 55).

pirma : auparavant (= *pirmā*).

pirmas : premier (*Grammaire*, § 55).

pīrščũkas (Im.) : diminutif de doigt (*pīrštas*). Cf. K. L. D., s. v. [*pīrštukas*].

pīrštas (Im.) : doigt.

pirtis (*pīrti*) (Mob.) : étuve à bain, russe *bánja*, lette *pirts*, finnois *sauna*.

plātis : large.

põ, pa : préposition et préverbe (*Grammaire*, §§ 72, 73).

põnas (Im.) : seigneur ; monsieur.

**põpāčis* (Im.) : l'emplacement sous le poêle ; russe *pod-péček*.

prādadu, pradējau, pradēt : commencer (= *prādedu*).

prašoņ, prašauņ, prašīt : prier.

pri : préverbe (*Grammaire*, § 73).

prīčīnā (*prīčīnū*) (Im.) : raison. Polonais *przyczyna* ; russe *prīčina*. Cf. Brückner (p. 122), *pryčynē* et *pryčīā*, ce dernier mot aussi chez Kurschat (K. L. D.).

prīč : préposition, préverbe. Cf. *Grammaire*, § 72.

**pričjōtas* : passé. Cf. *prieiga* (M. Ž., s. v.) et *prjeiga* (K. L. D.) ? Voir aussi le sens.

**priēpāčis* (Im.) : l'emplacement devant l'ouverture du poêle (du four) ; russe *pripéček*.

**priēpētis* (Im.) : le vestibule devant la *pirtis*.

pruntū, pratō, prāst, avec le préverbe *su-* : comprendre (= *prantū*).

punčāķā (*punčāķū*) (Im.) : bas (= *panczekā*). Cf. Brückner, p. 115.

puōlis (Im.) : chute (= *pālis*).

pustēlnīkas (Im.) : solitaire ; ermite. Cf. M. Ž., s. v. *pustel-*

nīkas (r. *pustymnik*) ; Brüekner (p. 123), *pustelnikas*. Cf. polonais *pustelnik*.
p'ūtīs (*p'ūtī*) (Mob.) : coupe (de blé ou fourrage).
pūtmanās (*putmanū*) (Mob.) : durillons. Cf. K. L. D., s. v.,
pūtmenos = *Geschwulst*.

R

raišoņ, *raišaņ*, *raišīt* : rattacher (fréquentatif).
rāplās (Im.) : pinces (= *rēplēs*).
rašoņ, *rašaņ*, *rašīt* : écrire.
rācēptas (Im.) : ordonnance de médecin. Mot étranger, qui n'est pas compris de tous.
rāīk'ā : dans *prīrāīk'ā* : *fut nécessaire*.
rānū, *rēmaņ*, *rīmīt* : soutenir, appuyer (= *remīt*).
rītas (Mob.) : matin ; *rītā*, le matin (adverbe) (= *rytas*, *rytō*).
rītōjis ou *rītōjus* (Im.) : l'aurore.
rītū, *rītōņ*, *rīst* : rouler (neutre) ; *rietū*, rouler (actif).
rītāi (Im.) : char ; voiture lourde qui sert à rentrer les récoltes. Cf. K. L. D., s. v. *rātas* (*Grammaire*, § 66).
roūdanasāi : pièce d'or ; *Goldstück*. Cf. K. L. D., s. v. *raudonasis* (*Grammaire*, §§ 54, 68).
rōzu, *rōzø* : en même temps ; d'un seul coup. Cf. L. B., s. v., *rōzas*. Cf. polonais *raz*.
rubēžus (Im.) : frontière entre villages (= *rubēžius*).
rūblis, *rūbl'us* (Im.) : rouble. Du russe *rubl'*.
rundū, *radū*, *rāst* : trouver (= *randū*).

S

sakō, *sak'aņ*, *sakīt* : dire
sānas : vieux (= *sēnas*).
-sapnōj, *-sapnōva* : avec le préverbe et le réfléchi *prisē* et toujours sous la forme impersonnelle signifie « je rêve ; *es träumt mir* ». Le régime est au datif. (= *sapnāju*).
sargū, *sirgō*, *sīrkt* : être malade (= *sergū*).

sasūā sēsērī (Mob.) : sœur (= *sesū*) (*Grammaire*, § 45).

sāvo : son, sa, ses (*Grammaire*, § 51).

sānū, sēhuān, sīnt : puiser = *semū*.

senālis : diminutif pris substantivement : vieillard.

senō : jadis. Cf. M. Ž., s. v., *seniau*.

skarsāi : en travers (= *skersāi*).

skūlā (*skīlī*) (Mob.) : trou (= *skylē*).

skūlū, skilō, skūlt : fendre (= *skīlū*).

sklenīce (Im.) : verre à boire. Cf. K. L. D., s. v. [*sklený-czár*].

sklōnos, sklōnūs, sklōnūtis : s'incliner, saluer. Cf. K. L. D., s. v. *klōnijūs*.

skrindū, skridō, skrist : voler (des oiseaux). Cf. K. L. D., où *skrindū* figure, mais d'après Szyrwid où il se trouve (Sz. D.), s. v. *latam*. Cf. de plus *Ablaut*, p. 283.

skūbinu, skūbino, skūbint : presser, accélérer.

skvānas (Mob.) : pan de vêtement. Ne se rencontre avec le même vocalisme que dans Sz. D., 158, où on a la forme *skvarnais*. Le même sens est donné par Nesselmann, par M. Ž., s. v., *skvernas*. K. L. D. n'a que *skveṛnas* = *Lappen*.

slūlis : glissant.

smagurīs : index.

smērčes : mort (= *smērtis*).

sōkālas (Mob.) : faucon (= *sākalas*).

spakāinas : tranquille. Du polonais *spokojny*.

stabūktas (Im.) : miracle (= *stebūktas*).

stabuklingas (Im.) : comme le précédent.

stōjos, stōjaus, stōtis : se tenir ; s'élever.

su : préposition et préverbe (*Grammaire*, §§ 72, 73).

śū : hue dà ! pour faire marcher le bétail.

sūālas (Mob.) : banc le long des murs des chambres (= *sū-las*).

* *sukōris* (Im.) : biscuit. Cf. M. Ž., s. v. *sukoris*. A rapprocher du polonais *suchar* et du russe *suxar'*.

sukū, sukō, sūkt : tourner.

s'unčū, s'unčau, sūst : envoyer (= *siunczū*).

sūnūs (*sūnū*) (Mob.) : fils.

sûris (Im.) : fromage.

**sutkà* (*sûtkû*) (Im.) : durée de 24 heures. Ce mot est à rapprocher du russe *sûtki* qui est un pluriel féminin et a exactement le même sens.

svâïkas : bien portant. La forme *svâïks!* sert de salut (= *svîkas*).

svêces (Mob.) : hôte ; *Gast* (= *svêczias*).

S

šáltas : froid (= *száltas*).

šáuju, *šóbau*, *šaut* : tirer (= *száuju*).

šauk'û, *šauk'aũ*, *šaũkt* : crier.

šėmas : gris-bleu.

šilas (Mob.) : forêt profonde d'arbres à aiguilles ; polonais *bór* ; russe *bor* ; lette *šils*. Le même sens est donné par N. Dans M. Ž., *szilas* est défini *sosnovej ili elovej lės po suxoj počevě*. Enfin K. L. D. donne *szilas*, *die Haide*.

šintas : cent (*Grammaire*, § 55).

šitas : celui-ci (*Grammaire*, § 48).

šjōhs : de cette espèce-ci (*Grammaire*, § 52).

škālā (*škālū*) (Mob.) : école. Cf. K. L. D., s. v. [*szkala*] ; Brückner (p. 142), *skalā* d'après Szyrwid ; M. Ž., s. v. *szkala*.

št! : exclamation qui sert à chasser les oies.

štš! : exclamation qui sert à chasser les poules.

šuvālis (Im.) : diminutif de *šuvā*.

šuvā : chien. Cf. K. G., § 731 ; M. Ž., s. v. *szvũ* ; L. B., p. 301 ; et enfin *Grammaire*, § 45.

T

tadũ, *tadq* : alors (*Grammaire*, § 85) ; Szyrwid, *tadu*, et K. L. D., s. v. *tadũ*.

taĩ : alors ; en ce cas ; ceci (*Grammaire*, § 85).

tāĩp, *tāĩp*, *tāp* : ainsi ; si bien que ; alors (*Grammaire*, § 85).

talpà, tìlpô, tìlpt : avoir de la place (= *telpù*).

tañsta et populairement *tãñsta* : sert de forme de politesse, et remplace le *vous* français. S'emploie avec la seconde personne du singulier ou la troisième.

tàs, tà : ce, cette (*Grammaire*, § 48).

tataĩ : renforcement de *taĩ*.

tãvas (Mob.) : père (= *tãras*).

tãvo : ton, ta, tes (*Grammaire*, § 51).

tavõřšẽus (Im.) : camarade. Cf. K. L. D., s. v. *tavõrezius* et Brückner, *tavõřšẽius*.

-taiřù, -taiřaũ, -taĩst, avec le préverbe *su-* : exécuter, accomplir, préparer. Cf. *teĩřù*, chez N., et Sz. D. cité dans K. L. D. Cf. *Abl.*, p. 287.

tãvẽlis (Im.) : diminutif de *tãvas*.

tenôs : là-bas. Cf. K. L. D., s. v., *tẽn*.

tẽvẽĩnã (Im.) : patrie ; paternel. Cf. M. Ž., *tẽrgnẽ*.

tẽřù, tẽřaũ, tẽřt : étendre. Cf. K. L. D., *tẽřù* ; noter pour-
tant la nasale *ẽ* et cf. *Ablaut*, p. 350.

tĩ, tì : là. Cf. K. L. D., s. v., *tẽ*.

tĩkrã : réellement (= *tĩkraĩ*).

tĩpãt, tẽpõt : là-même.

tõks : tel (*Grammaire*, § 52).

tõlẽmas : lointain (= *tõlimas*).

tolõ, toloũ : plus loin. Cf. M. Ž., *toliau*.

trẽřes : troisième (*Grammaire*, § 55).

trĩs : trois (*Grammaire*, §§ 55, 56).

trãuk'u, trãuk'au, trãukt : tirer.

tũ : tu. Pronom (*Grammaire*, § 46).

tũ, tõ : alors.

tũjã : renforcement de *tũ* (*Grammaire*, § 46).

tũkstuntis : mille (*Grammaire*, §§ 56, 57) (= *tũkstantis*).

tũřù, tũřjau, tũřt : avoir (= *tũřũ*).

tvãřù, tvãřau, tvãrt : saisir (= *tverũ*).

U

ugnãkuris (Im.) : bûcher ; la place où un bûcher a brûlé. Cf. K. L. D., s. v. [*ugnãkuris*] ; *Ablaut*, p. 317, s. v.

- kurii* : *schichten*, et enfin lette *kuhreens malkas* « une charge de bois ».
- ālīce* (Im.) : le petit village (sans église) ; russe *derévja* ; la rue, russe *ulica* (= *ālgezia*).
- ānduā* (Im.) : eau. Cf. K. L. D. [*undū*] (= *vandū*).
- aukstā* : tôt. Cf. K. L. D. [*aīkstas*].
- uīt* : préposition (*Grammaire*, § 72) (= *aīt*).
- ūnta* (Im.) : branche dont on se frappe au bain ; *Badequast* ; r. *vēnik* (= *vānta*).
- uītras* : second, autre (*Grammaire*, § 55) (= *aītras*).
- āpā* (Im.) : fleuve, rivière (= *āpē*).
- up'ēlis* (Im.) : diminutif du précédent.
- ušj* : cri qui sert à chasser les pores.
- ut* : forme accidentelle de *uīt*.
- už-* : préverbe (*Grammaire*, § 73).

V

- radī, vedžā, vēst* : mener, conduire (= *vedū*).
- vagis* (*vāgū*) (Mob.) : voleur.
- vaiķas* (Mob.) : enfant.
- vaiķ'ālis* (Im.) : diminutif du précédent.
- val'ē* (*vāl'ū*) (Im.) : volonté ; permission (= *valia*).
- * *vanavōju, vanavōjau, vanavōt* : se baigner ; c'est-à-dire se servir de la *ūnta* (voir ce mot).
- var̄das* (Mob.) : nom.
- važūāju, važavō, važūāt* : aller en véhicule, *fahren* (= *važūāju*).
- vājū, vijaņ, vīt* : chasser, pourchasser (= *vejū*).
- vāl* : de nouveau (= *vēķ*).
- vākar* : hier (= *vākar*).
- vākaras* (Mob.) : soir (= *vākaras*). L'adverbe « le soir » qui en est tiré est *vakarā*.
- vālgīmas* (Im.) : nourriture ; vivres (= *vālgīmas*).
- vēlēs* (Mob.) : diable (= *vēlīas*).
- vīānas* : un (*Grammaire*, § 55) (= *vīnas*).
- vidū, vēduī* : à l'intérieur. Locatif de *vidūs*.
- viduņ, vēduņ* : à l'intérieur. Illatif de *vidūs*.

vidūs, vėdūs : intérieur.

vienuolika : onze (*Grammaire*, § 55) (= *vienuolika*).

vienuoliktas : onzième (*Grammaire*, § 55).

višpatis : seigneur (= *višzpatis*).

vilkas (Mob.) : loup.

vilk'ā (Im.) : louve. Cf. K. L. D. [*vilkė*].

vīs : toujours.

vīsas : entier ; tout. Cf. *Grammaire*, § 52.

visōks : de toute sorte (*Grammaire*, § 52).

vogāju, vógavo, vógaut : aller à la cueillette (des baies)
(= *ūgauju*).

^v
Z

žadū, žadėju, žadēt : promettre, s'engager.

žadis (Im.) : mot (= *žodis*).

žālū (*žolī*) (Mob.) : herbe (= *žolė*).

žal'es : vert (= *žalias*).

žemā (Im.) : terre (= *žemė*).

žūsis (*zūšī*) (Mob.) : oie (= *žasis*).

žvėris (*žvėrī*) (Mob.) : bête sauvage (= *žvėris*).

APPENDICE

A PROPOS DU GROUPE *le*

On sait qu'en lituanien la prononciation de l'*l* et la répartition des *l* molles et des *l* dures dépendent uniquement, sauf actions analogiques, de la nature du phonème qui suit. On sait aussi que les dialectes lituaniens peuvent se diviser en deux grands groupes au point de vue du traitement de *l* : un groupe occidental, où *l* se rencontre devant *e* et *i*, et *l* devant *a*, *o*, *u* ; et un groupe oriental, où *l* ne se trouve qu'avec la seule voyelle *i*, tandis que *l* précède la voyelle *e* aussi bien que *a*, *o*, *u*.

Les dialectes où l'on prononce *le*, *li*, d'une part, et *la*, *lo*, *lu*, de l'autre, n'offrent pas de difficultés : la série *e*, *i* s'oppose fort nettement à la série *a*, *o*, *u* ; *e* et *i* sont articulés sur la partie antérieure du palais et précédés d'un yod plus ou moins sensible selon les cas ; *a*, *o* et *u* se prononcent au contraire dans le fond de la bouche, près du voile du palais, car l'*a* lituanien est, on le sait, la brève de l'*o*. La différence des deux *l* répond à celle de ces deux groupes : l'*l* molle est prépalatale, l'*l* dure est vélaire. Il est remarquable d'ailleurs que cette dernière est moins stable que la première : l'*l* reste partout sensiblement pareille ; l'*l*, au contraire, est assez peu vélaire dans les dialectes de Prusse étudiés par Schleicher et Kurschat, mais l'est très fortement dans certains parlers des environs de Kovno, ainsi qu'en témoigne M. Brugmann (L. B., p. 287), d'après qui elle est pareille à l'*l* polonaise et va jusqu'à sonner comme un *w*.

Mais les dialectes où l'on a *le*, *la*, *lo*, *lu* en face de *li* sont aussi obscurs que les premiers sont clairs. En effet si la prononciation de l'*l* devant *i* ne soulève aucune difficulté, et

s'accorde fort bien, en théorie comme en fait, avec celle de l'*l'* occidentale devant *e* et *i*, celle de l'*l'* est mystérieuse. Elle ne peut pas être la même que celle de l'*l'* dure des dialectes de l'Ouest puisque l'*e* ne se prononce pas dans le fond de la bouche comme *a*, *o*, *u*; et il faut qu'il y ait, ou du moins qu'il y ait eu, une *l* dure qui *peut* être articulée devant une voyelle antérieure *e* comme devant les postérieures *a*, *o*, *u*, et qui *doit* apparaître avec la même régularité devant ces quatre voyelles, en vertu d'un caractère qu'elles possèdent en commun.

Il nous semble que la prononciation spéciale de l'*l'* dure, telle qu'elle est décrite au paragraphe 25 de la grammaire qui précède, remplit seule ces deux conditions et qu'elle peut expliquer l'apparition du groupe *le* dans les parlers où elle a été constatée.

En effet, si l'on oppose cette *l* à l'*l'* douce et si l'on recherche en quoi elles diffèrent l'une de l'autre, on reconnaîtra que l'*l'* dure n'est pas plus profonde que l'autre, qu'elle n'est pas plus voisine de l'*u*, mais qu'elle se prononce sans que la langue remonte presque sur le palais, tandis que pour l'*l'* molle la langue s'y appuie nécessairement assez haut; l'*l'* que nous avons notée n'est pas vélaire, mais bien plutôt sous-palatale; et c'est comme telle qu'elle s'oppose à l'*l'* molle qui est toujours et partout palatale. De même, les voyelles postérieures *a*, *o*, *u* et la voyelle antérieure *e ouvert* sont sous-palatales si on les compare à l'*i* qui est toujours nettement palatal, ainsi qu'il est facile de le constater expérimentalement (cf. par exemple, *La Parole*, I, p. 484 et suiv.). Dès lors, on voit comment le lituanien occidental oppose les articulations palatales antérieures *le*, *li* aux postérieures *la*, *lo*, *lu*, tandis que les dialectes orientaux distinguent le groupe palatal *li* des groupes sous-palataux *le*, *la*, *lo*, *lu*.

Au premier abord une objection se présente touchant la nature de l'*e* en question. Nous avons dû, en effet, supposer que l'*e* était relativement ouvert; c'est dire que cet *e* serait fort éloigné de plusieurs de ses représentants modernes, et en particulier de l'*é* long d'origine ancienne décrit par Schleicher, Kurschat et M. Brugmann (L. B., p. 280), ou même de l'*e* long secondaire (voir Brugmann, L. B., p. 279-

280). Ces voyelles sont, en effet, nettement fermées, et tendent à se rapprocher de l'*i* jusqu'à se confondre avec lui, ou avec l'ancien *ē* (cf. L. B., p. 282). Mais ce n'est pas là, semble-t-il, une difficulté réelle. En effet, il faut bien reconnaître tout d'abord avec M. Poržezinskij (*Izvěstija... imperatorskoj akademii nauk*, t. I, p. 488) que la prononciation dure de l'*l* a nécessairement pris naissance devant l'*e*, à une époque où, en toute position, et sous toute quantité, la prononciation en était sensiblement uniforme. C'est ce dont témoignent clairement l'existence des groupes *l̥* (= lit. occid. *l̥*) et *lin* (= *len*). La fermeture de l'*e* long n'a aucun titre à une antiquité plus grande que celles de l'*ē* ou de l'*e* suivi de nasale. D'autre part, l'existence au moins partielle de l'*e* ouvert long et bref nous est attestée à date contemporaine en lituanien oriental (et par là nous entendons ici les dialectes situés à l'Est de la ligne qui sépare le groupe où l'on rencontre *le* de celui où il n'existe pas) par des parlers comme celui de Buividze où l'*e* long ou bref devient *ā* devant une consonne dure, ou comme ceux étudiés par M. Poržezinskij, par exemple, où l'*e* bref après avoir causé la prononciation dure de l'*l* continue son évolution et devient *a* (*op. laud.*, p. 489). Dans les mêmes dialectes, enfin, comme dans celui de Szyrwid, l'*e* ne palatalise de manière régulière et ancienne que *ġ* et *k'*, *š* et *ž*, *č* et *dž* dont le caractère tout spécial a été relevé dans cette grammaire (§ 26), ainsi que le montre M. Poržezinskij (*op. laud.*, p. 490), et ainsi qu'il ressort aussi des graphies *kic* et *gie* de Szyrwid et de la description du dialecte de Buividze.

Il suffit donc, pour que notre explication, la seule possible théoriquement, soit rendue très probable en fait, que le degré d'ouverture supposé de l'*e* ne soit pas exclusif de sa vertu palatalisante, développée par la suite dans des mesures diverses selon les dialectes. Or, des voyelles plus ouvertes qu'un *e* ouvert, des *a* comme celui du parisien, palatalisent sous nos yeux les gutturales qui les précèdent, sans rien perdre de leur caractère sous-palatal nettement établi (cf. Roussetot, *Études de prononciations parisiennes*, *La Parole*, t. I, p. 481 et suiv.), et il semble bien qu'il existe une prononciation dure de l'*l* qui correspond à celle de l'*e*, de l'*a*, de l'*o* et

de l'*u*, l'*e* gardant d'ailleurs sa place spéciale, son caractère de phonème antérieur, et pouvant dans la suite palataliser d'abord les *k* et les *g*, puis même toute autre consonne¹.

1. Si les faits lituaniens qui viennent d'être exposés admettent l'interprétation donnée par nous, ceux que présente le latin semblent bien près d'être expliqués eux aussi. On a, en effet, en latin une *l* dure devant *e* ainsi qu'en témoigne par exemple le mot *Hercules* ; et simultanément des gutturales palatalisées par l'*e* et muées de telle sorte que, *tout comme en lituanien* (cf. Grammaire, § 14), elles maintiennent les *e* anciens en entravant l'action de l'*l* dure. Ainsi dans *sceleratus* ; *sceleris* ; *gelu* (sur les lois de ces faits, voir en dernier lieu Vendryès, *Recherches sur ... l'intensité initiale en latin*, § 184, p. 152 et suiv.).

ERRATA

- P. 21, l. 10 du bas, lire *szêmas*, au lieu de *szêmas*; l. 11 du bas, *tévêlis*, au lieu de *terêlis*, et 12 du bas, lire *têvas*, au lieu de *tévas*.
P. 42, l. 21, lire *mênû*, au lieu de *ménû*.
P. 56 et suiv. Par suite de la délicatesse des signes diacritiques et de leur grand nombre, il peut arriver que l'orthographe des citations ne réponde pas à celle de la pāsaka. Dans ce cas, on se reportera de préférence à cette dernière.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.	1
BIBLIOGRAPHIE.	5
CHAPITRE I. — Phonétique.	
I. Accent.	8
II. Quantité.	15
III. Articulations.	17
IV. Intonation.	27
V. Sandhi.	30
CHAPITRE II. — Morphologie.	
I. Substantifs.	32
II. Pronoms.	43
III. Adjectifs.	47
IV. Noms de nombre.	48
V. Particules.	50
VI. Verbe.	51
CHAPITRE III. — Syntaxe.	
I. Noms.	55
II. Prépositions et préverbes.	60
III. Verbes.	64
IV. Propositions.	70
TEXTE ET LEXIQUE. —	
I. Pasaka.	81
II. Traduction.	85
III. Lexique.	90
APPENDICE. — A propos du groupe <i>le</i>	109

AS
162
B6
fasc.146

Bibliothèque de l'École
pratique des hautes
études. Section des
sciences historiques
et philologiques

CIRCULATE AS MONOGRAPH

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

